

L'Exécuteur [071]

– Débauche à Rio

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard De Villiers
PRÉSENTE
L'EXECUTEUR



Débacle à Rio

PAR DON PENDLETON

PRESSES
DE LA CITÉ



HUNTER

CHAPITRE PREMIER

Le grand hangar délabré servait depuis quelque temps à entreposer de la marchandise en transit débarquée régulièrement par des cargos étrangers sur le port de New York. Une enseigne à peine lisible, accrochée de guingois sur la façade, mentionnait : « *Baxter Trucking Inc* ». Une raison sociale tout à fait anodine qui masquait les véritables activités des propriétaires de l'affaire de routage. Celle-ci, en effet, appartenait en sous-main à la Mafia et, si de nombreuses caisses entreposées dans les lieux ne contenaient que d'honnêtes livraisons, d'autres, savamment déguisées, recélaient des denrées beaucoup moins innocentes.

Dandy Dragone, un chef de secteur de la Cosa Nostra, était en train de surveiller le travail de deux hommes qui procédaient à l'ouverture d'un colis contenant de gros sachets d'héroïne. Dès qu'il les avait en main, Dragone s'empressait de les peser sur une balance de précision,

émettant de petits bruits de bouche appréciateurs. Puis il les ouvrait et en goûtait délicatement le contenu pour les placer ensuite dans des boîtes cartonnées.

À l'entrée du hangar, deux hommes armés montaient la garde, interdisant l'accès à tout visiteur étranger. Un autre se tenait assis dans un petit bureau vitré et regardait un magazine de photos de nus tout en fumant. À un moment, il releva la tête et lança par la porte restée ouverte :

— T'as bientôt fini, Drag ? On va être à la bourre au rencard.

Dandy Dragone lui répondit sans se retourner :

— Ouais. Plus qu'un et c'est fini. C'est de la super, cette came.

Quelques secondes plus tard, il crut entendre un bruit insolite vers l'entrée, détourna enfin son attention des sachets de drogue pour jeter un regard derrière lui. À contre-jour, il mit un certain temps avant de comprendre ce qui se passait. Les deux gardes avaient pris une curieuse position. L'un d'eux s'était tassé sur lui-même et pivotait doucement tandis que l'autre reculait maladroitement en lâchant son riot-gun.

— Bon Dieu, Pit ! Qu'est-ce qui se passe ? cracha-t-il en direction du bureau vitré.

L'instant d'après, les deux gardes s'écroulaient ensemble sur le sol cimenté, du sang leur sortant par le nez et les oreilles, le crâne troué de part en part. Tout se passa ensuite à une vitesse hallucinante. Dragone vit apparaître un grand type en imperméable qui tenait un automatique prolongé par un énorme silencieux. Pit voulut se lever précipitamment de sa chaise en plongeant la main sous sa veste pour

saisir une arme. Il n'eut le temps de faire ni l'un ni l'autre. Une balle presque silencieuse traversa la paroi vitrée du bureau et le cueillit entre les deux yeux, le faisant basculer de son siège pour le projeter dans l'éternité.

Les deux hommes affairés jusque-là à manipuler les paquets d'héroïne voulurent à leur tour prendre leurs revolvers en s'agitant fébrilement. Tout ce qu'ils prirent chacun fut une ogive brûlante de 9 mm parabellum qui leur arriva en pleine face et leur fit éclater l'arrière du crâne.

Dandy Dragone était atterré. Ce qui venait de se passer en quatre ou cinq secondes était démentiel. Ce ne pouvait être qu'un cauchemar. Une vision hallucinatoire provoquée sans aucun doute par la came qu'il avait goûtée. Personne ne pouvait entrer comme ça dans un local gardé par des porte-flingues bien entraînés et sur leur garde, les assassiner tranquillement, puis tuer trois autres gars dans la foulée, tout aussi froidement. C'était une vision à la con.

Le cauchemar s'avavançait à présent vers lui, le regardant comme s'il n'était qu'un insecte.

— Tu la veux où, Drag ? Dans la tête ou dans le ventre ?

La voix lui avait paru sortir de nulle part et de partout. Une voix glaciale qui lui arracha un frisson nerveux.

— J'ai... j'ai pas d'arme, bégaya-t-il, les yeux exorbités et fixés sur le gros bulbe du silencieux.

— Une chance pour toi.

— Hé, dites... Je comprends pas pourquoi vous avez fait ça. Bon Dieu, j'ai rien contre vous, j'suis même prêt à...

— Prêt à quoi ? coupa l'apparition mortelle. À parler, par exemple ?

— Ben, heu... Pourquoi pas ? On pourrait p't'être s'entendre, non ?

— Ça dépend de toi, bonhomme, fit Mack Bolan avec un mince sourire glacé sur les lèvres. Parle-moi de la magouille Black pack.

Dragone eut un sursaut nerveux. Il ferma un instant les paupières, puis regarda les pieds de Bolan.

— Qu'est-ce que c'est, ce truc ? Je suis pas au courant.

— T'es sûr ?

— Ouais. Vrai, en plus...

— Dommage. Tu vas rejoindre ton frère Charly en enfer, prononça doucement l'Exécuteur en relevant le canon du Beretta 93-R.

— Putain de merde ! Vous êtes dingue... cracha le chef de secteur en reculant précipitamment.

Il buta contre une caisse qui avait contenu de la drogue, s'affala dessus et émit un petit couinement ridicule.

— Attendez !... J'ai... j'ai vaguement entendu parler de cette histoire. Je...

— Tu n'en as pas entendu parler, tu en fais partie. Qui commandite

l'opération ? Tu as trois secondes. Après, je te la mets dans le ventre.

— Je vous jure que je suis pas dans le coup. Je suis vaguement au courant, c'est tout.

— Deux secondes. Tu gâches tes chances.

Le regard de Dragone montait et descendait à cadence rapide, fixant alternativement le mufle sinistre du silencieux et le regard arctique de Bolan dont l'index commençait à se replier sur la détente.

— Qui ?

Le mafioso déglutit douloureusement, la bouche affreusement sèche. Il fit entendre un raclement de gorge et grinça :

— Roscoe ! C'est Roscoe Jack. Je sais pas exactement si c'est lui qui dirige le bidule, mais il a des cartes en main. Moi, j'en sais pas plus ! Et malgré ce que vous croyez, j'suis pas dans le coup.

En fait, l'Exécuteur avait partiellement bluffé pour déclencher une réaction de la part du chef de secteur. Depuis cinq jours, il tournait dans la région pour obtenir des informations sur la nouvelle combine dont il avait eu vent à travers un livre de comptes confidentiel de la Mafia, à Washington. Tout ce qu'il savait, avant de se placer sur cette opération, c'était que « Black pack » avait son origine à New York et qu'il ne s'agissait sûrement pas d'un divertissement pour boy-scout.

Il avait eu un entretien secret avec Phil Necker, la taupe fédérale qui avait infiltré l'Organisation du crime au sein même de la Commission. Le fédé camouflé en mafioso n'avait pu que lui confirmer ses craintes, sans plus de précision : « Black pack préoccupe sacrément les grosses têtes de Manhattan. Ils en parlent à voix basse, à mots couverts, et d'après le peu que j'ai compris, ça représente un gros budget noir. »

Necker lui avait également laissé entendre que des fonds résultant de la vente de stupéfiants servaient à amorcer l'opération au niveau de la corruption, de l'achat de matériel et des déplacements longue distance. Il avait conclu en ajoutant : « Il ne s'agit pas d'une combine locale, Mack. C'est une opération nationale qui fera rentrer dans les poches des amici plusieurs dizaines de millions et peut-être même plusieurs centaines de millions de dollars. »

Bolan était parvenu jusqu'à Dandy Dragone en se tenant à l'écoute de ce qui se disait dans le Milieu au sujet de fonds résultant de la drogue et reversés sur une autre opération, posant quelques questions apparemment anodines, épiant les mouvements des amici. Dragone n'avait pas beaucoup d'importance au sein de l'Organized Crime. Pour l'Exécuteur, il ne constituait qu'un pion infime, une base de départ. Quant à Roscoe Jack, ce n'était également qu'un sous-fifre qui, en aucun cas, ne pouvait être à la tête d'une opération d'importance.

Il avait entendu parler de lui quelques mois auparavant. À l'époque, Roscoe était un chef d'équipe travaillant à Philadelphie pour le compte

de Tony DiBanco que Bolan avait éliminé en même temps qu'une bonne partie de la pègre locale. Peut-être, depuis, avait-il gravi des échelons dans la hiérarchie du Syndicat du crime. C'était à vérifier. En tout cas, comme Dragone, Roscoe n'était qu'une étape intermédiaire sur laquelle Bolan devrait marcher. Rien d'autre assurément.

— Où trouve-t-on Roscoe ? questionna Bolan.

— Je sais pas, fit Dragone du bout des lèvres et le regard toujours baissé. Quand on se voit, c'est lui qui me contacte.

— Fais un effort.

Le canon du Beretta s'approcha dangereusement du dandy dont les lèvres se mirent à bouger à toute vitesse :

— Il y a un bar dans South Manhattan, le Pink Floyd. Il y passe le soir pour relever les compteurs et pour des réunions de business.

— Il touche à quoi ? Stups ou filles ?

— Les deux, je crois.

— Tu crois, mais t'es pas sûr, hein ?

— Si. Il fait les deux.

— Comment es-tu avec lui ?

La question était à double sens. Dragone ne fut pas dupe. Il répondit après un petit temps de réflexion :

— Pour moi, c'est pas un mec bien. Il marche avec l'Organisation, mais ce qui l'intéresse surtout, c'est de se remplir les fouilles. Dites ! Vous avez parlé de mon frère Charly. Je sais comment il est mort. Vous êtes Bolan ?...

— Ouais.

— J'ai rien contre vous. Charly avait beau être mon frangin, c'était quand même une ordure. Un gus qu'avait aucun sens moral et qu'était capable de suriner un copain dans le dos pour lui piquer son momifie. Je peux vous en dire plus sur Roscoe, si vous voulez.

Bolan sourit brièvement. Dragone semblait soudainement prêt à se plier en quatre pour lui être agréable. La position du chef de secteur n'avait rien de particulièrement attrayant. D'un côté, la mort était prête à cracher son venin sur lui sous forme d'une balle brûlante de 9 mm parabellum ; de l'autre, ses amici ne manqueraient pas de lui réserver un sort des plus funestes s'ils apprenaient qu'il avait parlé à Mack Bolan le Fumier. Et pas question de finasser après ce qui venait de se passer. Ils comprendraient aussitôt qu'il avait monnayé sa vie contre des informations. Drôle de dilemme...

Et drôle de mec ce Bolan qui discutait avec lui sans élever la voix, après avoir flingué cinq copains. Sans élever la voix, mais avec des intonations de mort à chaque phrase.

Dandy Dragone en avait la chair de poule. Quelque chose, en son for intérieur, lui disait qu'il allait s'en sortir, mais qu'il s'en faudrait d'un cheveu. Aussi avait-il opté pour la solution d'urgence. Il fallait lui

raconter ce qu'il attendait de lui. On dit qu'il ne faut jamais contrarier un fou.

Après, on verrait.

Il aspira un peu d'air, puis se relança à l'eau :

— Il paraît que Roscoe est en affaires avec Jimmy Gold depuis un certain temps. Pour un turbin en dehors du territoire.

— Jimmy Goldstein ?

— Ouais.

Bolan réfléchit un instant aux implications du personnage dont il venait d'entendre le nom. Il considéra un instant le médiocre truand toujours affalé sur la caisse d'emballage, lui lâcha sans remuer les lèvres :

— Casse-toi.

Dragone mit trois secondes avant de comprendre qu'on lui faisait grâce de la vie. Il se releva doucement, attentif à ne pas faire de gestes qui auraient pu être mal interprétés, jeta un regard furtif à son agresseur, puis marmonna lugubrement :

— J'suis foutu, Bolan. Quand ils vont apprendre ce que j'ai fait...

— C'est pas moi qui irai leur raconter, fit Bolan d'un ton neutre.

— Parce que vous croyez qu'ils vont pas piger ?

— C'est ton affaire, Dandy.

— Ouais, ouais... Autrement dit, vous m'envoyez à l'abattoir !

— Tu veux peut-être te planquer derrière moi ?

— Y a une autre façon de voir les choses.

— Oui ?

— Liquidez Roscoe. C'est pour lui que je bosse. Et il y a aussi Tony del Graccio et Fred Carmoni. Eux, ils s'occupent de la sécurité du business. Deux mecs mauvais comme des teignes.

— C'est tout ? T'es gentil avec tes copains, Drag.

— Merde ! C'est ma peau qui est en jeu, non ? Vous avez tout bousillé autour de moi. Et je vous ai dit tout ce que vous vouliez savoir...

— Taille la route, dit sèchement Bolan. Et remercie le diable d'être encore en vie. Ta peau ne m'intéresse pas. Tu pues la trouille et la trahison, Dandy.

Il suivit du regard le chef de secteur qui s'était mis nerveusement en marche vers la sortie de l'entrepôt. Celui-ci se détourna un instant avant de franchir la porte métallique et lui lança un regard rempli de haine.

Bolan se déplaça pour le voir monter dans une grosse Oldsmobile noire comportant sur le toit une antenne de radiotéléphone, observa le départ du véhicule, puis sortit une grenade incendiaire de sa poche et la laissa tomber au milieu des paquets de drogue.

Une détonation molle retentit alors qu'il venait de passer la porte

du hangar, se hâtant vers une Porsche turbo garée à l'abri des regards à l'angle d'un môle.

Sans un regard pour les flammes qui commençaient à sortir par les orifices de l'entrepôt, il lança le bolide européen vers la sortie du port, louvoyant entre les camions de livraison et les véhicules de manutention.

Les préliminaires de sa nouvelle mission venaient de s'accomplir. Il lui fallait à présent remonter la filière jusqu'aux inventeurs du projet Black pack.

CHAPITRE DEUX

Un système de détection télémétrique équipait la Porsche, retransmettant le petit bip-bip émis par la mini radiobalise magnétique que Bolan avait fixée sous la caisse de l'Oldsmobile, avant de faire irruption à la Baxter Trucking. Accroché sous le tableau de bord, un scanner explorait une plage de fréquences concernant les émissions radiotéléphoniques.

Dans ce jeu pourri, rien n'était à négliger. Les techniques modernes pouvaient signifier aussi bien la victoire sur l'ennemi, la survie, ou tout bonnement la mort.

Bolan s'était renseigné globalement sur la grande pègre new-yorkaise. Entre autres, il avait appris qui était Goldstein. Homme d'affaires intelligent et rusé, celui-ci était actionnaire de plusieurs sociétés américaines, ce qui, apparemment, ne constituait rien d'illégal. Confidentiellement, on savait pourtant qu'il était à l'origine de trois faillites d'entreprises importantes qui avaient ensuite été rachetées à bas prix et confiées à des prête-noms. Les vrais propriétaires faisaient tous partie de la Mafia sicilo-américaine et utilisaient les sociétés réformées comme couvertures pour camoufler des actions illicites et pour laver de l'argent noir. À ce sujet, l'Exécuteur avait eu accès au fichier informatique du Bureau fédéral par l'intermédiaire de Harold Brognola, le super flic des services de sécurité de la Maison Blanche et ami de toujours de Mack Bolan. Dans le grand immeuble de E Street, on savait parfaitement qui était Jimmy Goldstein et ce qu'il magouillait à haut niveau en accord avec les amici. Mais voilà... Aucune preuve n'existait permettant de le coincer. Le businessman tordu était aussi rusé et méfiant qu'un renard. Et sans preuves, l'administration américaine était impuissante, empêtrée qu'elle était dans le dédale de lois et décrets basé sur la sacro-sainte liberté des individus.

Bolan, lui, n'avait que faire des lois et décrets. Il pensait que la cause qu'il défendait était juste. Pour que les honnêtes gens restent libres, il fallait empêcher les cannibales de sucer leur sang, les écraser impitoyablement sans souci de règles que les truands retournaient trop facilement à leur avantage.

Jimmy Goldstein, entre autres activités, était président de la *Columbus Export & Co*, une société new-yorkaise filiale du groupe MIDAS qui avait récemment transporté son siège social en Amérique du Sud après avoir été exposé aux faisceaux des projecteurs par Mack Bolan. Qui disait MIDAS entendait Mafia, à condition d'être dans le secret des dieux. Le groupe n'était qu'une gigantesque association de

malfaiteurs opérant toutes sortes d'exactions financières et industrielles sous le couvert d'activités des plus honorables.

La Columbus Export représentait un engineering spécialisé dans la comptabilité et la gestion informatique, offrant ses prestations à un grand nombre d'honnêtes sociétés américaines de la Côte Est. Ce qui représentait d'énormes possibilités de détournements de fonds, sans parler de la faculté de tout connaître sur les entreprises adhérentes dans le but d'une mainmise graduelle et aisée par le biais de trucages savamment élaborés.

Bolan se promettait d'aller faire une petite visite de courtoisie chez Jimmy Gold. Il n'était pas invraisemblable que le gros homme d'affaires soit associé dans la combine Black pack.

Il en était là de ses réflexions, conduisant la Porsche en direction de North Hudson Park, lorsque le scanner accrocha une fréquence très proche. Immédiatement, un numéro s'inscrivit sur un petit écran lumineux et une voix débita d'un ton monocorde :

— Yellow Radio-Phone. Ne quittez pas, nous recherchons votre correspondant... Ne quittez pas, nous recherchons...

L'instant d'après, Bolan perçut une tonalité musicale, puis la voix de Dandy Dragone qui parlait à travers son radiotéléphone de bord :

— C'est toi, Ross ?

Une autre voix, traînante, lui donna la réplique :

— Ouais. Drag ? Tu m'appelles d'où ?

— De la bagnole.

— J'aime pas beaucoup ça. Qu'est-ce qu'y a ?

— Il est arrivé une sale merde là-bas.

Un silence s'écoula, puis :

— Explique. Fais gaffe à ce que tu dis.

— Si tu avais vu ce que j'ai vu... Putain ! C'est à peine racontable...

— Explique, merde !

— Tous mes gars... Terminé pour eux.

— Hein ?

— Personne peut plus rien pour eux. Tu comprends ?

Nouveau silence. Un bruit de respiration accélérée passa dans l'appareil.

— Comment c'est arrivé ?

— J'étais parti passer un coup de tube dans la chignole. Je l'avais garée à une centaine de mètres, pour la prudence. Quand je suis revenu, je les ai vus tous allongés par terre en train de pisser le sang...

— Raconte pas ta vie, connard. Je peux comprendre sans que tu me donnes des détails à la con. Tu sais d'où vient le coup ?

Dragone soupira.

— Comment je pourrais ? Je t'ai dit que j'étais à la bagnole à ce moment-là.

— Et la marchandise ?

— Y avait le feu dedans. Irrécupérable. Je me suis tiré vite fait et j'ai pensé qu'il fallait tout de suite te prévenir. C'est une histoire de dingue, Ross. Je vois pas qui a pu nous faire ça... Heu, tu sais, je crois que le mieux c'est qu'on en parle de vive voix. Où je peux te rencontrer ?

— Fous-toi en planque chez toi et bouge pas jusqu'à ce que je t'appelle. Fais pas le con, hein ?

— Compte sur moi !

Ce fut tout. Bolan mémorisa le numéro d'appel inscrit sur le mini écran, se félicitant d'être resté à l'écoute des réactions de Dragone. Le dandy avait décidé de jouer sur deux tableaux. Il se ménageait une issue de secours pour le cas où Bolan aurait raté son coup avec Roscoe, arrangeant l'histoire à sa façon. Pas si idiot que ça, le petit mafioso minable. Mais c'était ce que l'Exécuteur avait envisagé qu'il ferait.

Bolan connaissait bien la psychologie des amici. Il avait appris à prévoir longtemps à l'avance quelles seraient leurs réactions en regard de situations précises, notamment devant le danger ou la crainte de se voir grillés.

Bon, il convenait maintenant de continuer à remonter la piste boueuse, de décocher quelques coups de pieds par-ci, par-là, manière de voir quel genre d'insectes venimeux allaient en sortir, puis de les attirer dans la bonne direction avant de porter l'estocade.

Si toutefois il y parvenait.

Bolan avait une foi inébranlable dans la cause pour laquelle il combattait. Mais jamais il n'avait commis l'erreur de mésestimer ses adversaires. Il savait ceux-ci imbus d'eux-mêmes, ivres de prétention, machos à l'extrême, mais aussi malins, rusés, méfiants et retors.

Aussi, à ce titre, leur témoignait-il un profond respect. Il était certain, par ailleurs, que les amici – les vrais, pas les petites gouapes – lui vouaient aussi un respect indéniable. L'Exécuteur était celui qui avait fait le plus de mal à la Cosa Nostra depuis qu'elle existait. Dans le Milieu, on le nommait Bolan le Fumier, Bolan la Pute, l'Enculé, ou encore la grande Ordure.

On le haïssait à un point difficilement imaginable, mais on le respectait. Par crainte de le voir surgir n'importe où à n'importe quel moment, anéantissant un dur labeur illicite, tuant impitoyablement ceux qui trempaient dans la soupe dégueulasse et flanquant une pagaille monstre dans les structures de l'Organisation.

Ce que les mafiosi ignoraient, c'est que les amis de Mack Bolan, à l'époque de la guerre du Viêt Nam, l'avaient surnommé Sergent Miséricorde. Jamais il n'avait tué par soif de sang, contrairement à certains qui s'étaient laissé gagner par l'ivresse du combat, massacrant, pillant, violant et avilissant les vaincus.

Mack Bolan n'avait toujours fait que ce qu'il avait estimé être son devoir. Souvent, il avait épargné les faibles, sauvé des innocents, transportant parfois sur son dos durant des dizaines de kilomètres des enfants blessés durant cette guerre atroce pour les amener à l'infirmierie de campagne.

Confronté ensuite à ce qu'il appelait « l'ennemi intérieur de la Nation », il avait appris ce qu'était la haine, la vengeance, fou de douleur à la suite de ce qui s'était passé pour sa famille : l'assassinat de son père, de sa mère et de sa sœur Cindy que la Mafia avait d'abord lancée sur le marché de la prostitution dans le but monstrueusement avoué de lui faire rembourser des dettes hypothétiques que son père avait contractées auprès d'une officine de prêts sur salaires à la Cosa Nostra.

Puis l'ex-sergent des commandos, Bolan le tireur d'élite, l'Exécuteur, s'était rendu à l'évidence : la haine et la vengeance ne pouvaient durer éternellement, elles ne résolvaient rien. C'était des sentiments qui avilissent l'homme, le plaçant sur le même pied d'égalité que les voyous de l'Organized Crime. Il avait donc poursuivi son combat avec pour seule motivation son sens du devoir, de la justice et de la liberté.

Pour la Mafia aussi bien que les honnêtes gens, Bolan était devenu une légende, une psychose vivante, un être quasi surnaturel dont évitaient de parler ceux qui tripataillaient en eau trouble.

Lorsqu'il revêtait sa combinaison noire de combat, ce n'était pas seulement dans l'objectif de se confondre avec la nuit durant ses blitz – mais aussi parce qu'il savait quel impact psychologique cela suscitait parmi ses ennemis. Il devenait alors l'image même de la terreur, de la mort rapide et sans pardon.

Il savait ce que ressentaient les amici en le voyant surgir de l'obscurité, bardé d'armes et de munitions, telle une apparition vengeresse venue d'outre-tombe.

Il avait compris comment utiliser cette psychose à son avantage, tout en faisant intervenir une technique de combat apprise sur les champs de bataille, une stratégie forgée à force de se trouver face à face avec la violence, la destruction et la mort. Il en jouait en virtuose, attaquant là où on ne l'attendait pas, se repliant en quelques instants, pilonnant tout de suite après un autre objectif en ayant préalablement provoqué une diversion ou intoxiqué ses adversaires.

C'était grâce à cela et à sa foi inébranlable en sa cause que Mack Bolan avait pu survivre à la guerre qu'il menait dans une jungle de béton, de verre et d'acier.

Pourtant, sa tombe était déjà creusée dans un cimetière de la petite ville de Pittsfield, à côté de celles de sa famille anéantie par la Mafia. Depuis ce jour affreux, il ne lui restait que son petit frère Johnny. Johnny qui menait une existence à part sur la Côte Ouest, sous une

autre identité à l'abri de la vengeance des *mobsters* de l'Organisation.

Une nouvelle fois, les souvenirs affluèrent dans la tête de Bolan, tandis qu'il conduisait la Porsche vers le cœur de New York. Mais l'instant n'était pas aux souvenirs, au passé. Il lui fallait vivre avec un présent constitué de mécanismes invisibles évoluant dans une eau putride, plonger lui-même dans le cloaque.

Et préparer les tombes de ceux qui avaient manigancé le projet Black pack.

CHAPITRE TROIS

Il était six heures du soir. Le temps était couvert et il ne faisait pas chaud, mais à l'intérieur du Pink Floyd régnait une température agréable. Une petite chaîne stéréo distillait dans la salle un air de blues ; toutes les lumières étaient allumées bien qu'il n'y eût encore qu'une quinzaine de clients.

Le rez-de-chaussée de l'établissement ne constituait que la surface visible de l'iceberg. En sous-sol, il y avait une boîte ouverte à partir de dix heures du soir et réservée aux dragueurs, aux cœurs solitaires à la recherche d'un peu de chaleur humaine. Au-dessus du Pink Floyd, une douzaine de chambres recevaient régulièrement et fréquemment la visite d'une équipe de prostituées accompagnées de michetons racolés au sous-sol, au bar ou dans la rue, selon les heures.

Les filles – une trentaine – dépendaient du seigneur et maître des lieux, Roscoe Jack qui, depuis un certain temps, semblait avoir sérieusement pris du poil de la bête dans le Milieu new-yorkais. Les voyous de petite envergure qui le connaissaient lui faisaient des courbettes et disaient de lui qu'il avait bien changé, qu'il n'était plus le dur qu'ils avaient connu.

D'une grande vulgarité, violent et volontiers sadique à l'époque où il était chef d'équipe, Roscoe s'était presque d'un coup changé en un personnage affairé et distant, regardant ses anciens amis d'un œil chargé d'un certain dédain. Il ne portait plus des jeans crasseux et des chemises froissées, mais arborait des chemises en soie et des cravates neuves, en changeant chaque jour.

Il n'était pas seulement propriétaire du Pink Floyd. Depuis un peu plus d'un an, il avait acheté un cabaret à Pennsylvania Station, une agence immobilière dans le quartier chic de Rockefeller Center, ainsi que deux boutiques de revente de matériel en provenance de surplus de l'armée. Le tout lui avait coûté la modique somme de deux millions et demi de dollars.

Personne ne savait comment il s'était débrouillé pour trouver l'argent nécessaire, mais le bruit courait qu'il avait exploité une grosse combine dans les paris sur les combats de boxe. Il était au courant de la chose, d'autant plus que c'était lui-même qui avait discrètement lancé le bruit dans la rue.

Et depuis quelques mois, on ne l'appelait plus Roscoe « *The Monkey* » ou encore, plus méchamment Roscoe le Bâtard, mais « Monsieur Roscoe ». Né trente-six ans plus tôt d'une prostituée irlandaise et d'un maquereau sicilien il avait grandi dans la rue, vaguement pris en charge par la faune hétéroclite du Milieu new-yorkais puis volant et

ensuite tuant pour assurer sa subsistance. La Mafia l'avait récupéré à l'âge de seize ans. Il avait alors sept meurtres sur la conscience et d'innombrables méfaits pour lesquels jamais la police n'avait pu le faire condamner, faute de preuves ou de témoignages.

Physiquement, Monsieur Roscoe était un grand type roux au regard d'albinos, aux épaules immenses et aux mains aussi larges qu'un T bone steak.

À six heures trente, le barman du Pink Floyd prit sur le comptoir une communication téléphonique annonçant que « Monsieur Roscoe » n'allait pas tarder à arriver.

La clientèle du moment était surtout constituée d'hommes relativement jeunes, certains étant habitués de l'établissement, d'autres de passage. Quelques truands bien fringués se tenaient aussi dans les lieux, assis et discutant entre eux ou buvant au comptoir et rigolant avec les prostituées. Ils avaient coutume de traîner dans le coin, le soir, afin de saluer Monsieur Roscoe, alias le Bâtard.

Quatre filles aux allures aguichantes, plus que légèrement vêtues, attendaient visiblement le client, assises sur de hauts tabourets de bar. À côté de l'une d'elles, un grand type barbu et portant des lunettes aux verres légèrement teintés, qui ressemblait à un homme d'affaires en goguette, donnait l'impression d'avoir déjà trop bu pour cette fin d'après-midi. La fille qui s'était installée près de lui, lui suggérant régulièrement une petite visite dans une chambre de l'immeuble, n'avait rien pu en obtenir d'autre que quelques plaisanteries égrillardes et des rires entrecoupés de rasades de whisky. Joëy, le barman, était prêt à l'inviter à aller boire ailleurs quand un malabar fit irruption dans la salle. La main près de l'ouverture de sa veste, il promena un rapide regard circulaire dans la salle, alla poser une question à voix basse au barman, puis retourna sur le pas de la porte et fit un signe. Deux portières de voiture claquèrent. Un court instant après, Roscoe Jack fit son apparition dans l'établissement, suivi d'un homme petit et replet, ainsi que d'un second garde du corps. Celui-ci jeta un coup d'œil dans l'établissement, puis ressortit dans la rue.

Roscoe et le petit homme traversèrent la salle, le malabar sur les talons, se dirigeant vers les toilettes qu'ils dépassèrent, et disparurent dans un couloir.

Quelques minutes passèrent durant lesquelles l'ambiance reprit son cours normal dans la salle. Puis une fille entra, alla s'accouder au comptoir, et demanda un coca-cola à Joëy. Visiblement, elle faisait partie de la troupe de prostituées du Pink Floyd. Vêtue d'une courte jupe fendue sur les cuisses, d'un chemisier très décolleté, et chaussée de bottes à hauts talons, elle devait avoir entre vingt-six et vingt-huit ans. Pourtant, il y avait quelque chose dans son regard qui la différenciait des autres filles du bar. Un mélange de douceur et de

durété qu'elle masquait le plus souvent en fermant à demi les yeux.

Plusieurs clients lui jetèrent des regards curieux ou concupiscent, accordèrent ensuite leur attention à une prostituée qui entraînait un homme bedonnant vers la sortie.

Le barbu eut un geste maladroit et renversa le fond de son verre sur le comptoir. Marmonnant quelques mots inintelligibles, il s'achemina vers le fond de la salle en direction des toilettes, poursuivit son chemin dès qu'il fut hors de vue et faillit buter contre le garde du corps dont la grande carcasse obstruait le couloir menant aux locaux privés.

— Les chiottes, c'est pas ici, grogna le mastodonte. Tire-toi, mec.

Le barbu rigola, se redressa d'un coup, dominant l'autre d'une demi-tête, et le contempla d'un regard glacial, subitement dessoûlé.

— Tu te goures, Freddy. Les chiottes, c'est bien par là.

En même temps, Fred Carmoni sentit un objet dur sur son estomac. Il baissa les yeux et vit le calibre prolongé par un volumineux silencieux, eut un petit hoquet et se raidit. Durant une seconde, l'idée lui vint de balancer son poing dans la tête du connard qui le braquait et de le liquider ensuite. Mais ce qu'il lut dans les yeux de l'autre lui ôta tout de suite cette envie. Une poigne d'acier lui enserra le bras, l'obligeant à pivoter, tandis que l'automatique silencieux se plaquait sous son oreille.

La voix dure chuchota à son oreille :

— Sois sage, Freddy, et tu continueras à vivre.

Carmoni se sentit délesté du .38 à canon court qu'il portait sous l'aisselle, puis poussé jusqu'au fond du couloir. Il stoppa devant une porte avec une plaque peinte : « Privé ».

— Ouvrez.

Il n'hésita qu'un court instant. Le battant pivota doucement sur une assez grande pièce à l'ameublement luxueux, mais hétéroclite. Une sorte de salon désordonné où des vêtements jetés pêle-mêle voisinaient avec des bouteilles de bière vides et des cendriers remplis de mégots.

Un bruit de conversation se faisait entendre, venant d'une pièce contiguë à la porte ouverte. Sous la poussée de l'intrus, Fred Carmoni avança jusque-là.

« Monsieur Roscoe » se tenait derrière un bureau, le dos rejeté en arrière dans un fauteuil de cuir et les pieds reposant sur le plateau du bureau. En face de lui, de dos, le petit homme bedonnant était occupé à déchiffrer un gros livre de comptes, manipulant d'une main une calculatrice de poche tout en émettant parfois des commentaires ou posant des questions.

Roscoe lui donnait la réplique, fournissant des précisions du ton de quelqu'un qui s'adresse à un subalterne. Subitement, il leva les yeux et

cracha :

— Qu'est-ce que tu fous là ?...

Puis il aperçut le grand type barbu derrière son garde du corps, voulut se redresser brusquement et faillit perdre l'équilibre. Une poussée brutale envoya Carmoni valser au milieu de la pièce, presque dans les jambes du comptable qui se leva précipitamment en poussant de petits cris aigus.

Sans élever la voix, l'intrus annonça :

— Dis à ton connard de se tenir tranquille, Roscoe. Ou c'est toi qui prendras.

— Qui... qui es-tu ? lâcha abruptement Roscoe, l'œil hargneux, en reprenant son équilibre pour se lever.

— Demande plutôt qui m'envoie.

— Comment ça, qui te... Merde ! T'explique ou je me fâche !

— Essaie, ricana lugubrement Bolan en observant les énormes mains de Roscoe qui se crispaient sur le rebord du bureau.

Le rouquin donna un instant l'impression qu'il allait exploser. Son visage rougit un peu plus, une grosse veine battit à son front, puis il respira bruyamment tandis qu'il réfléchissait à l'énormité de la situation. Enfin, il grogna :

— Bon. Qui est-ce qui t'envoie et qu'est-ce que tu veux ?

— Tu devrais avoir déjà compris, mec. Y a des gens haut placés qui s'inquiètent sur la façon dont tu arranges les affaires en cours. Paraît que tu joues pas tout à fait le jeu, Ross.

Dans une immobilité de statue, le truand se ménagea un temps de réflexion, ses yeux d'albinos braqués comme deux pistolets sur le fumier qui osait faire irruption chez lui alors qu'il était en plein travail.

— Qu'est-ce que c'est que c'te connerie ? Qui pense ça ?

— Tu veux un dessin ? Je parle de ceux qui tiennent toutes les cartes en main, là-haut. Ils voudraient bien pouvoir croire que t'es un mec correct, mais ils ont entendu certains bruits ennuyeux à ton sujet. Ils pensent que c'est des ragots à la con lancés par des gus jaloux, mais ils voudraient être rassurés. Tu comprends ?

— Dis... T'es sûr qu'ils pensent ça ?

Bolan désigna le téléphone sur le bureau.

— Demande-leur. Dis-leur que Fox-trot Charlie est chez toi.

— Fox... Hé, attends ! Qu'est-ce que c'est que ce blaze, ce serait pas... ?

— Tu as deviné, ricana Bolan, coupant la parole à Roscoe. Je déboule chez toi sans prévenir, je braque ton chien de garde, je t'emmerde et le toutim, mais j'ai le droit. Tu y es ? Bon, tu passes ce coup de tube ou merde ?

Le rouquin endimanché coula un regard acéré sur le tiroir où un

Colt. 45 était toujours en attente de servir, une balle engagée dans le canon.

CHAPITRE QUATRE

Une nouvelle fois, Roscœ prit une profonde inspiration et souffla bruyamment.

— OK. Excuse-moi, je pouvais pas savoir à qui j'avais à faire. Tu comprends ?

— T'as pas à t'excuser, c'est la routine.

— Ouais. Heu, qu'est-ce que je peux faire pour rassurer monsieur Frank ?

— Je ne t'ai pas dit de nom, il me semble. Laisse-moi jeter un coup d'œil sur ce bouquin, dit Bolan en désignant le livre de comptes.

Il nota la crispation passagère sur le visage de Roscœ qui baissa les paupières en assurant :

— Vas-y. Tout est en ordre.

Bolan replaça le Beretta silencieux dans son holster d'épaule. Il s'empara du registre, le feuilleta, s'arrêtant de temps en temps, accordant plus d'attention à certaines affectations. Au bout de quelques instants, il le referma, le posa sur le bureau en même temps que le .38 de Fred Carmoni après en avoir ôté les cartouches.

Il se tourna vers le comptable :

— Toi, vire d'ici. Tu reviendras quand je serai parti.

Le petit homme regarda Roscœ qui lui fit un signe de tête et quitta les lieux en silence.

Bolan était certain que l'ex-chef d'équipe trichait. Il annonça :

— Ça, c'est le bouquin officiel. Je veux voir le vrai, celui que tu planques quelque part.

— J'en ai pas d'autre. C'est les vrais comptes.

— Tu te fous de ma tête, Roscœ. Balance moi le bon livre. On veut être sûr que tu ne voles pas l'Organisation.

— Merde ! Je...

— Ta gueule. Va le chercher.

Comme par magie, le Beretta était revenu se loger dans la main de Bolan et pointait son museau sinistre sur Roscœ.

— D'accord ?

Sans un mot, visiblement ivre de rage, le maître des lieux contourna son bureau et alla pousser un petit meuble, le long d'un mur, dévoilant la porte métallique d'un coffre-fort encastré. Il fit jouer la combinaison, déverrouilla le coffre, puis se retourna, un second registre noir à la main.

— Tiens mec, cracha-t-il sans desserrer les dents, le lançant sur le bureau devant Bolan. C'est mes comptes personnels. C'est tout ce que j'ai. Y a là-dedans des sommes qui n'ont rien à voir avec l'affaire. J'ai

quand même le droit d'avoir du pognon à moi et un business privé, bordel de merde !

— Tu as le droit de fermer ta grande gueule, assura calmement Bolan.

Il prit le registre de la main gauche, le tint à bout de bras et déclara :

— Si t'es blanc-bleu, t'as rien à craindre. Tu as bien dit que tout est OK ?

Roscœ n'eut pas le temps de répondre. Un glissement dans la pièce contiguë, un léger bruit de chaise heurtée, signalèrent à Bolan qu'un incident allait se glisser dans la confrontation. Sans cesser de surveiller le mafioso et son homme de main, il fit deux pas de côté, à temps pour accueillir le second garde du corps qui déboucha dans la pièce, repoussant violemment la porte contre le mur. Le Beretta émit un petit chuintement sec et le gros revolver que tenait le type s'envola, et retomba bruyamment sur le bureau. Une fraction de seconde plus tard, une seconde balle silencieuse de 9 mm projeta le calibre dans un angle de la pièce.

Le malabar désarmé gémissait en se comprimant la main droite. Bolan jeta un regard dans le salon en désordre.

— Arrive ! cracha-t-il en apercevant le comptable qui se tenait frileusement derrière un fauteuil.

Manifestement, c'était lui qui avait alerté le chien de garde posté dans la rue. Le petit homme s'amena en rasant les murs, se tint immobile comme une statue.

Bolan regarda ironiquement Roscœ dont la main était restée en suspension au-dessus d'un tiroir de son bureau.

— Vas-y, prends-le ! J'aurais pu facilement descendre cette tête d'abruti. Je ne l'ai pas fait parce que je pense que rien ne doit être encore cassé entre nous. Mais si tu veux commencer la guerre, à toi de faire, Roscœ. Peut-être bien après tout que tu as salement arnaqué l'Organisation.

— J'ai rien à me reprocher. Tous mes comptes sont clairs.

— Alors, t'as rien à craindre. On te rendra ton bouquin et on restera bons amis. Salut, Roscœ.

— Attends un peu... Comment que tu m'as dit que tu t'appelles ? Fox-trot, c'est pas un nom, ça.

— Ça dépend pour qui. Si tout va bien, quand on se reverra, tu pourras peut-être m'appeler Frank.

— Frank, heu...

— Frank Cavaletti.

— Ouais, je vois. Fox-trot. Bravo pour Frank Cavaletti. J'ai entendu parler d'un Cavaletti qui tire aussi vite que toi.

— C'est le même.

— Et qui ne dépend que d'une certaine grosse tête ?

— Tu poses trop de questions, mec, fit Bolan en se dirigeant à reculons vers la sortie. On reparlera de tout ça plus tard si tout le monde est convaincu que t'as pas triché.

Il quitta les lieux, rangea le Beretta et se retrouva rapidement dans la salle où quelques paires d'yeux se braquèrent sur lui. Sans y prêter la moindre attention, il s'approcha de la fille brune à la jupe fendue, passa un bras sous le sien et l'éloigna gentiment du comptoir. Un instant, elle résista et un éclair de colère brilla dans ses yeux. Bolan sourit et se pencha tout contre elle, chuchotant :

— Ne me compliquez pas la vie, Shirley. Il va faire chaud dans quelques instants ici.

Elle lui jeta un regard rempli d'étonnement en entendant la voix qu'elle connaissait bien, puis se laissa emmener hors de l'établissement.

À l'instant où ils débouchèrent dans l'avenue, une Cadillac noire rutilante de chromes s'arrêta un peu plus loin, en double file, déversant quatre hommes qui s'acheminèrent vers le Pink Floyd. À leur allure, Bolan reconnut immédiatement des soldats de la Mafia, des flingueurs à la détente facile. Il aperçut également le véhicule qui avait amené Roscoe, avec son chauffeur resté en attente au volant. L'un des derniers arrivants bifurqua dans cette direction, alla palabrer avec le chauffeur.

Bolan poussa la fille jusqu'à une Oldsmobile louée dans la matinée, et qu'il avait garée à une cinquantaine de mètres sur le parking d'un hôtel. Il la fit asseoir sur le fauteuil passager à l'avant, prit le volant et démarra aussitôt.

En quittant le parking, il aperçut « Monsieur Roscoe » qui discutait vivement sur le trottoir avec l'un des nouveaux venus. Trois ou quatre secondes plus tard, ceux-ci réintégrèrent la Cadillac qui fit un démarrage sur les chapeaux de roues, pneus hurlant sur la chaussée.

C'était parti pour une petite séance de rodéo. Évidemment, Roscoe ne pouvait pas laisser filer comme ça sa comptabilité secrète, entre les mains d'un type qui était censé la remettre aux pontes de la Commission.

Bolan tourna dans Bowery Street, vérifia que la Cadillac s'inscrivait dans son sillage, puis bifurqua vers Williamsburg Bridge. Il ôta sa fausse barbe et ses lunettes teintées.

Shirley Ashton le dévisagea.

— Je vous préfère comme ça, dit-elle. Vous aviez l'air d'un curé défroqué en train de noyer son passé dans l'alcool.

Elle nota que Bolan observait fréquemment le rétroviseur, se retourna pour regarder par la lunette arrière et annonça :

— La grosse Caddy est comme accrochée à votre pare-chocs, Mack.

— Je suppose que vous avez une idée de ce que sont venus faire ces gens...

— Je sais qu'il avait prévu une petite conférence privée ce soir.

— Roscoe ?

— Qui voulez-vous que ce soit ?

— Que faisiez-vous dans ce claque, Miss Ashton ?

— Affaire privée, monsieur Bolan.

Bolan soupira, imaginant déjà le dialogue singulier qu'il allait avoir avec cette drôle de bonne femme. Il avait fait sa connaissance récemment, lors de sa campagne de Washington. Shirley Ashton avait été incidemment mêlée à un complot visant à s'emparer des structures de l'administration américaine. Ils avaient ensemble connu de tendres moments à la fin de ce blitz, mais elle était restée pour lui une énigme à rebondissements. Tantôt adorable, tantôt butée lorsqu'il la questionnait sur sa vie passée et ses attaches avec le Milieu, elle représentait une sorte de compromis entre la femme accomplie et la gamine complexée.

— C'est une nouvelle corde à votre arc, cette activité ? questionna-t-il sur un ton ironique.

— Le tapin ? J'ai commencé hier. Mais ce n'est pas ce que vous croyez.

Il lui jeta un regard latéral, vit qu'elle avait légèrement rougi et que son visage se fermait. Il reporta un instant son attention sur le rétroviseur. La Cadillac pleine de chromes maintenait une distance d'une trentaine de mètres en essayant de passer inaperçue derrière trois autres véhicules, ce qui n'était pas évident étant donné son gabarit.

Les amici attendaient sans doute un terrain plus dégagé pour passer à l'action, ce qui arrangeait l'Exécuteur. Il décida de les promener un peu, changea plusieurs fois de direction avant de reprendre l'axe du pont de Williamsburg.

Il enchaîna d'une voix un peu plus dure qu'il ne l'aurait voulu :

— Et qu'est-ce que vous pensez que je crois, Miss Ashley ? Il est certain que je ne vous ai pas trouvée en train d'attendre le client dans un lupanar appartenant à l'un des cannibales de la Cosa Nostra. Tout cela est faux, n'est-ce pas ? Vous n'avez jamais eu de contact avec le Milieu, vous êtes une fille correcte sous tous les aspects et vous allez franchement me dire qu'il s'agit seulement d'une apparence ?

Elle sourit, alluma une cigarette et vint se blottir contre lui.

— J'aime vous entendre parler comme ça, Mack.

— Vous êtes maso, en plus ?

— Pas du tout. Ça me rassure un peu.

— Pas moi.

— Ça me fait penser que je représente un petit quelque chose pour

vous.

— Foutaises ! Vous êtes une épine dans mon pied. Seulement ça.

— Ça vous fait mal ?

— Allez vous faire voir.

Cette fois, elle rit franchement, puis tira sur sa cigarette et redevint brusquement sérieuse :

— Je ne me suis fait sauter par aucun client, si c'est ça que vous voulez savoir. Les soi-disant clients avec lesquels je suis allée étaient des amis. À chaque fois que nous sommes montés dans une chambre, ce que nous avons fait n'a rien à voir avec la prostitution. Je pensais que vous vous souveniez que je suis journaliste... Je suis en mission, rien de plus. Et en débarquant comme un dingue sur mon terrain de chasse, vous m'avez fait rater cette affaire. Vous êtes sans doute très content de vous, n'est-ce pas ? Trois semaines de préparation pour monter cette affaire et, comme ça, un grand mec plutôt macho s'amène sans crier gare, magouille un coup plein de mystère et les espoirs d'une pauvre petite journaliste pleine d'avenir s'envolent en fumée. Je comprends pourquoi les amici vous surnomment Bolan le Fumier !

Bolan sourit à son tour.

— Comment êtes-vous entrée dans le circuit ? questionna-t-il en s'engageant sur le grand pont surplombant l'East River.

— Les journalistes aussi ont leurs informateurs. On a appris que Roscoe prépare un gros coup, sans trop savoir ce que c'est. Mais ça ne concerne pas les stup.

— Et vous l'espionnez.

— On peut appeler ça comme ça.

— Qui est derrière lui ?

— Je n'ai pas eu le temps de l'apprendre ? vous avez scié la branche à laquelle j'étais accrochée.

À la sortie du pont, Bolan donna un coup de volant pour engager l'Oldsmobile vers Ridgewood, changeant deux fois de direction et accéléra à fond vers le cimetière de Newton Creek, distançant la Cadillac. Une minute plus tard, il freina sec après avoir tourné à l'angle d'un bloc de buildings, se pencha au-dessus de la jeune femme pour lui ouvrir sa portière. Il lui jeta un imperméable sur les genoux et annonça :

— Enfilez ça et descendez. Je vous reprendrai tout à l'heure.

— Pas question, fit-elle. Je reste. Je veux au moins avoir un petit quelque chose à me mettre sous la dent.

— Tout ce que vous risquez de récupérer, c'est du plomb chaud. Planquez-vous quelque part ; je vous récupère dès que c'est terminé.

Elle se cabra :

— Si toutefois vous ne vous faites pas tuer !

— Descendez ! gronda-t-il en la prenant par le bras pour la pousser hors du véhicule.

Dès qu'elle fut sur la chaussée, il redémarra, la surveillant dans le rétroviseur. Il la vit courir vers un supermarché, l'imperméable sur le bras, puis disparaître.

À présent, il avait le champ libre pour mener la confrontation à sa guise.

Au bout d'une vingtaine de secondes, il vit la limousine noire déboucher comme un taureau en furie d'une rue perpendiculaire, effectuer un dérapage contrôlé, puis se lancer dans sa direction.

Les tueurs de la Mafia avaient un instant perdu sa trace, mais ils n'avaient pas traîné, draguant à plein pot les rues adjacentes.

C'était sans aucun doute possible des professionnels.

Un froid sourire se dessina sur les lèvres de l'Exécuteur. Le piège tendu à Roscoe fonctionnait.

CHAPITRE CINQ

Bolan laissa gentiment venir la Caddy à une trentaine de mètres derrière lui, puis accéléra comme s'il venait seulement de détecter la présence ennemie. Il savait où trouver un terrain dégagé pour un affrontement, sans risques pour d'éventuels passants innocents.

La nuit commençait doucement à tomber, noyant les rues dans une grisaille incertaine.

Il rattrapa Queensboro Street, roula pendant trois minutes avant d'infléchir la trajectoire de l'Oldsmobile en direction de Newton Creek, la grosse limousine toujours accrochée à son pare-chocs. Le cheminement d'idées des tueurs était sans doute le même que celui de l'Exécuteur. Ils avaient l'intention de lui régler son compte hors d'une zone trop fréquentée. Non pas par souci des risques que cela comportait pour des tierces personnes, mais pour que l'affaire se passe sans témoins, discrètement.

Et Bolan allait bientôt leur en fournir l'occasion.

Il franchit en trombe la rivière Newton, traversa rapidement le cimetière puis contourna le grand rond-point desservant les avenues qui s'enfonçaient dans le Queens. Tout en conduisant d'une main, il fixa autour de sa taille le ceinturon de combat où était fixé son AutoMag. 44, glissa dans une poche un chargeur de rechange de douze cartouches.

À présent, il longeait le cimetière, accélérant encore pour distancer la voiture de la Mafia. Dès qu'il eut atteint l'extrémité, il vira sec sur la gauche, parcourut cinq cents mètres et tourna une nouvelle fois, s'engageant sur une chaussée prise entre la rivière et le cimetière. Là, il poussa l'Oldsmobile à plein régime, rétrograda vivement dès qu'il aperçut le bosquet d'arbres et de taillis qu'il cherchait, puis freina sèchement en faisant déraeper son véhicule pour l'amener en sens inverse dans la direction qu'il avait suivie.

Une rapide marche arrière permit de dissimuler l'Oldsmobile dans un chemin de traverse de terre d'où il pouvait apercevoir la chaussée en enfilade. Ensuite, il compta mentalement les secondes.

À sept, il vit déboucher le véhicule des tueurs à environ quatre cents mètres, tous phares allumés et moteur grondant. Il continua de compter, le pied sur l'accélérateur, les mains doucement posées sur le volant.

Dix, onze, douze...

À quatorze, Bolan enfonça l'accélérateur et fit jaillir le véhicule de sa planque, l'arrêtant tout de suite après sur l'accotement dans l'axe de la route. Puis il alluma ses phares longue portée, repoussa sa portière

et se dégagea de la voiture par l'arrière. Une course rapide l'amena sur l'accotement opposé tandis qu'il entendait le hurlement des pneus de la Cadillac en plein freinage. Là, il dégaina l'immense .44 magnum, ajusta le monstre de métal qui décrivait des arabesques, et appuya doucement sur la détente, libérant une balle de deux cent quarante grains à l'instant précis où un pistolet-mitrailleur sorti par une vitre latérale commençait à tirer en rafale.

Le départ de la .44 magnum fit l'effet d'un coup de tonnerre dans la quiétude de l'endroit, faisant passer le staccato du P. – M. pour le crépitement d'une crécelle. Trois autres ogives tonnantes et brûlantes tirées à cadence rapide suivirent la première et s'enfoncèrent dans la calandre de la voiture des tueurs, déchiquetant le métal en profondeur, brisant des pièces essentielles. Une autre encore fit un trou étoilé sur la partie gauche du pare-brise, trouva une cible beaucoup moins résistante qui éclata dans un flot de sang et d'os brisés.

Brusquement, la Caddy fit une embardée plus importante que les autres, quitta la chaussée, puis roula de guingois sur l'accotement humide où elle arracha un arbuste avant de s'immobiliser au sommet d'une butte de terre, le capot pointé à quarante-cinq degrés vers le ciel.

Marcello, le conducteur, champignonnait dur pour rattraper cette saloperie de caisse bleue qui paraissait propulsée par un turboréacteur. Le front couvert d'une mince pellicule de sueur, il essuyait fréquemment ses doigts humides sur son pantalon, essayant de contrôler sa respiration pour garder un semblant de calme.

Assis à côté de lui, Mati n'avait pas desserré les dents depuis le début de la poursuite, se contentant d'émettre régulièrement des grognements appréciateurs ou mécontents selon la distance qui les séparait de leur proie. Mati était un chef d'équipe de la Mafia. Il avait la responsabilité de couvrir la sécurité des affaires de Roscoe et, jusque-là, aucune anicroche n'était venue perturber sa tâche. Tout avait baigné dans l'huile comme s'il s'agissait d'un travail de routine. Mais ce soir, un gros os avait surgi. Dès qu'il s'était amené au Pink Floyd, Roscoe l'avait attrapé par le col de sa veste, les yeux fous, et lui avait craché en pointant le doigt sur une Oldsmobile bleue : « Rattrape-moi ce fumier et cette fille, descends-le et ramène moi ce qu'il m'a volé. Ne reviens pas avant que ce soit fait ! »

En d'autres termes, cela signifiait que la peau de Mati ne vaudrait pas cher s'il rentrait bredouille. Qu'est-ce que le tordu qu'ils poursuivaient pouvait bien avoir piqué à Roscoe pour le mettre dans une telle fureur ?

Les trois armoires à glace entassées à l'arrière étaient des porte-flingues, des tueurs tout juste bons à exécuter les basses besognes,

mais c'était tout ce qu'on exigeait d'eux. Ils étaient bien entraînés, rapides, et ne demandaient jamais pourquoi il fallait tirer. Ils s'inquiétaient seulement de savoir sur qui.

Mati ouvrit enfin la bouche :

— Magne-toi le cul, Marcello, ça fait un moment qu'on a perdu ce connard de vue. J'veux pas qu'on le perde.

— Je fais tout ce que je peux, gémit le chauffeur. Mais cette caisse est vachement lourde et le mec conduit comme s'il courait à Indianapolis. On devrait pas le rater, la route est en droite ligne jusqu'à la nationale.

Mati fit un geste avec son pouce par-dessus son épaule :

— On va essayer de le coincer en douceur, les gars. On a plus vu la nana qui est avec lui, elle doit être planquée à ras du siège. Si c'est possible, évitez de l'abîmer, sinon tant pis pour elle.

Un triple grognement lui vint en réponse, assorti de cliquetis d'armes que les mastards vérifiaient.

Puis Marcello négocia un virage à angle droit, força sur l'accélérateur, faisant monter le compteur bien au-delà de la vitesse légale. À mesure que les secondes s'écoulaient, il tapotait son volant du bout des doigts, lâchant enfin :

— Putain ! C'est pas possible qu'on le voie pas !

— Accélère et ferme ta gueule, grinça Mati.

— J'ai le pied au plancher, répliqua nerveusement le chauffeur en se tournant un instant vers le chef d'équipe.

Subitement le visage de ce dernier fut éclairé par une lumière brutale et Marcello reporta son attention sur la route. Il reçut l'impact aveuglant d'un fumier qui avait allumé ses phares en grand et jura tandis que Mati hurlait :

— Freine ! Freine, merde ! C'est ce connard, il... il...

Sans terminer sa phrase, il lança à l'adresse des tueurs assis derrière lui :

— Qu'est-ce que vous attendez ? Envoyez-lui le potage, à cet enculé !

Mais les trois gorilles n'avaient pas attendu son cri d'alarme. L'un, à droite, avait sorti son pistolet-mitrailleur par la vitre, tandis que celui de gauche brandissait de son côté un Colt .45 Modèle Government. Le truand du milieu exhibait un Smith & Wesson .38 au canon interminable dans l'attente d'entrer en action à son tour.

Marcello s'était mis debout sur la pédale de frein. Les pneus firent entendre une stridulation atroce et la Cadillac se mit à balancer sa caisse en tous sens, rasant les accotements de part et d'autre.

La rafale du Thompson et le claquement rageur du .45 se confondirent avec une détonation infiniment plus puissante qui fut accompagnée d'une grosse flamme fugace, à une distance

inappréciable devant eux. Plusieurs autres retentirent et des impacts énormes firent vibrer la carrosserie.

Mati s'était accroché des mains au tableau de bord, les pieds arc-boutés contre le plancher avant et les yeux plissés pour tenter de résister à l'éblouissement. Il se recula d'instinct quand une grosse étoile vint se plaquer contre la partie gauche du pare-brise et, à la limite de sa vision latérale, il vit la tête de Marcello qui partait en arrière comme s'il avait reçu un coup de bélier. Son visage ne ressemblait plus à rien d'humain, il était inondé de sang, son front n'existait plus et du sang encore giclait par une veine éclatée sur le costume de Mati.

Il avait sorti son arme – un .357 magnum au canon d'un pouce et demi – dès le début de l'alerte, mais le calibre restait inerte dans sa main comme un outil inutile. Ahuri par la soudaineté de l'attaque, horrifié par le spectacle de Marcello et de sa tête transformée en un morceau de viande sanguinolente, il se sentait brusquement dans la peau d'un spectateur impuissant.

Deux secondes après le dernier impact, la limousine fonça sur l'accotement dans un cahotement invraisemblable, déracina un arbre et escalada un monticule recouvert de broussaille. Puis elle s'arrêta dans un crachement de vapeur et un énorme grincement de pièces métalliques enchevêtrées.

Mati avait frappé de la tête contre le tableau de bord, mais il conservait toute sa lucidité. Il s'ébroua, respira un grand coup, tira au hasard deux coups de feu par sa vitre abaissée, et cria :

— Dehors ! Descendez et liquidez-moi cette enflure !

Il ne s'était pas encore aperçu que les trois porte-flingues s'étaient déjà éjectés de l'habitacle et dispersés dans la nature. L'un prenait position derrière un taillis. Un autre se jetait à plat ventre sur l'accotement pour répondre au feu venu de l'autre côté de la nuit, tandis que le troisième – celui qui portait le Thompson – courait rapidement sur le bord de la chaussée en lâchant une rafale interminable dans la direction d'où étaient venus les coups de feu. Ce fut celui-ci qui fit le premier les frais de la riposte. Une nouvelle détonation tonitruante retentit. Mati le vit trébucher, lâcher son P. – M. qui rebondit plusieurs fois devant lui, puis lever les bras au ciel et s'affaisser en pirouettant. Sa téméraire contre-attaque se termina en une flaque de sang sur l'asphalte.

Un moment d'accalmie suivit la fusillade.

Mati avait enfin quitté la Cadillac. Recourbé sur lui-même, presque à quatre pattes, il gagna le sommet de la butte broussailleuse et risqua un regard méfiant devant lui. Mais il ne vit rien. La nuit s'était déjà pratiquement appesantie sur les lieux et cette saloperie de phares continuait à lancer un double faisceau aveuglant.

Quelque part sur sa gauche, plusieurs détonations claquèrent, provenant sans nul doute d'un de ses hommes. Le calme retomba pendant de longues secondes. Le chef d'équipe commençait un prudent mouvement de reptation latéral quand deux gigantesques aboiements venus coup sur coup lui martyrisèrent les tympans. Puis plus rien. Un silence humide et mortel imprégna la zone d'affrontement.

Mati avait aperçu les deux grosses flammes rapides qui avaient crevé l'obscurité, à peu de distance de la position tenue par le porte-flingue embusqué. Il fit feu dans cette direction, arrosant l'endroit présumé où se tenait le salaud, vida le barillet du .357 magnum et s'empessa de le regarnir avec des gestes fébriles. Ce fut à l'instant où il se replaçait en ligne de tir qu'un nouveau grondement rauque et bref se fit entendre, plus proche de lui cette fois et venant d'une direction posée.

Il faillit appeler ses hommes, les deux qui lui restaient, se retint à temps pour ne pas dévoiler sa position. Le fumier se déplaçait sans doute constamment pour échapper au tir. Merde ! Ce contrat avait paru facile à Mati, au début. À quatre contre un, sans compter Marcello le chauffeur, ça aurait dû se dérouler en souplesse. Mais l'affaire prenait une très sale tournure. Le gus n'était pas le connard qu'il avait imaginé. Roscoe aurait pu le prévenir, lui Mati, qu'il s'agissait d'un dur. Peut-être même faisait-il partie de l'Organisation, une sorte de tueur d'élite comme on disait souvent qu'il en existait sans jamais les avoir vus.

Ouais, au début ça paraissait facile à Mati. Un boulot de routine. Pourtant, pas question de se cacher la vérité, cet enfoiré était en train de les rouler. Il avait pété à distance le crâne de Marcello, bousillé Alex « Gunfight » sans lui laisser une chance de mettre un coup au but avec son Thompson, et maintenant peut-être qu'il avait aussi flingué l'un de ses deux derniers soldati.

Où était Ricky le Mexicain ? Mati l'avait vu courir vers des taillis au-delà de l'accotement. Il ne l'avait pas entendu tirer une seule fois.

D'une voix chuchotante, il appela :

— Ricky ! T'es là ?... Faut se regrouper, on fout le camp. C'est un coup pourri.

Ce ne fut pas Ricky qui lui répondit, mais une voix grave aux inflexions métalliques qui brisa le silence derrière lui :

— Ricky et les autres sont morts, mec. Et c'est ton tour.

Il se retourna aussi vite que s'il avait été piqué par une vipère, le .357 pivotant en même temps et crachant une balle inefficace qui se perdit dans le ciel. Immédiatement après, il perçut un petit soupir bref et le revolver lui fut arraché. Il ressentit une douleur vive dans la main. Puis une ombre parmi les ombres entra dans son champ visuel,

se dressa au-dessus de lui pour ensuite s'abaisser à son niveau. La forme noire d'un calibre au canon bizarroïde s'approcha de sa tête et il ressentit contre sa tempe le contact tout chaud du métal.

— Comment t'appelles-tu ? questionna la forme sombre.

Pour un homme du Milieu, la question était à double sens. Elle pouvait signifier l'annonce de l'exécution d'un contrat de meurtre, ou les prémices d'une discussion. Le chef d'équipe respira par petits coups et répondit :

— Mati. Paul Mati.

— Tu t'es fait baiser, Mati. Roscoe t'a envoyé à l'abattoir.

— Ah ouais ?

— Maintenant qu'il n'a plus besoin de toi et de tes gars...

— Tu crois que je vais gober ça ?

— La preuve, fit Bolan. Tu restes tout seul et tu vas bientôt crever comme un con.

— J'te pisse au cul !

— Tu as tort. Ça n'arrangera pas ton cas.

— Qu'est-ce que tu attends de moi, mec ?

— Rien de spécial. Je voulais savoir ce que tu as dans le ventre avant de t'envoyer en enfer.

Mati ricana soudain.

— C'est un lessivage, hein ? Une purge...

— Peut-être bien.

— Tu vas vraiment me liquider ? demanda le mafioso dont le regard voilé dévia imperceptiblement vers le .357 tombé au sol pas loin de lui.

Bolan décida de lui laisser une petite chance.

— Oui. À moins que tu me donnes une bonne raison de ne pas appuyer sur cette détente.

La respiration de Mati s'était faite plus courte. Il répliqua sur un ton qu'il s'efforçait de contrôler, mais qui laissait percer sa tension nerveuse :

— Vas-y, dis-moi ce que tu veux.

— Black pack. Parle-m'en.

Cette fois, les yeux de Mati s'ouvrirent en grand. Il garda un instant le silence, puis dit d'une voix sifflante :

— Qui tu es, mec ? T'es pas du Syndicat, hein ?

— Non. Mon nom est Mack Bolan.

— Putain de merde ! J'aurais dû m'en douter... Et tu veux que je te parle de Black pack ?

— Affirmatif.

— D'accord, fit Mati au bout d'un moment de réflexion. J'en connais pas grand-chose, mais je sais que tout doit se dérouler en dehors des States. Y a une grosse ramification en Amérique latine,

avec des pontes vachement haut placés...

— Qui supervise Roscoe ?

Le truand eut une courte hésitation.

— Vous devez bien vous en douter, merde !

— Le vieux Maglione ?

Bolan avait à dessein lâché le nom d'un des anciens capi de New York. Il savait que le vieux Maglione ne pouvait en aucun cas chapeauter Roscoe, puisqu'il lui avait logé une balle dans la cervelle quelques mois plus tôt. Mati lui racontait des blagues pour gagner du temps.

— Et qui encore ? interrogea-t-il.

— Deux ou trois grosses légumes qui sont dans son entourage, prononça douloureusement Mati en se redressant sur les coudes.

D'un geste apparemment naturel, il étendit son bras droit et, dans le mouvement, lança la main vers le .357.

Bolan le lui laissa prendre. Lorsque le tueur en chef lui fit de nouveau face, son revolver commençant à poindre méchamment, il lui expédia entre les yeux une balle dont le faible bruit se confondit avec son souffle d'agonie.

La tête de Mati retomba dans l'herbe. Il avait joué et perdu, cherchant à endormir Bolan pour jouer son va-tout. Pourtant, d'instinct, l'Exécuteur pensait que le mafioso ne lui avait pas menti en mentionnant l'Amérique latine. C'était maigre comme information, mais toujours mieux que rien. Et Bolan, en acceptant le combat avec la troupe de chasseurs de scalps, n'avait nullement espéré obtenir des renseignements valables. Ce n'étaient que des exécutants.

Son intention était tout autre. Il lui fallait à présent exploiter l'incident. Mais auparavant, il avait une besogne singulièrement macabre à accomplir.

CHAPITRE SIX

Bolan avait croisé une voiture de police lancée à pleine vitesse et sirène hurlante. Il avait roulé à une allure paisible jusqu'à l'endroit où il avait laissé Shirley Ashton, mais après dix minutes de recherches, il avait dû se rendre à l'évidence. La jeune femme n'était pas au rendez-vous.

L'idée lui vint un instant qu'une seconde équipe de tueurs lancée en renfort avait pu la récupérer et l'emmener pour la faire parler, mais c'était assez invraisemblable. Connaissant un certain côté du caractère de la jeune personne, il penchait plutôt pour l'hypothèse d'un retour en arrière et cette idée le fit frémir. Il savait ce dont les types comme Roscoe sont capables.

Mais le moment n'était pas aux hypothèses. Il était plutôt question d'aller aux renseignements et de ne pas laisser de répit aux architectes du projet Black pack.

Bolan roula jusqu'à Prospect Park, dans Brooklyn, arrêta l'Oldsmobile devant un bel hôtel particulier et alla sonner à la porte. Un maître d'hôtel en tenue vint lui ouvrir au bout d'une assez longue attente, les sourcils levés et le visage fermé.

Bolan lui sourit, tendit la clé de contact du véhicule, expliqua en désignant l'Oldsmobile :

— Je rapporte la caisse que Roscoe avait empruntée à Goldstein.

L'employé prit machinalement la clé, la tourna dans sa main avec une désapprobation visible et répliqua presque dédaigneusement :

— M. Goldstein n'a aucun véhicule de ce genre.

— Aucune importance, insista Bolan. Dites lui qu'il y a à l'intérieur quelque chose qui l'intéressera sûrement.

— Mais M. Goldstein n'est pas là pour l'instant...

— Prévenez-le, mon vieux. Et dites-lui que c'est un colis de la part du Bâtard.

Sans rien ajouter, Bolan tourna les talons et marcha jusqu'à ce qu'il trouve un taxi. Il se fit conduire à Manhattan Sud, paya la course et réintégra la Porsche turbo qui l'attendait sur un parking, à peu de distance du Pink Floyd.

L'équipement technique camouflé sous le tableau de bord avait fonctionné, captant deux appels téléphoniques en provenance de chez Roscoe, retransmis par un mouchard miniaturisé que Bolan avait placé là-bas.

Il fit défiler en arrière la bande de la cassette et passa sur écoute :

— Passez-moi Vince, disait Roscoe.

Une voix peu amène répliqua :

- Vince qui ?
- Salazzara. C'est de la part de Ross.
- Quittez pas.

Un silence passa, entrecoupé de chuchotements, puis :

- Oui. Qu'est-ce qu'il y a ?

— J'ai eu une visite, tout à l'heure. Je voudrais savoir si ça vient de chez vous.

- Quelle visite ?

— Un type est venu faire une vérification. Il a dit qu'il s'appelle Frank Cavaletti et il a laissé entendre que c'est vous qui l'avez envoyé.

- Ça m'étonnerait. Attends une minute.

Un nouveau silence assez prolongé s'installa sur la ligne. Enfin, une voix différente enchaîna :

- Tu as bien dit Frank Cavaletti, Ross ?

— Ouais. C'est ça. C'est ce que le gus a dit. Heu, à qui je parle ? Ce serait pas Gino ?

- Il y eut un soupir et la voix reprit d'un ton excédé :

— Ça se pourrait. Écoute. Le pauvre Frank Cavaletti est mort depuis quelque temps déjà. Tu n'étais pas au courant ?

- Ben, non... Comment j'aurais pu ?

— Faut sortir de ta coquille, Ross. Un certain grand fumier a causé un ennui définitif à Frank il y a de ça un peu plus de deux mois. Et ensuite, il s'est fait passer pour lui et il est venu fouiner dans nos affaires.

- Un certain... Tu ne veux, pas parler de...

- Si... comment était ton gus ?

— Eh ben, grand, baraqué. Il avait une barbe et des lunettes de soleil. Et vachement froid, surtout. J'ai eu l'impression que la température était tombée de plusieurs degrés quand il est parti.

— Alors, c'est bien lui. Il peut pas y avoir d'erreur. Il t'a fait des dégâts ?

— Non. J'ai pas compris ce qu'il est venu foutre. Il a posé des questions avec des airs sous-entendus et il s'est barré. Putain ! L'enfoiré... Si j'm'étais douté ! À quoi tu crois que ça correspond ?

— Avec lui, on ne peut jamais être sûr de rien. Peut-être qu'il est venu renifler, comme ça, pour voir s'il y a quelque chose à foutre en l'air. Ce serait pas la première fois. Une chose est sûre : quand il vient faire de la casse, il annonce la couleur. Et tout de suite après, les coups pourris surviennent. Pour répondre à ta question, je vois pas vraiment ce qu'il est venu faire chez toi. Mais fais gaffe... Si ça se trouve, il va revenir en mettant les pieds dans le plat.

— Tu peux être sûr que je saurai le recevoir, Gino. S'il se pointe, je vais lui arracher les...

- Tu ne feras rien du tout ! coupa sèchement le correspondant de

Roscœ. Tu n'es pas de taille avec ce type-là. Il pourrait te descendre et tous tes gars avec sans même que tu aies le temps de comprendre ce qui se passe. On va réfléchir ici à ce qu'il faut faire. Je te rappelle.

— Tu veux dire qu'on va m'envoyer du monde ?

— C'est possible. Tiens-toi pénard en attendant.

L'appareil s'arrêta de lui-même à la fin du dialogue. Bolan eut un mince sourire, appuya sur une touche pour écouter la deuxième communication téléphonique :

— Ross ?

— Oui, fit la voix prudente de Roscœ.

— C'est Jimmy.

Il ne pouvait s'agir que de Jimmy Goldstein, l'homme d'affaires véreux vendu corps et âme à la Mafia. Il enchaîna aussitôt d'un ton mauvais :

— Qu'est-ce que c'est cette bagnole pourrie que tu as fait mettre devant chez moi ?

— Quelle bagnole ?

— Tu te fous de moi ? Je parle de la caisse avec les types à l'intérieur.

— Attends, Jimmy. Je comprends pas...

— Des types qui... Enfin, comprends-moi, merde ! Ça veut dire quoi, ces colis ?

— Mais je comprends rien à ce que tu me dis ! fit la voix brusquement emportée de Roscœ. Qu'est-ce qui se passe ?

— Il se passe tout simplement qu'on m'a fait livrer cinq mecs refroidis dans le coffre et à l'arrière d'une Oldsmobile de merde. T'entends ou t'es con, Ross ?

— Attends, bon Dieu, je... Doux Jésus ! Tu dis cinq... dans une Oldsmobile...

— J'attends que tu m'expliques.

— C'est un truc de fous, Jimmy. Je te demande de me croire, je ne suis pour rien dans tout ça.

— Mais tu parais quand même au courant !

— Si on veut. Enfin, je crois comprendre. Mais ça vient pas de chez moi. Comment est-ce que j'aurais pu te faire une chose pareille ?

— C'est ce que je me demandais.

— Te demande plus, c'est pas moi. Je te rappellerai pour te tenir au courant.

— T'as intérêt. Tu as aussi intérêt à faire enlever ça de toute urgence de devant chez moi !

— Je m'en occupe, Jimmy.

— Tu as des ennuis ?

— Heu, pas du tout, non. C'est sûrement une connerie d'erreur.

— Sacrée erreur, hein ! Cinq macchabées dans...

— Fais gaffe, bon Dieu ! On ne peut pas parler comme ça au téléphone...

— Ouais. J'attends que tu me débarrasses de cette poubelle et en vitesse.

Un déclic annonça l'interruption du dialogue. Bolan était prêt à rembobiner la bande quand un voyant rouge clignota sur l'appareil en même temps que des chiffres s'alignaient sur un petit cadran lumineux. L'indicatif était celui d'une communication longue distance à destination du Brésil.

— Je veux parler à Hippo, déclara Roscoe sans préambule.

— C'est de quelle part ? renvoya une voix hautaine.

— Ross. De Bowery.

— Un instant.

— Oui, Hippo à l'appareil, annonça quelqu'un assez rapidement et d'un ton cassant. J'avais demandé qu'on ne me contacte pas directement.

— Je voulais vérifier quelque chose.

— Oui ?

— Est-ce que vous avez eu un quelconque incident, là-bas ?

— Pas à ma connaissance. Pourquoi ?

— Comme ça. On a eu quelques doutes ici. Personne ne vous a contacté spécialement ?

— Pas à ma connaissance, répliqua la voix cassante. Qu'est-ce qu'il y a, Ross ?

— Rien. Tout va bien. Si Jimmy vous appelait, dites-lui simplement qu'on s'occupe de tout. Ciao.

Bolan coupa l'appareil. Il en savait assez pour l'instant. Il nota soigneusement le numéro dans sa mémoire et lança le moteur de la Porsche.

Roscoe était un relais. Un tampon entre la Commissione et les organisateurs de la magouille. Mais ce n'était avant tout qu'un petit truand endimanché et rempli de vanité, capable de donner dans la chausse-trappe que l'Exécuteur avait conçue à son intention. Ce qu'il avait fait avec une remarquable célérité.

Maintenant, Bolan possédait des informations qui devaient lui permettre de remonter la filière Black pack sans trop de difficulté. Il ignorait encore en quoi consistait la combine, mais une chose était certaine : il s'agissait d'un très gros coup.

Jimmy Goldstein avait trouvé les cadavres entassés dans l'Oldsmobile et il avait marché exactement comme Bolan l'avait envisagé, misant sur la réaction psychologique.

Il embraya, rattrapa Bowery Street, jetant un regard attentif aux alentours du Pink Floyd. Et son sang battit plus vite dans ses veines lorsqu'il aperçut une petite silhouette marchant rapidement sur le

trottoir en direction de la boîte. Un homme au faciès brutal, qui se tenait nonchalamment devant l'entrée de l'établissement, se raidit en la voyant arriver. Puis il s'élança vers elle, l'attrapa fermement par le bras et la poussa vers une porte contiguë au Pink Floyd. La porte se referma derrière eux.

Les craintes de Bolan avaient été justifiées. Shirley Ashton était revenue se jeter dans la gueule du chacal.

CHAPITRE SEPT

— J'l'ai récupérée dans la rue, dit Tony del Graccio. Elle se promenait comme si rien ne s'était passé, cette pouffe !

Roscœ fixa Shirley Ashton et ricana méchamment :

— Alors comme ça, tu connais ce mec, poupée ? J'pense que tu vas nous raconter des choses passionnantes à son sujet. Tu crois pas ?

Elle lui lança un regard plein d'un ahurissement mitigé de colère, et répliqua :

— Comment ça, je connais ce mec ? Mais personne ici n'a vu ce qui s'est passé ? Il m'a proprement embarquée, oui ! Il m'a dit qu'il avait un calibre dans la poche et qu'il n'hésiterait pas à s'en servir.

— Tiens donc ! Je pourrais te croire, seulement tout le monde a vu ce qui s'est passé dans la salle. Tu l'as suivi tranquillement sans faire d'histoires et ensuite tes montée dans sa bagnole.

— Qu'est-ce que tu crois que je pouvais faire d'autre avec un flingue dans les reins, pauvre mec ! Il m'a entraînée de force pour se couvrir... !

Roscœ se leva lentement de son bureau, s'approcha de la jeune femme, arrêtant son visage à dix centimètres du sien.

— D'abord, t'as pas à m'insulter, connasse, grogna-t-il. Ensuite, je t'ai pas permis de me tutoyer. T'as pigé ?

Pour appuyer son assertion, il lui balança une gifle brutale, doubla avec le dos de sa main et cracha :

— Maintenant, t'as intérêt à te mettre tout de suite à table si tu veux pas qu'on découpe tes mignons petits nichons en rondelles. Parce que tu réussiras pas à me faire croire que t'as rien à voir avec Bolan. T'es quoi au juste ? Sa petite amie ?

Shirley Ashton se passa la main sur la joue, l'en retira tachée de sang. La chevalière du mafioso lui avait laissé une mauvaise estafilade. Se redressant, elle le toisa :

— D'accord, je connais ce type. C'est mon mac, on a fait plein de coups ensemble et je suis venue bosser ici pour lui faire une entrée. Ça vous va comme ça, monsieur Roscœ, ou vous voulez que j'en rajoute ? Je ne sais même pas qui il est...

— Je t'ai dit qu'il s'appelle Bolan.

— Ah bon ? Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? C'est quoi ce nom ?

Fred Carmoni fit son apparition à cet instant, quelques papiers à la main. Il les remit à Roscœ en commentant :

— J'ai rien trouvé de spécial dans sa chambre, mais y avait ça dans sa bagnole.

Roscœ parcourut rapidement les papiers et émit une sorte de petit hennissement, puis il coassa :

— Alors comme ça, t'es une brave pouffe qu'est venue faire honnêtement du pognon ici, hein ? Rien que ça, juré, craché ?

Del Graccio ricana et Carmoni fit entendre un gloussement.

— Et ce fafiot, ça veut dire quoi, ma chérie ? fit Roscœ d'un ton doux. Ce serait pas une carte de presse, des fois ?

Puis il grogna d'un ton mauvais :

— Appelez Jo, qu'il se ramène avec la camionnette. Faites sortir cette pouffiasse de merde par-derrière et emmenez-la à la maison de campagne. On va la cuisiner un peu et il va falloir qu'elle crache le morceau.

Carmoni tendit subitement l'oreille. Il sortit, puis réapparut quelques secondes plus tard en compagnie de deux hommes aux visages sombres dont les vestes légèrement bombées sur le côté gauche laissaient comprendre qu'ils étaient porteurs d'armes.

— C'est les envoyés de qui tu sais, annonça-t-il à Roscœ.

Celui-ci se tourna vers les nouveaux arrivants, les observa des pieds à la tête, et demanda : » – Vous êtes deux seulement ?

— Neuf en tout, répondit le plus grand des deux, un type longiligne au visage osseux et à l'œil charbonneux. Qui c'est, cette fille ?

— Une radasse un peu trop futée qu'est venue fouiller dans mes poubelles. J'm'apprêtais à m'occuper d'elle. Je peux savoir comment tu t'appelles ?

— Appelle-moi Eddy. Gino te fait dire qu'il faut larguer tout ton business ici pendant un certain temps.

— Quoi ? éructa Roscœ avec un air mauvais.

— T'as bien entendu, Ross. Tu déménages pour quelques jours.

— Et mon turbin, qui va s'en occuper, merde ?

— On mettra quelqu'un en intérim. Faut laisser la place tranquille un moment.

— Putain ! Je pensais que Gino envisageait de prendre des mesures sérieuses.

— C'est exactement ça. Les seules mesures à prendre avec le grand Fumier, c'est de pas lui laisser de prise. Alors, on dégage le terrain sur la pointe des pieds, sans faire de bruit. T'as quelque chose à redire ?

Roscœ réfléchit un instant.

— Non. Si c'est Gino qui le dit, je suis d'accord. Mais je voudrais bien savoir où on va.

— Là où nous attend le vrai business, Ross.

— Là-bas ?

— Ouais. Le premier gros coup est prévu pour après-demain. Et il faudra contrôler que tout se passe bien.

Eddy – Eduardo Rosseli – désigna la jeune femme du pouce.

— Tu veux qu'on prenne en charge cette nana ?

— J'ai promis à Tony et à Fred de la leur laisser. C'est des mecs plutôt sérieux, tu sais. On a un coin tranquille pas très loin.

— OK. On va t'escorter. Ensuite, faudra s'enquiller dans l'avion de neuf heures demain matin.

Roscœ rigola en regardant Shirley Ashton, puis il s'adressa à ses deux gardes du corps :

— Emmenez la pouffiasse, les gars. Jo doit être arrivé. Vous pouvez commencer à la préparer un peu dans la bagnole, mais l'abîmez pas trop. Je veux être là quand elle crachera tout ce qu'elle sait.

Stan Lippi décrocha le téléphone à la troisième sonnerie, écouta, marmonna quelques mots, puis claqua le combiné et se leva pour entrer dans le bureau de Phil Necker.

— Il y a encore un connard qui demande après un certain Dakota, annonça-t-il.

Necker, alias Phil Nequero, releva la tête d'un papier qu'il lisait et considéra son garde du corps d'un air ennuyé.

— Tu l'as envoyé se faire foutre ?

— Ouais. J'lui ai dit qu'il fait chier, avec son Dakota à la con.

— T'as bien fait.

Lippi retourna s'asseoir dans le petit bureau attenant, reprenant la lecture d'un comics. Necker continua pendant deux, minutes d'étudier un dossier sans y prêter une grande attention, se leva et annonça en passant devant son gorille :

— Je vais acheter un paquet de pipes, Stan. Réponds si on téléphone.

— Vous voulez que j'y aille ?

— Non. J'ai besoin de marcher un peu.

Il gagna les ascenseurs, se fit descendre silencieusement au bas de l'immeuble de la Commissione, puis s'achemina jusqu'à une cabine téléphonique à l'angle de Lincoln Center et de la cinquante-neuvième avenue, s'y enfermant et jetant un coup d'œil à sa montre. Au bout d'une minute et demie, la sonnerie se déclencha dans la cabine. Il décrocha et entendit une voix qu'il connaissait bien :

— Dakota ?

— Ouais, Striker. Il va bientôt falloir changer de code. Lippi n'est pas très futé, mais il pourrait commencer à se poser des questions embarrassantes.

— C'est lui que je viens d'avoir ?

— Oui.

— Fais-lui mes amitiés, dit Bolan avec un petit rire.

— Tu parles ! Je suis sûr qu'il t'adore... Tu commences à faire parler de toi, ici. Il y a des bruits concernant Bowery Street. Je suppose que c'est ce que tu attendais. Et tu as pensé que je pouvais

peut-être te donner des indications.

— Tout juste.

— Ils ont envoyé du monde là-bas.

— Je sais. Deux caisses avec au moins quatre gars dans chacune. Je les ai vus débarquer.

— Ne me dis pas que tu es encore sur place !

— J'ai encore quelque chose à voir avec le big patron du Pink Floyd.

— Fais gaffe, Striker. Ces mecs-là sont des mauvais. Ils sont entraînés pour les contrats improvisés et ils réfléchissent après, si tu vois ce que je veux dire. Et aussi vifs que des serpents à sonnette.

— Qu'est-ce que tu as encore entendu, Dakota ?

Necker soupira.

— Il est question de déplacer les pions à distance. J'ai attrapé un mot au vol : Rio.

— Rio de Janeiro ?

— Ça ne peut être que ça. Ils ont un gros correspondant sur place, mais je ne connais pas le nom.

— Ça colle avec ce que je sais.

— Et j'ai l'impression que tu en sais déjà beaucoup.

— Pas suffisamment. Et au sujet de Goldstein ?

— Rien sur lui. Tu sais, j'ai beau être consigliere, ils ne me font pas tellement de confidences. Par contre, j'ai appris qu'ils ont mis dans le circuit un spécialiste.

— Quel genre ?

— Du genre des frères jumeaux que tu as bien connus. Ceux qui ont eu de gros ennuis à Las Vegas.

Necker faisait allusion aux frères Talifero que Bolan avait exécutés après les avoir trouvés plusieurs fois sur sa route. Les Talifero, à l'époque, ne recevaient d'ordres que du grand conseil et plus particulièrement d'Augie Marinello qui avait été le capo di tutti capi. C'étaient des tueurs d'élite en même temps que des tortionnaires dont les méthodes pouvaient s'apparenter à celles des nazis.

— Tu peux me donner un nom ? entendit le G'man camouflé en mafioso dans l'appareil.

— Malheureusement non. Je me demande même qui sait ici comment il s'appelle. Sans doute le vieux Frank Marioni et Angello Stanza.

— Comment va Frank ?

— Visiblement, il se poulèche et se frotte les mains quand il est question du projet BP. C'est comme ça qu'ils l'appellent en gloussant comme des pintades. La grande allégresse, quoi. Je crois qu'ils sont à deux doigts de se refaire de leurs derniers coups malheureux. Mais ce que j'en dis, c'est surtout une impression. Rien de précis ni de

concret... J'ai quand même cru comprendre que le spécialiste en question est un ancien des commandos. Voilà. Heu, c'est tout ce que je peux t'apprendre, Striker.

— Tu es sûr ?

— Oui. Pourquoi ?

— Je me posais la question, comme ça, dit Bolan à l'autre bout du fil.

Necker garda un instant le silence, le front plissé. Puis il toussota et prononça d'un ton gêné :

— Bon, d'accord. Il y a autre chose que je ne devrais pas te dire, mais tout compte fait, je pense que ça pourrait éviter un impair. J'ai passé un coup de fil à Hal, tout à l'heure. Il était déjà au courant de ce qui s'est passé sur le port. Il m'a paru ennuyé.

— Jusqu'à quel point ? demanda Bolan avec un sale pressentiment. Dépêche-toi, je ne pourrai peut-être pas rester longtemps en ligne.

— Le Bureau fédéral a un pion sur le terrain que tu es en train de traverser. Je n'en sais pas plus, alors ne me demande pas son nom ni quoi que ce soit. Par contre, il serait bon que tu fasses attention à tes cibles.

Necker entendit un grognement, puis :

— D'accord, merci du renseignement. Ciao.

Ce fut tout. Le dé clic de la coupure tinta sèchement dans l'oreille de la taupe fédérale.

Bolan forma sur le cadran le numéro direct de Harold Brognola, le superflic chargé de la sécurité nationale à la Maison Blanche. Il l'obtint immédiatement.

— Hal ?

— Oui. Je m'attendais un peu à ce que tu m'appelles. Tu as dû avoir Dakota ?

— Tout juste.

— Et il t'a parlé de...

— Toujours exact. Tu as quelque chose à me dire à ce sujet ?

Brognola resta trois secondes avant de répondre :

— OK. Au bout du compte, je préfère qu'il t'en ait parlé.

— Dis-moi exactement ce qui se passe et qui est le pion en question, ou raccroche ! gronda Bolan d'une voix empreinte de colère froide.

— Bon Dieu ne t'emballe pas, Mack ! J'ai simplement eu l'information par quelqu'un de E Street. Ce n'est pas moi qui ai déclenché ça.

— De quoi parles-tu ?

— Merde ! Ne me rends pas la tâche difficile, c'est déjà assez dur de t'en parler. Demande moi plutôt de qui je parle...

— Alors, de qui ?

— Shirley Ashton.

Ce fut au tour de Bolan de rester silencieux durant de longues secondes. Il enchaîna d'une voix légèrement altérée :

— Comment ça se fait ?

— Les gens de E Street ont mené une enquête assez colossale après ton passage sur Washington. Et bien sûr, ils sont tombés sur le nom de Shirley Ashton. À partir de là, ça a été ultra rapide. Elle a un dossier. Une fiche au FBI.

— Grave ?

— Pas trop. Elle a seulement eu tort d'avoir de petits amis dans le Milieu. Notamment un mac qui traficotait aussi dans les stup. J'ai personnellement eu sa fiche en main. Au départ, elle a débarqué dans la vie avec une bonne éducation, des études assez sérieuses, et tout... Mais comme beaucoup de jeunes, elle a commencé à s'envoyer en l'air avec un peu n'importe qui. L'envie de s'éclater, quoi ! Bref, elle est restée environ deux ans avec ce mac qu'elle voyait épisodiquement. Un coup il apparaissait pour la sauter, puis elle ne le voyait plus pendant un certain temps, fréquentant d'autres copains à droite et à gauche. Il paraît qu'à chaque fois qu'elle le revoyait, elle lâchait tout pour lui. On peut comprendre son engouement pour ce type. Il a toujours roulé en Porsche ou en Ferrari, avec du pognon plein les poches. Le dossier dit aussi que c'était un vicieux au lit. Ensuite, il l'a refilée à des amis, jusqu'à ce qu'elle atterrisse avec Ricky Caprici. Tu vois ce que je veux dire...

— Je vois très bien, grinça Bolan.

— Ne crois pas que ça m'amuse de te dire ça, Mack. Je sais que tu es en train d'en prendre plein la gueule. C'est la raison pour laquelle je tenais à éviter ces explications.

— Continue.

— E Street n'a pas été long à retrouver sa trace. Ils lui ont mis le marché en main...

— Renouer avec le Milieu.

— Eh oui... Précisément avec Ned Manetti, le petit mac, pour se faire admettre chez Roscoe. Ils avaient appris qu'il manipule en ce moment une grosse combine. L'idée était qu'elle était paumée, qu'elle avait besoin d'argent et qu'elle était prête à tapiner. Manetti est en affaires avec Roscoe...

— Elle a accepté d'emblée ? demanda Bolan.

— Elle n'a pas eu tellement le choix. Sa fiche mentionne qu'elle a donné un petit peu dans la drogue, il y a de cela trois ans.

— Je comprends.

— Je suis désolé, Striker...

À travers la paroi vitrée de la cabine, Bolan jeta un regard dans Bowery Street, en direction du Pink Floyd. Dans la lumière de la rue, il vit deux hommes costauds sortir, observer les alentours avec

méfiance, et regagner l'une des deux voitures dont il avait noté l'arrivée un peu plus tôt.

— Striker ! fit Brognola au bout d'un moment. Tu es toujours là ?

— Ouais, répliqua Bolan brièvement. Le pion en question est en plein dans la mauvaise case, Hal. J'essaierai de te recontacter.

Il raccrocha, les mâchoires serrées et un sentiment de vide dans la poitrine.

CHAPITRE HUIT

Ed Roselli et son comparse avaient quitté le Pink Floyd normalement, rejoignant leurs véhicules, tandis que Fred Carmoni et del Graccio faisaient passer la jeune femme par une sortie dérobée de Bowery Street, à une quarantaine de mètres de l'établissement. Roscoe, lui, s'installa dans sa voiture personnelle à côté de son chauffeur et il lui fit signe de démarrer.

Doucement, quatre véhicules se lancèrent dans la circulation de Manhattan Sud en direction de Lincoln Tunnel, pour rejoindre Union City. Ils y parvinrent vingt minutes plus tard et prirent la route de Snack Hill, franchirent la rivière Hackensack, puis roulèrent vers New Arlington. Un peu avant d'arriver à Passaic River, le convoi stoppa à quelque distance d'une villa à l'allure délabrée.

Roscoe Jack mit pied à terre et s'avança vers la voiture où se tenait Eddy Roselli en compagnie de quatre hommes.

— Voilà la maison de campagne, déclara-t-il en faisant un geste circulaire du bras pour désigner la construction à moitié en ruine.

Il ricana, puis ajouta :

— Ce serait pas le pied pour y dormir, mais vu ce qu'on a à y faire ! Y a tout ce qu'il faut à l'intérieur.

Deux chauffeurs demeurèrent dans les véhicules, les deux autres entrant dans la maison avec les hommes de l'équipe de Roscoe, qui marchait en tête, traînant Shirley Ashton par le bras.

En effet, il y avait tout ce qu'il fallait dans une pièce pour un interrogatoire en règle : des pinces coupantes, des scalpels, une lampe à souder et des tisonniers. Un pot de goudron voisinait sur une étagère avec des bandes médicales roulées.

— T'en as pour combien de temps ? s'enquit Roselli.

Roscoe fit un petit bruit de pet avec sa bouche et répondit :

— Pas bien longtemps. Cette connasse n'est pas une pro. Dès qu'on va commencer à la charcuter, elle tardera pas à jacter, sûr !... Hé, Tony ! Ficelle-la sur ce plumard et écarte-lui les pattes. Toi et Fred, vous allez passer un bon moment, les mecs.

Shirley Ashton fixa avec horreur les instruments appuyés contre un mur à la peinture écaillée et tachée de sang par endroits. Le cœur au bord des lèvres, elle ferma les yeux tandis qu'on la jetait sur un matelas plein de traces suspectes et à l'odeur infecte.

De grosses pattes commencèrent à s'activer sur elle pour lui attacher les bras et les chevilles. On l'écarta, fixant ses liens aux montants du lit ignoble, puis Tony del Graccio lui arracha violemment son chemisier tandis que Carmoni lui retirait sans ménagement sa jupe.

Ensuite, il sortit de sa poche un rasoir qu'il ouvrit en prenant tout son temps et gifla la jeune femme pour l'obliger à ouvrir les yeux, promenant sadiquement la lame brillante à quelques centimètres de son visage, la descendant ensuite vers sa poitrine. D'un geste rapide et précis, il coupa une attache du soutien-gorge et le tira d'un coup, l'exhibant aux yeux des autres en rigolant.

En plus de del Graccio, de Carmoni et de Roscoe, Roselli et deux de ses hommes occupaient la pièce. Ils avaient pris place en rigolant sur des chaises, des canettes de bière à la main, savourant par avance le spectacle.

Quelques instants plus tard, un type vêtu d'un costard à cinq cents sacs fit son entrée dans la chambre. Il fumait une cigarette qu'il tenait un peu précieusement dans sa main manucurée. Une gourmette lui enserrait le poignet, sur laquelle était gravé un prénom : « NED ». Il fit un clin d'œil à Roselli, se ficha la cigarette au bec et enfouit ses mains dans ses poches, restant immobile au milieu de la pièce.

Shirley Ashton fixa sur lui un regard où se lisait le désespoir.

— Ned ! prononça-t-elle d'une voix à peine perceptible. Dis... Dis-leur que je n'ai rien à voir avec ce qu'ils s'imaginent... C'était simplement pour...

Un sanglot noya le reste de sa phrase. Ned Manetti fit une grimace en direction de Roscoe :

— J'suis désolé de t'avoir balancé cette radasse dans les jambes, Ross. Je pouvais pas savoir. Merde ! On peut dire qu'elle m'a bien eu avec ses airs de sainte nitouche prête à filer son cul aux michetons. Elle avait besoin de fric, qu'elle disait...

— C'est pas grave, dit Roscoe, acceptant l'excuse. Ce qu'il faut maintenant, c'est qu'elle nous raconte le turbin qu'elle avait monté avec l'autre fumier.

Il marqua un temps de pause, histoire de ménager son effet, et enchaîna :

— C'est pas grave, mais c'est quand même toi qui l'as amenée, Ned. Alors, ça va être à toi l'honneur de commencer les divertissements.

Ned Manetti, le petit mac aux mains soignées, acquiesça gravement, conscient de ce qu'on lui demandait, et s'approcha du lit ignoble, grimaçant un drôle de sourire.

— Ça va être le moment de prendre la bonne décision, chérie. T'as juste deux minutes pour réfléchir et jacter tout ce que tu sais sur le grand connard. Sinon, je vais t'expliquer ce qu'ils vont te faire. Tous les copains qui sont ici vont commencer par te sauter, plusieurs fois chacun. Et sans trop de douceur, tu piges ? T'auras même pas l'occasion de prendre ton pied. Quand ce sera lè tour de Fred, tu auras l'impression de te faire monter dessus par un âne, parce que ce copain-là, il est spécial. Tu y es ? Ensuite, si tu ne parles pas, ils passeront à

un programme un peu plus dur. Ça va même être du hard. Tu as vu ces trucs, contre le mur ? J'te dis pas à quoi ça sert, hein, t'as assez d'imagination comme ça. Et moi, je pourrai rien faire pour t'aider, ma pauvre chérie.

Le regard de Shirley Ashton était devenu fixe. Elle semblait plongée dans la contemplation d'une grosse tache sur un mur, de l'autre côté de la pièce. Puis elle tourna la tête pour regarder Manetti.

— Ned... entama-t-elle d'une voix rendue rauque par l'horreur quelle entrevoyait. Je t'en prie, Ned, en souvenir du temps où nous étions ensemble, je...

Manetti l'interrompt, un mauvais sourire sur les lèvres :

— Non, mais, qu'est-ce que tu crois ? Qu'on était fiancés tous les deux ? T'étais qu'une radasse comme beaucoup d'autres que je m'envoyais de temps en temps pour changer d'air. T'as peur pour ton petit cul ? Tu faisais pas tant de manières, avant. Rien à voir avec une pro, mais tu te défendais pas mal.

Tony del Graccio partit d'un gros rire et dit :

— Raconte-nous ce qu'elle te faisait, Ned, cette petite garce. Ça pourrait nous mettre en appétit. Est-ce qu'elle est douée pour les...

— Fous-nous la paix avec ta libido, coupa Roscoe. On travaille. Continue, Ned.

Ned Manetti se pencha sur la jeune femme, tira très fort sur sa cigarette pour en faire rougir le bout et lui souffla la fumée sur le visage, enchaînant en lui faisant un geste obscène de sa main libre :

— Faut dire tout ce que tu sais, chérie. Autrement, j'aurais de la peine pour ce qui va t'arriver.

Elle le fixa avec cette fois une lueur de détermination dans les yeux et lui jeta, le regard rivé au sien :

— Tu m'écœures, Ned. Tu n'es qu'un sale petit maquereau prétentieux que je n'aurais jamais dû rencontrer. Mais tu ne me fais pas peur. Toi et tes copains, vous...

Sa phrase s'interrompt lorsque l'extrémité incandescente de la cigarette vint s'appuyer sur l'un de ses seins dans un petit grésillement atroce. Elle serra les dents, résista pendant de longues secondes, se tordit dans ses liens et laissa échapper un sourd gémissement.

Le sourire toujours aux lèvres, Manetti ôta enfin la cigarette, tira dessus une longue bouffée, puis reprit :

— Alors, tu jactes ou je te la mets à un endroit encore plus amusant ?

Carmoni y alla encore de son rire tonitruant :

— Hey ! Fais pas le con, Ned. On a tous quelque chose à faire de ce côté-là. Si tu l'abîmes déjà, comment tu veux qu'on lui fasse gueuler ce qu'elle sait ?

Tout le monde partit de rire, même Roscoe qui redevint subitement

sérieux :

— Bon, les mecs ! On va pas traîner toute la nuit, y a un avion qui nous attend. Ned, laisse la place à Tony et Fred. Moi, faut que je me casse pour préparer mes affaires. Tony, passe moi un coup de tube où tu sais dès que la pétasse aura parlé.

Santi, le chauffeur de Roselli, regardait la silhouette qui s'approchait nonchalamment de sa Cadillac dissimulée sous un grand pin parasol, frileusement emmitouflée dans son manteau dont le col était relevé. Il reconnut bientôt Tim « *Long Knife* », l'un des soldats de l'équipe d'accompagnement. Celui-ci vint s'appuyer d'une main contre la carrosserie et déclara en bâillant quand Santi eut abaissé la glace électrique :

— On se fait plutôt chier, ici. Et par-dessus le marché, il fait vachement frisquet. T'as du bol d'être dans cette caisse climatisée.

— Monte ! T'auras plus chaud au cul, rétorqua Santi en rigolant.

— Tu parles ! Je dois rester dehors à poireauter avec les autres. Si jamais Eddy me surprenait en planque, j'te dis pas...

— Tu veux une tige ? demanda Santi en présentant un paquet de cigarettes.

— Attends, j'veais d'abord pisser. Avec ce froid de merde, j'ai envie de lancequiner toutes les dix minutes.

Tim Long Knife s'éloigna vers des massifs en bordure de la maison, se confondant avec l'obscurité. Santi alluma une cigarette, sifflota, puis appela doucement au bout d'un moment :

— Qu'est-ce que tu fous, Tim ? T'as la vessie qu'est bloquée ou quoi ?

Il ne reçut pour toute réponse qu'un vague grognement accompagné d'un bruit de branches écrasées. Puis la silhouette du soldat réapparut, toujours engoncée dans le manteau sombre, contourna la Cadillac, puis ouvrit la portière de droite pour s'installer à l'intérieur.

— Je savais bien que tu viendrais poser tes fesses au chaud, ricana Santi. Tiens, prends une pipe.

L'autre lui répondit d'une voix chuchotante qu'il ne reconnut pas :

— Pas la peine, c'est moi qui ai quelque chose pour toi.

Subitement en alerte, Santi regarda Tim qui se tenait de profil, légèrement tourné vers lui. Mais ce n'était pas Tim. Le regard qu'il rencontra dans la pénombre lui fit l'effet d'une décharge électrique et il mit plus d'une seconde à réagir, lançant à la volée sa main sous son imperméable pour s'emparer de son arme. Ce furent ses dernières velléités. Un soupir rauque se fit à peine entendre dans l'habitacle de la limousiné. Une balle de .9 mm gicla d'un gros silencieux bulbeux et lui traversa le cœur, créant des dégâts irréparables en se fragmentant.

Santi resta un long moment immobile à son volant, une main enfoncée sous son imperméable, l'autre tenant un paquet de Marlboro

ouvert dont les cigarettes tombèrent une à une sur ses cuisses. Il bascula doucement à droite. Bolan le repoussa contre la portière de gauche, s'assura que le corps ne risquait pas de retomber, et quitta doucement la voiture, se dirigeant vers le jardin de la maison envahi par la végétation.

Il avait préalablement repéré les quatre autres mafiosi laissés à la garde extérieure de l'endroit. De même que celui qu'il avait éliminé à l'aide d'un garrot avant de s'occuper du chauffeur de la Cadillac, ceux-là ne prenaient aucune précaution particulière. Pour eux, il s'agissait d'un petit travail pénard. Deux d'entre eux fumaient en discutant, les deux autres déambulant dans l'herbe humide pour se réchauffer.

Le chauffeur de Roscoe, lui, était toujours en place dans sa voiture garée assez loin et ne constituait pas une gêne pour le moment.

Bolan choisit un coin envahi par les taillis pour ôter le manteau pris sur le cadavre de Tim Long Knife, laissant apparaître sa combinaison de combat noire et son armement individuel. Le Beretta 93-R était logé dans un holster spécial sous son aisselle gauche. Le fantastique AutoMag « *Big Thunder* » pendait à sa hanche droite et un pistolet-mitrailleur mini-Uzi lui pendait en sautoir sur la poitrine. Des chargeurs pour les trois armes étaient accrochés à son ceinturon, de même que des garrots en nylon, et une gaine fixée à sa cuisse droite abritait un poignard de combat M-7 à la longue lame acérée et crantée.

Depuis qu'il était arrivé sur place, une trentaine de secondes seulement après le convoi de la Mafia, l'Exécuteur avait fait un examen sommaire des lieux, examiné les itinéraires des sentinelles et la position de celles qui restaient statiques. Il se posta donc sur le chemin d'un garde, le laissa arriver à sa hauteur et se démasqua pour lui entourer gentiment le cou avec un garrot. L'homme se débattit pendant quelques secondes, la gorge bloquée, incapable de proférer un son. Bolan le fit tomber au sol, lui plaqua un genou dans les reins et accentua son effort sur le garrot. Enfin, le type s'arrêta de gesticuler et mourut sans plus d'histoires.

Le second garde itinérant créa un peu plus de difficultés. Son instinct dut l'avertir d'un danger et il s'arrêta à deux mètres de l'Exécuteur tapi dans l'obscurité, pivotant sur place, les sens aux aguets. Ses sens ne furent pourtant pas suffisants pour lui permettre de survivre. Une ombre rapide fondit sur lui, un bras s'enroula autour de sa gorge en même temps que vingt et un centimètres d'acier s'enfonçaient dans ses reins, lui coupant le souffle. La lame sortit ensuite de son corps et lui sectionna proprement la gorge.

Bolan accompagna le tassement du cadavre jusqu'au sol pour éviter le bruit de la chute, commença à s'approcher des deux autres gardes qui conversaient toujours tranquillement à quelques mètres de l'entrée

de la maison.

Il dut se dissimuler en entendant le grincement d'une porte qui s'ouvrait. Une faible luminosité se répandit dans le jardin en friche, laissant apparaître Roscoe le Bâtard qui referma le battant derrière lui et traversa l'espace encombré de taillis jusqu'à un portillon branlant.

En passant, il lança aux deux types en faction :

— Faites gaffe, les mecs, des fois qu'il y ait des voyeurs.

L'un d'eux demanda sur un ton enjoué :

— Ça va, monsieur Roscoe, les copains s'amuse bien en bas ?

— Tu parles ! ricana Roscoe. La pétasse est en train de prendre son pied.

Et il franchit le portillon à l'instant où la porte d'entrée s'ouvrait une nouvelle fois sur Eddy Roselli qui le rejoignit en hâtant le pas. Ce dernier l'interpella :

— Te casse pas si vite, je vais avec toi.

« Monsieur Roscoe » s'arrêta un instant et grogna :

— T'as pas confiance ?

— C'est pas que j'ai pas confiance. Mais j'ai l'ordre d'assurer ta protection. Avec la grande pute qu'est dans les parages...

Puis, se tourna vers les gardes :

— Doug, tu viens avec nous. Dis aux copains qu'ils ouvrent l'œil, Sammy.

Le nommé Doug se sépara de son copain et rejoignit les patrons qui s'acheminaient vers la voiture garée en tête de file.

Bolan entendit bientôt le moteur ronfler doucement, patienta jusqu'à voir les feux de position disparaître, puis s'avança en direction de la dernière sentinelle. L'homme était en train d'allumer une cigarette quand Bolan s'annonça dans la zone éclairée. Il se retourna lentement, s'attendant à trouver devant lui l'un de ses compagnons, et sursauta violemment, les yeux exorbités, fixant avec incrédulité l'apparition toute de noir vêtue et bardée d'armes comme un commando.

— Doux Jésus ! éructa-t-il en levant le fusil de chasse à canon scié qu'il tenait à la main.

Le Beretta silencieux lui cracha en pleine tête une pastille hargneuse qui l'expédia dans l'autre monde en une fraction de seconde.

À présent, il n'y avait plus de temps à perdre. La Mort silencieuse enjamba le nouveau cadavre qui lui barrait la route et s'achemina vers les gentils petits gars en train de s'amuser dans une maison pourrie.

CHAPITRE NEUF

Tony del Graccio se marrait en regardant Carmoni qui déboutonnait son pantalon. Il lui lança une plaisanterie obscène, puis l'un des hommes de Roselli émit un sifflement appréciateur, pendant que Ned Manetti s'adossait au mur et allumait une nouvelle cigarette avec des gestes précieux.

Aucun des cinq hommes présents ne vit la silhouette noire venue s'encadrer dans l'entrée de la chambre, trop occupés qu'ils étaient par le numéro de leur copain qui se donnait en spectacle en rigolant.

Les deux soldats de Roselli furent les premiers à mourir. Le plus proche de la porte portait une canette de bière à sa bouche quand une balle parabellum de .9 mm tirée presque sans bruit lui fit éclater la nuque et ressortit par sa bouche, pulvérisant en même temps la canette de bière. Son comparse connut le même sort, mais il se tenait de côté, assis du bout des fesses sur le dossier d'une chaise, et il prit sa ration de métal brûlant dans la tempe, émit un hoquet et s'affaissa brutalement sur le carrelage en projetant sur les autres un nuage de sang et de cervelle.

Alors que les trois autres hommes présents prenaient seulement conscience du malheur de leurs compagnons, l'Exécuteur avait déjà troqué son Beretta contre le mini-Uzi qui cracha deux courtes giclées de plomb en furie.

De multiples impacts sanguinolents se dessinèrent sur la poitrine de del Graccio qui venait de se retourner pour faire face à l'agression, cherchant désespérément son arme. Son corps fut agité d'un tremblement convulsif et il s'abattit d'une masse sur une chaise qui se brisa.

Carmoni était empêtré dans son pantalon qui lui tombait sur les genoux. Il tenta de plonger vers son holster, accroché à un clou dans le mur, pour récupérer son revolver. Les frelons de métal l'attrapèrent à mi-parcours, le cisailèrent de l'aine au menton et le projetèrent, pantelant, contre le pied du lit.

Ned Manetti, lui, avait réussi à sortir son arme, un Browning chromé dont il venait d'ôter la sécurité. Il changea vite d'idée en voyant le museau sinistre du mini-Uzi pivoter dans sa direction et jeta loin de lui l'automatique en poussant un cri strident.

— Attends !

Bolan suspendit la pression de son index sur la détente, observant le petit maquereau qui levait très haut les bras. Puis il laissa le petit P. M. pendre sur sa poitrine et dégaina l'AutoMag.

— Tu as quelque chose à dire avant de mourir ? gronda-t-il en

fixant Ned Manetti d'un regard de glace.

— J'ai essayé de les empêcher... Vous comprenez, j'aimais bien cette même et...

— C'est tout ?

— Je suis pas aussi pourri que vous le croyez, Bolan. Mais la vie a pas toujours été facile pour moi. Merde, vous êtes quand même capable de comprendre et d'avoir un peu de pitié...

L'Exécuteur lui témoigna toute la pitié dont il était capable en lui expédiant une ogive de .44 magnum dans le bas-ventre. Le cri de goret du petit mac passa totalement inaperçu, couvert par la tonitruante déflagration.

Les dents serrées, Bolan cracha d'une voix à peine perceptible :

— Pour la même que tu aimais bien, amici.

Il releva l'interminable canon de l'AutoMag tandis que Manetti se tordait de douleur, les mains plaquées entre ses cuisses, et appuya une seconde fois sur la détente, libérant une balle démentielle qui fit exploser le crâne du petit mac.

Il grogna encore une phrase indistincte, demeura un instant immobile, puis se retourna d'un bloc, braquant l'AutoMag sur l'entrée de la chambre dans laquelle s'encadrait un homme d'allure jeune qui s'appuyait d'une main au chambranle. Il resta ainsi quelques secondes, apparemment statufié, abaissa enfin le gros automatique qu'il rengaina et sortit son poignard de combat en s'approchant du lit où était attachée Shirley Ashton. Il coupa ses liens, l'aida à se redresser sans prononcer une seule parole.

Elle avait regardé avec horreur la longue lame tachée de sang qui l'avait frôlée.

— J'ai froid, prononça-t-elle d'une voix détimbrée en s'asseyant sur le bord du matelas infect.

Bolan se baissa pour ramasser les sous-vêtements de la jeune femme, les lui tendit sans un mot et alla décrocher du mur un manteau qui avait appartenu à del Graccio. Il posa le vêtement à côté d'elle et se tourna vers l'homme qui se tenait toujours sur le pas de la porte.

— C'est Hal qui t'envoie, Cari ? demanda-t-il froidement.

L'Exécuteur avait rencontré pour la première fois Cari Lyons à Los Angeles, au début de sa guerre contre la Mafia. À l'époque, Lyons était un flic du L.A.P.D. (*Los Angeles Police Department*). Par la suite, il avait été intégré par Harold Brognola dans une section spéciale du FBI en tant qu'agent antiterroriste, puis reconduit avec son accord dans l'équipe « Able Team » qui était plus spécialement chargée de la lutte contre le gangstérisme international.

En dépit du fait que leurs activités réciproques les maintenaient officiellement de chaque côté de la barrière légale, le deux hommes

étaient devenus amis. D'ailleurs, à deux occasions, Lyons avait été sauvé d'une mort certaine par Bolan et vouait à celui-ci une reconnaissance illimitée.

— Hal n'a rien à voir dans cette affaire, Mack, répliqua le G'man en s'avançant dans la pièce. Tu sais bien que je ne dépends plus de lui depuis un certain temps.

— Mais le cloisonnement du Bureau fédéral n'est pas toujours très étanche, rétorqua Bolan d'un ton froid et distant. Quelle est la belle magouille légale ?

— Il n'y en a aucune. Tu ne me demandes pas comment je suis ici ?

— Non. Je t'ai repéré à proximité du Pink Floyd. Tu m'as simplement suivi jusqu'ici.

— Pendant que tu filais Roscoe et ses équipes. Bon, je crois que je te dois une explication.

— Tu ne me dois rien du tout. Tu fais ton boulot.

— Je vais te la donner quand même. Mais je pense qu'on ne devrait pas traîner ici.

— Tout à fait mon avis.

Lyons s'approcha d'un cadavre dont la tête était éclatée. Il lui prit le poignet et en détacha une gourmette qu'il regarda attentivement en commentant :

— Ned... Ned Manetti. Je ne pensais pas que ce gus réapparaîtrait dans l'entourage de Roscoe.

— Tu ne l'avais jamais vu ? fit Bolan d'un ton ironique.

— Si. Mais après ce que tu lui as fait, c'est assez difficile de le reconnaître... On se retrouve sur la route de Hoboken ?

— OK, répondit laconiquement Bolan.

Sans rien ajouter, il tourna le dos à Lyons qui s'achemina vers la sortie de la maison, puis posa un regard étrange sur Shirley Ashton. Elle finissait de boutonner le manteau beaucoup trop grand pour elle.

Le fixant pendant quelques secondes, elle baissa ensuite les yeux et dit d'une voix de petite fille qui s'attend à être grondée :

— Ne me regardez pas comme ça, Mack.

— Venez, répondit-il simplement.

Il la fit passer devant lui, décrocha une grenade incendiaire de son ceinturon de combat et la lâcha dans la pièce au milieu des cadavres. L'explosion sourde se produisit alors qu'ils franchissaient la porte principale de la villa délabrée. Des flammes jaillirent tout de suite à travers les vitres crasseuses, certaines explosèrent, et des torsades de feu commencèrent à lécher la façade tandis que la Porsche turbo s'éloignait vers l'est.

Au bout de quatre minutes, Bolan aperçut les feux arrière d'un véhicule à l'arrêt sur un petit parking de la route de Hoboken. Il freina doucement, s'arrêta derrière la Ford de Lyons et quitta la Porsche sans

un regard pour sa passagère.

— J'ai pensé un instant que tu ne t'arrêterais pas, dit le G'man lorsque Bolan se fut installé à côté de lui dans la Ford.

— Ça aurait pu se passer comme ça, rétorqua l'Exécuteur évasivement.

Lyons se tourna vers lui.

— Qu'est-ce qui se passe, Striker ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

Bolan ricana sombrement.

— Tout va pour le mieux, Cari. Dans un monde où les lois sont faites pour la racaille et où les flics se mettent à agir comme elle, il n'y a plus rien à faire. Donc, tout est pour le mieux.

— Arrête, Mack, tu me fais mal.

— Excuse-moi.

— Tu m'emmerdes.

— Oui. T'as raison.

— Écoute, Bon Dieu !... Ce n'est pas moi qui ai eu cette idée, pas plus que Hal, il faut que tu te mettes ça dans la tête. J'ai simplement reçu l'ordre de la protéger et, en cas de pépin, de la sortir du circuit en vitesse.

— Tu as failli réussir, grinça Bolan qui alluma une cigarette pendant que l'agent fédéral poussait un soupir en forme de tornade.

— Merde, merde, merde ! C'est pas possible, Mack. Arrête de déconner, bon Dieu ! Si tu n'avais pas débarqué comme un dingue dans cette affaire, cette fille n'aurait pas été inquiétée. Tout se serait déroulé en souplesse et on aurait fini par savoir tout ce qu'on voulait.

Le rire amer de Bolan fit un effet désastreux dans la tête de Lyons qui grimaça.

— Dans combien de temps, Cari ? Et quand crois-tu que la combine vicelarde va aboutir ? Dans une semaine, un mois ? C'est toi et les autres petits gars de E Street qui se faisaient passer pour les clients de Shirley ?

— Tu poses trop de questions à la fois, Striker.

— Balance ce que tu as à dire ou casse-toi, fit Bolan.

— T'es toujours un mec pressé, hein ? Oui, on avait monté un système pour qu'elle n'ait pas à s'envoyer des michetons. Et si ça peut te faire plaisir, elle n'a pas eu à se faire sauter par qui que ce soit du service. Personne chez nous n'est tordu à ce point, Mack. On fait seulement notre boulot.

— Pourquoi tu me parles de ça ?

— Parce que je crois que ça compte.

— Ouais ?

Lyons haussa les épaules et soupira de nouveau.

— Pour répondre à ta première question, nous ne savons pas exactement quand le projet... heu, l'affaire va aboutir, mais ça ne

devrait plus tarder.

— Le projet Black pack.

— Je vois que tu n'as pas perdu de temps.

— À mon avis, c'est maintenant une question d'heures. L'acheminement est en cours.

— Sans aucun doute, fit l'agent fédéral, l'air rêveur. Cinq gros bidules remplis de pétrole et personne ne sait où ils sont. On ignore même quels sont les accords officieux des...

Il s'interrompit subitement, jetant un coup d'œil latéral à Bolan qui souriait dans l'ombre. Les phares d'une voiture venant en sens inverse les éclairèrent pendant un instant.

— Je crois bien que je suis le roi des cons, rigola-t-il sans transition.

— Non. Seulement un flic.

— Tu n'étais pas au courant pour les tankers, hein ?

— À ton avis ?

— Après tout, je m'en fous. Tu aurais fini par le savoir et ce qui m'a toujours écoeuré, c'est que tu avances infiniment plus vite que nous.

— Question de méthode.

Plusieurs sirènes se faisaient entendre du côté de New Arlington. La police et les pompiers convergeaient vers les lieux du carnage.

— Sans aucun doute, acquiesça Lyons. Je ne voudrais pas être dans ta peau, Mack. Sais-tu au moins quelle sont les ramifications extérieures ?

— Roscoe n'est qu'une charnière dans l'articulation du projet.

— C'est bien ce que nous avons compris. L'affaire aboutit beaucoup plus loin.

— À Rio.

— Ça aussi, tu savais... Bon, autant tout te dire pour qu'il n'y ait pas trop de casse à l'arrivée. E Street était au courant du projet depuis le début. Nous contrôlions tout le business et nous étions quasiment certains d'opérer un énorme coup de filet, avec des gens très honorables pris la main dans le sac en même temps que les mobsters.

Bolan eut de nouveau son petit sourire ironique :

— Seulement, l'affaire vous a échappé. Vous avez perdu le contrôle...

— Exact. On ne peut vraiment rien te cacher, rétorqua Lyons sur un ton contrit. La Mafia nous a plus ou moins roulés dans la sciure. Ces types sont salement vicelards quand il est question de gros pognon. Il y a un gros pont de la politique impliqué dans la combine, Mack. C'est grâce à lui que les amici sont parvenus à monter le projet Black pack. C'est d'ailleurs nous qui l'avions baptisé ainsi au départ. Black pack était un plan de rafle générale, une opération comme il ne s'en était plus monté depuis l'affaire des ferrailleurs de New York.

— Et la Mafia a repris le projet à son compte. Avec la même

appellation.

— Ouais.

— Tu as une taupe chez toi, flic.

— C'est évident.

— Et combien d'autres politicards mouillés dans le coup en plus du gros ponté ? Un tel système ne peut fonctionner qu'à l'aide de complicités multiples à haut niveau.

— Ça ne m'amuse pas de te répondre que tu es toujours dans le vrai. On en soupçonne deux autres au Ministère du Commerce extérieur. Peut-être y en a-t-il d'autres encore. Au fait, comment va Johnny ?

Johnny était le petit frère de Mack Bolan. Le seul membre de sa famille que la Mafia n'avait pas pu détruire.

— Il va bien, répondit Bolan en commençant à ouvrir la portière de la Ford. Il est actuellement dans une école militaire sous une autre identité.

— C'est ce que m'avait dit Hal. Transmets lui mes amitiés quand tu le verras.

— Ouais.

— Et fais gaffe sur qui tu braques ton gros flingue, Mack. Il se pourrait que des gens de chez nous se trouvent sur ton champ de bataille.

— Alors, dis-leur qu'ils mettent un uniforme.

— Attends. Qu'est-ce que tu vas faire de la fille ?

— Dis à tes copains du Bureau fédéral qu'ils ne touchent plus à des civils, renvoya Bolan en repoussant complètement la portière. Cette guerre ne les concerne pas.

Il sortit, regagna la Porsche, passa un imperméable par-dessus sa combinaison et démarra tout de suite. Shirley Ashton s'était frileusement emmitouflée dans le grand manteau noir et frissonnait.

— J'ai froid, déclara-t-elle quand ils eurent un peu roulé.

Bolan ne lui accorda même pas un regard. Il lui répondit simplement :

— Vous me l'avez déjà dit tout à l'heure.

— Mais j'ai encore froid dans cette satanée voiture. Vous ne pourriez pas mettre un peu de chauffage ?

Il brancha la climatisation, continua de conduire tout en réfléchissant.

Au bout d'un moment, elle lui demanda :

— Vous n'auriez pas une cigarette ?

Sans un mot, il en alluma une et la lui tendit. Avidement, elle tira dessus, lâcha un gros nuage de fumée dans l'habitacle, puis dit encore :

— Vous êtes dégueulasse, monsieur Bolan.

Comme il conservait toujours le silence, elle ajouta :

— Vous me faites la guerre comme si j'avais commis un crime. Qu'est-ce que vous avez à me reprocher ? Quand nous nous sommes rencontrés à Washington, vous me posiez des tas de questions et maintenant vous êtes muet comme une huître.

Enfin, il lui répondit :

— À Washington vous m'avez dit que votre vie privée vous appartenait.

— Exact. Je parlais de mon passé. Je n'avais pas envie de m'étendre là-dessus.

— Le présent suit le passé, Miss Ashton. Et ce présent-là ne me plaît pas beaucoup.

— Qu'avez-vous contre ?

— Tout. Vous ne savez jamais dire non ?

— J'avoue que c'est parfois difficile.

— Pourquoi m'avez-vous raconté des blagues ?

— Peut-être parce que j'ai ma fierté.

— Pour Manetti aussi ?

Elle soupira et se renferma dans le mutisme, tirant nerveusement sur sa cigarette. Deux ou trois minutes plus tard, elle écrasa ce qui en restait dans le cendrier de bord, questionna :

— Vous êtes un ange, peut-être ? Si c'est vrai, je vous imagine avec des ailes noires et tout droit sorti de l'enfer. D'accord, j'ai été idiot de me laisser avoir et de marcher dans cette affaire. On a dû vous dire quel genre de pression on a fait sur moi pour me convaincre, non ?

— Je vous voyais avec plus de caractère.

— Moi aussi. Du moins, je le croyais. Mais parfois il arrive qu'on flanche, qu'on rate une marche. Dites-moi... Qu'est-ce que vous allez faire de moi, maintenant ? Me jeter hors de ce tas de tôle comme si je n'avais jamais existé ?

Bolan ne lui répondit pas. Mâchoires serrées, il s'efforçait de penser à autre chose. La vision de son prochain terrain de chasse commençait à se dessiner assez nettement dans sa tête. Il avait en sa possession divers éléments d'information. Il envisageait ses cibles, entrevoyait la façon de s'en approcher et de les détruire.

Il allait blitzer la Mafia avec un maximum de férocité.

CHAPITRE DIX

Harold Brognola décrocha à la seconde sonnerie sur sa ligne privée... Il avait décidé de rester très tard à son bureau, dans l'attente de nouvelles concernant plusieurs opérations en cours. Il se disait que depuis quelque temps ses journées étaient démentiellement chargées. Mais en fait, au fond de lui, il savait qu'il en avait toujours été ainsi : douze ou quinze heures de travail, à coordonner les activités des diverses sections de la Sécurité, à se rendre souvent sur place pour vérifier la bonne marche des enquêtes et des systèmes de protection, à consulter des archives électroniques. Il en était d'ailleurs ainsi depuis sa sortie d'université et ses débuts comme flic au *Justice Department*. Sa femme ne lui avait jamais demandé le divorce, mais il se disait qu'un jour cela pourrait arriver. À force de tirer sur la corde trop tendue...

Et ce soir, il pensait bien que la totalité de la nuit s'écoulerait pour lui dans ce bureau truffé de téléphones, de systèmes informatiques et de moniteurs vidéo.

Il saisit le combiné, le plaça contre sa joue et entendit la voix de Cari Lyons.

— La ligne est étanche, annonça-t-il. Tu peux y aller.

— Je viens de quitter Striker, déclara le fédé.

— Comment est-il ? Je veux dire, dans quelle disposition ?

— C'est pas très bon. Il y a eu une grosse confrontation avec qui tu t'imagines. Il est plutôt teigneux.

— Je m'en doute un peu.

— J'ai été obligé de lâcher un peu de lest, il en connaissait déjà beaucoup sur l'affaire. Peut-être même en sait-il plus que nous sur certains points.

— Tu ne lui as pas dit que...

— Que nous sommes associés dans cette opération ? fit Lyons avec un petit rire. Non, rassure-toi. Je suppose qu'il l'aurait très mal pris. Je lui ai simplement précisé que ce n'est pas nous qui avons pris l'initiative de placer la fille dans le circuit.

— Ce qui est vrai.

— Ouais. Je ne me sens quand même pas tellement fier de moi. Et je vais te dire, Hal... Je suis sûr qu'il se doute que nous sommes ensemble sur le coup. Pas coton de lui planquer la vérité.

— Des remords de conscience ?

— Un peu, oui. Ce type est notre ami. Je pense sincèrement que c'est lui qui est dans le vrai. Comparativement à nos méthodes, il est cent fois plus efficace et...

— Je sais. Mais nous lui avons proposé une charte qu'il a mis très

longtemps à admettre. Et quand il a fini par accepter, il a rompu le contrat quelques mois plus tard. Bon, ne philosophons pas... Tu penses qu'il va déplacer le front là-bas ?

— Certain.

— Alors, embarque le plus tôt possible avec toute l'équipe. Le gros transporteur est en attente à *Kennedy Airport* avec les moyens techniques à bord.

— Tu sais ce que je pense, Hal ?

— Que nous sommes des salauds !

— Pas vraiment, même si on l'utilise sans rien lui dire. J'ai seulement le sentiment d'envoyer un copain faire le sale boulot à ma place. C'est assez débectant. Et dans l'état où est Striker en ce moment, il est capable du pire.

— Tu veux dire qu'il risque de perdre les pédales ?

— Non. Il s'est toujours contrôlé. Je suis sûr qu'il s'en sortira. Mais il se peut qu'il ne nous reste plus grand-chose à récupérer après son passage.

— Il est remonté à ce point ?

— Dans un certain sens, oui. À le voir, il est toujours aussi dur que du béton, mais il ne faut pas oublier que c'est un type hypersensible. Tu le connais mieux que moi... Quand je suis arrivé derrière lui à la petite sauterie des amici, il venait de les liquider tous en quelques secondes, au P. – M. Il s'est ensuite servi d'un gros canon pour dessouder Manetti. Un coup dans la tête, un autre dans les parties. Et je suppose qu'il a commencé par là. Je ne suis pas un psychologue, pourtant ça paraît assez symbolique. Je l'ai entendu marmonner quelque chose de vague au sujet des loups et des brebis.

— Ouais. Tu crois qu'il est vraiment mordu pour cette fille ?

— Pour moi, ça ne fait aucun doute. Et en quelques heures, il en a pris plein la gueule. Il m'a dit aussi qu'on n'avait pas à utiliser des civils dans le circuit pourri. Bref, je ne l'ai jamais vu comme ça.

— Moi si, rétorqua Brognola. Quand les amis des amis lui ont démolé *Rose d'Avril*, ici à Washington.

— J'en ai entendu parler.

— À l'époque, j'avais les mêmes craintes. Pourtant, il est resté aussi froid qu'en temps normal. Tout se passe à l'intérieur du bonhomme. Il encaisse sans rien dire.

— C'est ça qui est moche, Hal. Si seulement il pouvait s'extérioriser...

— Il le fait. À sa façon.

— Et comment ! Ce mec est fantastique. Seulement, j'ai de la peine pour lui en ce moment. Tu ne peux pas savoir ce que j'ai ressenti à son contact tout à l'heure. Il y a quelque chose de désespéré en lui.

— C'est un idéaliste.

— Ouais, sans aucun doute. Et il souffre chaque fois que quelqu'un qui lui est proche est contaminé par les mobsters. Bon, je vais raccrocher, Hal. Tu préviens l'aéroport ?

— Tout de suite. Cari...

— Oui ?

— Ne te fais pas trop de souci pour Striker.

— Ben voyons ! Il n'y a vraiment pas lieu de s'en faire !

— Tu penses à son talon d'Achille ?

— Je pense que cette fois il va prendre un maximum de risques et ça me fout une trouille bleue.

— À cause de...

— Tu l'as compris aussi bien que moi.

— C'est une chance à courir.

— Tu parles d'une chance !

— Tu seras sur le terrain...

— Il a aussi ajouté que personne de chez nous n'avait intérêt à se placer dans sa ligne de feu.

— Continue comme ça, tu me réjouis le cœur, grogna Brognola.

— Je ne fais que transmettre.

— OK. Tu devrais y aller maintenant. Le gros taxi est prêt. Moi, je n'ai plus qu'à croiser les doigts et à attendre. Sacré passe-temps, hein ?

— Allume aussi des bougies, conclut Lyons en coupant la communication.

Brognola raccrocha lentement, songeur, un sourire plein d'amertume sur les lèvres.

Le développement de l'affaire s'annonçait durement. Malgré les paroles rassurantes qu'il avait adressées à Lyons, il n'était pas du tout certain de l'issue favorable du projet Black pack. Mais ce qui l'inquiétait par-dessus tout, c'était l'élément nouveau qui s'était introduit dans la partie.

Brognola connaissait particulièrement bien Mack Bolan. À distance, il ressentait presque physiquement les pensées électriques qui l'agitaient en ce moment.

Et il se demandait qui des deux allait prendre le pas sur l'autre : Mack Bolan, un être fait de chair et de sang, ou la machine à tuer qu'on appelait l'Exécuteur.

CHAPITRE ONZE

Équipé de réservoirs supplémentaires, l'énorme C-130 avait volé toute la nuit, emportant dans ses flancs la caravane de guerre de l'Exécuteur ainsi qu'un hélicoptère de reconnaissance et la Porsche.

Jack Grimaldi avait assuré le pilotage de l'appareil, utilisant le système de navigation automatique pour le survol de l'Atlantique.

Deux amis de longue date de Mack Bolan : Rosario « Politicien » Blancanales et Herman Schwarz, dit « Gadgets », étaient du voyage. Les deux hommes avaient fait partie de la *Death squad*, l'équipe de la Mort formée par Bolan au début de sa croisade sanglante. Ils étaient les seuls rescapés d'une dizaine d'hommes admirables qui avaient donné leur vie pour défendre la cause de l'Exécuteur. Depuis le funeste affrontement de Beverley Hills, Bolan s'était interdit de les emmener au front, mais parfois ceux-ci l'accompagnaient dans une opération afin de lui assurer un soutien logistique.

Bolan avait soigneusement réfléchi au cas particulier de Shirley Ashton avant le décollage. La simple pensée qu'elle pouvait retomber entre les pattes des amici lui procurait une sensation insoutenable. Il connaissait par cœur les méthodes d'investigation de la Mafia et il savait aussi à quoi s'en tenir au sujet de la jeune femme. La preuve en était qu'il l'avait repêchée par deux fois de l'eau putride depuis qu'il l'avait connue à Washington.

Il avait donc résolu de la garder sous contrôle. Elle s'était intégrée à la petite équipe après que Blancanales fut allé lui acheter quelques vêtements de sport dans une boutique de l'aéroport. Durant le long trajet, elle avait dormi comme une souche sur une couchette de la carlingue, accrochée à son oreiller comme un naufragé à une épave.

Bolan, lui, avait sommeillé en remuant dans sa tête les éléments de l'opération Black pack en sa possession, envisageant divers systèmes d'attaque.

Lorsque le C-130 s'était posé sur l'aéroport de Rio de Janeiro, il s'était senti en pleine forme, exactement comme s'il avait dormi toute la nuit d'un sommeil paisible.

À onze heures du matin, ils tenaient un briefing dans le char de guerre. Une carte de Rio et de ses environs était étalée sur une couchette, Politicien prenait des notes, l'ordinateur de bord fonctionnait, sortant parfois des renseignements sur une imprimante, et Gadgets vérifiait l'équipement technique.

— Peut-on savoir comment tu comptes t'y prendre ? demanda Blancanales que la question démangeait depuis un bon bout de temps.

Bolan répliqua sans cesser d'observer sa carte :

— Plusieurs tactiques sont utilisables. L'attaque de front avec effet de surprise, l'infiltration, l'intox préalable, et le pilonnage sur plusieurs fronts.

— Et laquelle envisages-tu ?

— Peut-être un mixage des quatre, en modulant bien. Il faut d'abord aller tâter le terrain et mesurer les effectifs adverses.

— Ça va prendre du temps, observa Gadgets depuis le module opérationnel.

— Non, si on combine reconnaissance et action.

— Si je comprends bien, tu veux brûler les étapes.

— Exact. Nous sommes dans un territoire mal connu qui fonctionne pour une grande part à base de corruption. Nous devons donc nous attendre à faire face non seulement à la racaille habituelle, mais aussi aux autorités brésiliennes. On peut être sûr que la combine s'est opérée en accord avec des pions officiels haut placés. Il faudra faire très vite.

— Le blitz à fond, formula Politicien.

— Ouais. Seulement, nous pouvons parier que nous sommes attendus.

Bolan écrivit sur un bout de papier le numéro de téléphone que Roscoe avait appelé à Rio, et dont il avait eu connaissance grâce au mouchard posé au Pink Floyd. Il le tendit à Gadgets, précisant :

— Fais une recherche pour avoir les coordonnées de ce numéro. L'adresse, le bénéficiaire, etc. Débrouille-toi ensuite pour y planquer une écoute longue portée. Tu trouveras tout ce qu'il faut dans le placard à côté de l'armurerie. Mais fais gaffe, ce numéro est brûlant.

— Tu veux dire piégé ?

— C'est vraisemblable. Ils ont dû trouver le réémetteur que j'ai collé sur la ligne de Roscoe. Et ils ne sont pas complètement idiots. On peut donc supposer que c'est de ce côté qu'ils nous attendent.

— Vu.

— Toi, Politicien, consulte toutes les banques de données informatiques que tu pourras.

Bolan tendit à Blancanales le registre de comptes qu'il avait dérobé à Roscoe, expliquant :

— Tu devrais trouver là-dedans les bases de recherche, des mentions de destination de fonds, des noms vraisemblablement codés, mais qui ne devraient pas être difficiles à mettre en clair. Ces gars-là emploient le plus souvent des systèmes simples.

— Ça ne devrait pas poser trop de problèmes. Ensuite ?

— Tu t'installes au valant de ce bahut et tu le sors tranquillement de l'aéroport.

Grimaldi venait de s'installer à côté de Bolan. Il objecta :

— S'ils nous attendent vraiment, il y a un gros risque de se faire

repérer immédiatement. Ils doivent surveiller toutes les voies d'accès.

— Sûrement. Mais nous avons une couverture solide.

Bolan faisait allusion au nouveau camouflage du char de guerre. Extérieurement, celui-ci se présentait comme un gros mobil home bariolé de peintures publicitaires avec une enseigne correspondant à une station de télévision californienne. Pour n'importe quel fonctionnaire qui aurait ouvert le portillon principal, il n'aurait vu que du matériel de prises de vues et des appareils électroniques équipant habituellement les véhicules de reportage en déplacement. Les papiers du véhicule, bien que faux, pouvaient supporter l'inquisition de n'importe quel service administratif, du moins tant qu'une enquête approfondie n'intervenait pas. Et les passeports des passagers, trafiqués artistiquement par Blancanales pendant le trajet, avaient une apparence parfaitement honnête. Officiellement, tous faisaient partie d'une équipe de tournage de la K.B.S.

— D'accord, fit Politicien. Plus on sera voyant, plus on aura de chances de passer inaperçu.

— Ça rappelle le bon vieux temps, sourit Schwarz.

Bolan le regarda comme s'il ne le voyait pas.

— Il n'y a pas de bon vieux temps, Gadgets. Il n'y a que de la merde dans laquelle on peut s'enfoncer, si on ne fait pas attention où on marche. Chacun a maintenant une mission précise et il n'y aura aucune dérogation sauf si un gros impondérable survenait. Pas de questions ?

Shirley Ashton avait assisté depuis le début à l'entretien. Elle intervint en se levant et en roulant ostensiblement des hanches :

— Si. Qu'est-ce que je fais dans tout ça ?

Bolan ne lui accorda qu'un bref regard, lui renvoya :

— Vous restez planquée ici, dans le taxi. Pas question d'en sortir tant que je ne serai pas de retour.

— Je vous gêne ?

— Oui. Si vous êtes dans mes jambes quand je serai en marche, vous me gênez. Est-ce qu'au moins vous pouvez comprendre ça ?

— Les femmes à la maison, quoi ! Vous avez la trouille ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Devinez si vous en êtes capable.

— Vous faites exprès d'être vache ?

— Absolument pas, c'est dans ma nature, répliqua-t-il, le visage fermé. OK, les gars ! Prêt pour vous ?

Les autres hochèrent la tête silencieusement. Bolan se leva et alla ouvrir le réduit où il rangeait ses armes. Il en sortit plusieurs qu'il commença à vérifier méticuleusement, préleva des munitions, les compta, puis remit tout en place.

À partir de maintenant, c'était une affaire de quelques heures. L'Exécuteur allait bientôt blitzer Rio. Sans faire de détail.

À mesure que la discussion avançait, le visage de Jimmy Goldstein s'empourprait. Il fixait son interlocuteur d'un regard hargneux et, dans son dos, ses doigts s'entrecroisaient nerveusement.

— Rien n'était prévu de cette façon, intervint-il, coupant une phrase de Vargas qui était parti dans une longue explication. Nous avons monté cette affaire en minimisant les contacts avec certaines personnes de... du...

— Vous voulez dire du Milieu ? suggéra Vargas.

Castelo Vargas était un homme d'une cinquantaine d'années, à l'élégance raffinée, très en vue dans la haute société brésilienne. En plus de sa fonction de conseiller au Ministère de l'industrie et du Commerce, il était actionnaire de cinq grosses sociétés implantées à Rio et à Brasilia, dont deux relevaient du régime des multinationales. Il avait ses entrées dans toutes les sphères côtoyait les politiciens, les stars de cinéma en séjour dans l'ancienne capitale, et même avec certains chefs d'État dont il se disait le grand ami. Au demeurant, Vargas était un homme intègre et parfaitement honorable.

Goldstein lui adressa une grimace pleine de rancœur :

— Ouais. J'ai accepté ce contact avec ce truand parce que nos amis de Manhattan ont posé ça comme une condition. Mais maintenant tout va trop loin. Beaucoup trop loin. On m'oblige à me déplacer des États-Unis, me faisant bien comprendre que si ça ne me plaît pas, on s'en fiche pas mal, je voyage toute la nuit et une partie de la matinée en compagnie de voyous de seconde zone... Et quand j'arrive ici, j'apprends qu'un type que toute l'Organisation craint comme la peste est attendu sur place, qu'il risque d'y faire un maximum de dégâts ! Vous ne croyez pas qu'il y a de quoi exploser ? C'est de la démente !

— Vous ne le saviez pas ? demanda Vargas avec un sourire ironique.

— Quoi ? Que ce type...

— On ne vous a vraiment rien dit ? Décidément, ces gens manquent à tous leurs devoirs.

Puis, redevenant sérieux :

— Ne vous frappez pas, mon vieux. Nos amis tiennent bien la situation en main. Ils savent exactement ce qu'ils font et cet individu ne nous créera pas longtemps des tracas.

— Vous dites ça parce que vous ne le connaissez pas, fulmina Goldstein. Aux States, personne n'ignore qui il est, ni ce qu'il est capable de faire. C'est un dingue, un fou lucide. Un mégalomane qui se prend pour un justicier. Il n'y a rien de plus dangereux que ce genre de mecs.

— Quoi qu'il en soit, d'après ce qu'on m'a dit, il serait venu ici. En

réfléchissant un peu, la meilleure méthode consistait en effet à le laisser venir. Mieux : à favoriser son arrivée, puis à le canaliser pour mieux l'enfermer et le neutraliser.

— Vous vous gargarisez avec des mots ! Vous savez comme moi quelle somme représente ce projet. Même s'ils parviennent à le neutraliser, la pagaille s'installera et ce sera un fameux prétexte pour que l'administration américaine s'empare de l'affaire. On ne doit pas oublier que le chargement était destiné aux States ! N'oubliez pas non plus que des personnalités importantes sont impliquées là-bas et que si...

— Je le sais parfaitement, Jimmy. Mais vous broyez du noir sans raison valable. Et je n'ai plus envie de discuter avec vous sur ce sujet. Moi aussi, je suis impliqué, de même que plusieurs autres responsables de mon administration. Ce n'est pas une raison pour paniquer.

— Bien sûr ! Ce que vous omettez de dire, c'est que vous avez l'accord officieux de votre gouvernement. Si une tuile survient, vous êtes couvert. Moi pas.

Vargas fit une moue méprisante qu'il dissimula en tournant la tête vers le bar de son salon.

— Si une tuile importante survenait, Jimmy, je suis sûr que mon gouvernement vous autoriserait à vous établir au Brésil, avec un gros portefeuille à la clé. Que voulez-vous boire ? Scotch, bourbon, ou champagne ?

Il y avait bien longtemps que Jimmy Goldstein ne buvait plus d'alcool. Un diabète bien installé le lui interdisait. Pourtant, il eut subitement soif. Une soif quasi inextinguible qui prenait naissance dans sa gorge desséchée par la trouille.

— Bourbon, déclara-t-il. Sans eau et sans glace.

CHAPITRE DOUZE

À quelques kilomètres du bureau de Castelo Vargas, une conférence d'un genre très particulier se tenait dans un appartement situé au quatorzième étage d'un immeuble ultra moderne. Au-delà du salon, la vue qui s'offrait sur la baie de Rio et le Pain de sucre était somptueuse. Mais personne ne regardait de ce côté. L'attention des conférenciers était tout accaparée par un sujet unique.

Les hommes qui constituaient ce curieux état-major se nommaient : Achille Ambrosio, Roscoe Jack, Eddy Roselli, Hippo Lamama, Théo Santi et Nick Santana. Ce dernier était un ancien G. I d'origine latino-américaine. Il avait appartenu à une équipe de commando de Marines et participé à quelques opérations au Viêtnam à l'époque où Bolan se battait également dans la jungle du Sud-est asiatique. Malgré des états de service relativement bons au feu, il avait été cassé de son grade de sergent et envoyé dans une unité disciplinaire pour avoir tenté d'installer là-bas un réseau de stupéfiants avec la complicité d'autres G.I. dont la plupart possédaient des attaches avec le Milieu. En outre, la cruauté de Santana lui avait valu le surnom de « Ferret » ou « Bloody Ferret » (Furet sanglant), qu'il avait gardé en retournant à la vie civile.

Nick The Ferret Santana s'était rapidement frayé un chemin dans le monde de la pègre jusqu'à ce que le vieux Frank Marioni s'intéresse personnellement à son cas en l'utilisant pour des contrats difficiles. Puis Santana était devenu l'un des tueurs d'élite de la Commission et c'était à ce titre qu'il avait été délégué à Rio pour régler le compte du grand fumier nommé Mack Bolan.

Physiquement, c'était un grand costaud au faciès brutal, au regard sombre et d'une fixité qui mettait mal à l'aise même les plus endurcis des mobsters de l'Organized Crime.

Hippo Lamama, lui, était le représentant local de la Mafia. Élégant, beau gosse, il était sorti du rang en utilisant sa tête au lieu de ses bas instincts comme le faisaient la plupart des petits voyous qu'il avait côtoyés dans la rue avant de devenir le responsable du Syndicat à Rio, bien qu'il n'eût pas le titre de capo. Avec son homme de confiance, Achille Ambrosio, il dirigeait depuis deux ans le business local qu'il avait élevé au niveau d'une véritable industrie du trafic illicite, de l'escroquerie et de la corruption.

L'homme qui se tenait assis à côté de Santana, Théo Santi, était le chef d'une équipe de vingt-cinq tueurs importés de New York pour renforcer le dispositif de protection du projet Black pack.

Depuis le début de la conférence, Lamama se sentait passablement

mal à l'aise. Ce n'était pas seulement le regard cruel de Nick The Ferret qui l'inquiétait, mais aussi la conjoncture des événements qui se préparaient. Il intervint au moment où Santi exposait son plan de répartition des forces, lui coupant la parole :

— Tout ça, c'est bien joli. Vous parlez de ce mec comme si vous l'aviez déjà liquidé. Moi, je prétends que c'est de la folie de lui laisser la possibilité de se pointer ici. J'en ai entendu parler, je sais ce qu'il a fait à l'Organisation. Et c'est au moment où tout doit aboutir ici que vous parlez de piéger Bolan ! Est-ce que vous vous rendez compte du risque ?

— Il n'était pas possible de faire autrement contra Roselli, hargneux. On sait tous quelle responsabilité tu supportes, Hippo, et le travail que tu as fait pendant ces derniers mois. Mais la meilleure et la seule façon de se débarrasser de cet enculé, c'était de lui laisser un passage pour qu'il vienne s'empêtrer dans le filet. Ici, il n'est pas chez lui, il ne connaît pas le terrain ni les hommes qui le défendent et il n'aura pas le temps de mener une putain d'enquête. Je pense donc qu'on va l'avoir sans que ça foute le projet en l'air. Et y a même pas à discuter, c'est le Grand Conseil qui a pris la décision.

Lamama grogna :

— Ouais... Seulement, malgré toutes les mesures qu'on a prises pour le repérer, les hommes placés à l'aéroport et sur les routes, on en est encore à se demander où il est ! Par contre, on sait qu'un détachement de flics US a atterri tout à l'heure avec la bénédiction de l'administration brésilienne. Ceux-là, on ne va pas tarder à les avoir sur le dos !

— J'ai cru comprendre que tu filais de grosses enveloppes à la flicaille locale, dit Santana d'une voix de violoncelle. On ne devrait pas avoir de problème de ce côté.

— C'est toujours gênant. On ne peut pas tout contrôler en si peu de temps.

— On fera avec ! décréta Roselli. Pour en revenir à Bolan, on a un atout : ton téléphone, Hippo... Tu as bien branché le déviateur d'appels ?

— Tous les coups de fil qui aboutiront chez moi seront automatiquement dirigés ici.

— Alors, on n'a plus qu'à attendre.

— Je ne comprends pas bien ce que tu attends, Eddy.

— On t'a expliqué que le pourri avait installé un mouchard chez Ross. Tu peux être sûr qu'il a écouté la conversation qu'il a eue avec toi quand il t'a appelé. C'est son seul point de chute. Tu comprends ?

— Ça non plus, ça ne me plaît pas. Qu'il vienne foutre la panique chez moi et...

— Merde ! Tu commences à me les briser menu avec tes craintes. Il

n'est pas question de le laisser tranquillement venir chez toi, son couteau entre les dents. On va le rediriger là où il y a le vrai comité d'accueil. Dès que le téléphone sonne, fais ce qu'on t'a dit et c'est tout.

Se tournant vers Santi, Roselli poursuivit :

— Tous tes hommes sont sur place, Théo ?

— Sûr !

Le chef d'équipe eut un petit rire, ajouta :

— J'ai aussi envoyé là-bas les quinze mecs qui étaient en planque chez monsieur Lamama.

— Quoi ? cracha le responsable local. Tu as envoyé mes hommes dans...

— Hé ! Relax ! fit Roselli. C'est dans cette baraque qu'on a besoin de toutes les forces. Bon, tu vas continuer à t'occuper des choses ici comme si rien d'autre ne devait se passer, Hippo. À Manhattan, ils savent que tu as fait du bon boulot et ils comptent sur toi pour conclure cette affaire. Tu as demandé à Vargas de te tenir au courant pour l'heure du paiement ?

— Ne t'inquiète pas pour ça, je sais ce que j'ai à faire. Si tout se passe bien, je toucherai le gros gâteau demain matin. J'ai bien dit si tout se passe bien. C'est à toi, ainsi qu'à Nick et Santi, de vous débrouiller pour qu'il n'y ait pas d'eau dans le gaz.

— Je vais quand même te donner une information pour que tu sois pas traumatisé par la présence des fédés, fit Roselli.

Il se racla la gorge et regarda tous les hommes présents :

— Nous serons régulièrement tenus au courant des mouvements de la flicaille. Ils ne pourront pas faire un pet sans qu'on le sache. Rassuré ?

— Tu as quelqu'un chez eux ? demanda Lamama.

— Tout juste. Et pas n'importe qui. Ce gus est ici, avec eux.

— Tu aurais pu en parler plus tôt.

— Voilà, c'est fait. Si quelqu'un te glisse dans l'oreille qu'il t'appelle de la part de Joker, écoute-le et retiens bien ce qu'il dit.

— C'est un code ? questionna Ambrosio.

— Évidemment. Tu penses que...

Roselli s'interrompit en entendant la sonnerie du téléphone. Il fit un mouvement de tête vers Santana qui se leva, et alla décrocher. Santana prit l'écouteur.

— Oui, fit Roselli. Qui parle ?

Il tendit l'oreille pour écouter la voix presque chuchotante :

— Je veux parler à Hippo.

— Qui est à l'appareil ?

— Je le lui dirai personnellement, répliqua le correspondant aux intonations voilées, faites lui savoir que j'appelle de la part d'Angelo.

— Angelo... heu, de Manhattan ?

- C'est ça. Monsieur Angelo.
- Il n'est pas ici. Je peux laisser un message ?
- Pas question. Je dois lui parler personnellement au sujet d'un certain type en noir. Il comprendra sûrement.
- Hippo est avec tous les autres au rendez-vous d'Ignaçu.
- Il y a un téléphone ?

Roselli jeta un coup d'œil à Santana, hésita un court instant, puis débita un numéro et enchaîna :

— Si c'est vraiment urgent, vous pourrez le joindre là-bas. Ils sont en train de mettre au point l'aboutissement de l'affaire avec les directeurs. Vous voyez ce que je veux dire ?

- Oui, je vois.
- Mais si je peux vous renseigner en quoi que ce soit...
- Non, ça ira. Merci.
- Il est très occupé en ce moment. Dites-lui que vous appelez de ma part. Eddy. Eddy de Manhattan.
- OK. Moi, c'est Denver.

La voix chuintante se tut et Roselli raccrocha.

- Ton avis ? demanda-t-il à voix contenue, à Nick Santana.
- Je sais pas exactement. C'est peut-être lui et c'est peut-être quelqu'un d'autre. Ce type parlait comme s'il avait peur qu'on l'entende.

— Tu crois qu'Angelo enverrait quelqu'un sans prévenir ?

Il voulait parler d'Angelo Stanza, le « *Protector* » qui supervisait d'une manière occulte les activités financières du Grand Conseil.

— C'est pas possible, répliqua Nick The Ferret, toujours aussi évasif. Lui et Frank ne sont pas tellement sur la même longueur d'onde depuis quelque temps.

— Tu veux dire qu'il y aurait une mésentente ?

— Pas vraiment. C'est une question de prérogatives. Tout le monde est pour Frank. On le voit, on peut lui parler. Angelo, lui, est un peu comme un fantôme. Beaucoup ne savent pas à quoi il ressemble. Seulement, ils en ont la trouille.

— Toi, tu l'as déjà vu ?

— Non.

Roselli ricana :

— Tu vois pas que le « *Protector* » ne soit qu'une invention du vieux Frank pour se fabriquer un bouclier en cas de dissension ?

— Pourquoi pas ? fit Santana avec un mince sourire sur ses lèvres cruelles. Moi, je m'en fous. Je sais qui donne les ordres et Angelo ne m'intéresse pas.

— D'accord avec toi. En tout cas, si c'était bien Bolan, il ne va pas tarder à cavalier là où on veut qu'il aille. Tu ne devrais pas tramer, Nick.

Ils avaient rejoint la table de conférence depuis une quinzaine de minutes quand le téléphone se mit de nouveau à sonner.

Roselli décrocha et lâcha :

— Oui... Qui est-ce ?

— Tu te le demandes ? entendit-il clairement dans l'appareil.

— Est-ce que je devrais ?

— Pas vraiment. Je pense que tu t'attendais à mon appel.

Le visage de Roselli s'empourpra soudain. Une veine se gonfla sur sa tempe.

— C'est toi, hein ?

— Ouais. C'est moi.

— T'es vachement gonflé.

— Encore plus que tu le crois. Mais ça n'a pas été difficile d'arriver là où tu es.

— Comment tu as fait ? grinça Roselli qui fixait The Ferret dont les yeux s'étaient réduits à deux minces fentes.

— J'ai bavardé avec des petits gars de chez toi. Demande au Bâtard, il t'expliquera.

— Arrête tes conneries, c'est de la blague. Personne n'a pu...

Un rire glacial lui arriva désagréablement dans la tête.

— Demande-lui ce qu'il a fait de son bouquin de comptes truqués... C'est pas tout. D'autres ont parlé. Dragone, Mita. Tu veux d'autres noms ? Je sais exactement ce qui se passe ici. Je sais où vous trouver et je vais venir vous faire la peau. Je vais mettre Black pack en l'air.

— Mon cul ! Tu sais rien du tout, tu bluffes ! Tu connais ce numéro parce que tu as planqué un gadget à Bowery Street. Alors, je suis tranquille et je t'emmerde, Bolan. Tu peux toujours essayer de nous raconter des salades, tout ce que tu feras c'est pédaler dans la semoule.

— Persuade-toi que tu es dans le vrai, rigola Bolan.

— Tu ne sais même pas qui je suis.

— Eddy Roselli. Ou encore le Macaque.

— Comment tu fais, t'es devin ?

— Non. Je te vois.

— Ben voyons ! lâcha Roselli avec un gros rire. T'es sans doute Superman !

— C'est un vrai ou un faux Van Gogh au-dessus de ta tête, Eddy ?

Machinalement, il tourna les yeux vers le tableau accroché au mur, à moins d'un mètre de lui, et sa respiration se bloqua. Les yeux exorbités, il comprit et se mit à hurler :

— Gaffe ! Ce salaud est en train de nous escroquer ! Planquez-vous, bordel !

Il se rejeta en arrière tandis que les autres quittaient précipitamment la table de conférence après une hésitation d'une

seconde, se plaçant à l'abri derrière des fauteuils ou à même le sol.

CHAPITRE TREIZE

Sans préavis, la baie vitrée s'étoila dans un tintement de verre et la vue magnifique du Pain de sucre disparut. Quelque chose vint claquer contre le mur avec un bruit lugubre. Immédiatement après, plusieurs impacts arrachèrent des gravats de plâtre et de ciment. Une poussière blanche envahit le salon, provoquant des bruits de toux et des imprécations. Un vase de cristal vola en éclats sur un guéridon, criblant de ricochets les hommes accroupis ou allongés sur l'épaisse moquette. Puis le silence revint. Personne ne bougea pendant une dizaine de secondes.

— Doux Jésus ! s'exclama Hippo Lamama qui regardait avec effarement la baie éclatée. Mais c'est pas vrai ! C'est pas possible !

Roselli marcha à quatre pattes vers le téléphone posé sur une table basse. Nick Santana fut plus rapide que lui. Il attrapa le combiné qui se balançait au bout de son fil et le plaqua contre sa joue.

— T'es là, Bolan ? lança-t-il d'un ton qui n'était en rien altéré par ce qui venait de se passer.

— Oui. Eddy le Macaque a un empêchement ?

— À quoi tu joues ?

— Pour l'instant, je m'amuse un peu. Ça fait toujours plaisir de voir un connard dans ce gros télescope. Tu n'as pas embelli, Santana.

— On se connaît ?

— J'ai vu ta tête sur la photo d'un avis militaire, au Viêt Nam.

— Ah oui ?

— Ouais.

Nick The Ferret scrutait le paysage à travers la vitre dégringolée ; les yeux plissés, il ricana :

— Tu dois être vachement loin.

— Environ sept cents mètres.

— Qu'est-ce que tu utilises comme optique ?

— Un grossissement trente-cinq. Et le flingue est une Remington 280. Je pourrais toucher une mouche sur ton front.

— J'te crois. Pourquoi tu me descends pas ?

— Je t'ai dit que pour l'instant je m'amuse. Je vais m'occuper de toi plus tard, Ferret.

— Tu déconnes. Tu n'as aucune chance. Il y a plein de types dans cette ville qui te cherchent et qui ne rêvent que de te faire la peau.

— Toi, tu m'as trouvé. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Que t'es un cave ! Pourquoi on ne s'entendrait pas ?

— Tu pues trop. J'aurais peur de dégueuler en te voyant de près.

Santana fit entendre un gros rire.

— Bon, à part ça, on arrête de dire des conneries et on essaie de se rencontrer ?

— C'est moi qui choisirai le moment, Nick. Pour l'instant, j'ai d'autres projets.

— Je peux savoir ?

— Bien sûr. Il y a une réunion passionnante, à l'ouest. Je crois que je vais aller m'amuser un peu de ce côté.

— T'es dingue ou quoi, Bolan ? Pourquoi tu m'annonces ça ?

— Pour que tu comprennes que c'est toi qui n'as aucune chance. Je sais où te trouver ainsi que tous tes amis. Pas toi.

— Tu veux que je te dise une bonne chose ? Tu me fais pas peur, mec. Je te pisse au cul. Cette fois, tu vas tomber sur un clou. Tu serais pas un peu mégalo ?

— Possible, Nick. Ciao.

Roselli avait pris l'écouteur quelques secondes après la reprise de l'entretien.

— Il a coupé, l'enfoiré ! mugit-il. C'est vraiment un malade, ce gus ! Santana souriait cruellement.

— Il va tomber dans le panneau, Eddy. Maintenant, les dés sont jetés, il faut se magner.

Roselli parut se rappeler quelque chose. Il se tourna vers Roscoe et l'apostropha :

— Dis-moi, Ross, est-ce que tu peux me dire quelque chose au sujet de ton livre de comptes ?

— Comment ça ? biaisa l'ex-maquereau de Bowery Street.

— Fais pas le con. Dis-moi aussi comment ont bavé Dragone et Mati. C'est bien des mecs à toi, non ?

— Mais, non de Dieu ! Je comprends pas ce que tu veux, Eddy ! Pourquoi tu me cherches ?

Santana intervint d'une voix basse et dure :

— Ça va comme ça, vous deux. C'est pas le moment de remuer la merde. Hippo, à ton avis, comment est-ce que Bolan a pu remonter jusqu'ici ?

Lamama contemplait tristement le faux Van Gogh qui avait été arraché du muret dont la toile était truffée d'impacts.

— Je ne comprends pas comment il a fait. Le retransmetteur a balancé l'appel de mon appartement ici et... À moins qu'il ait utilisé un appareil de détection électronique.

— C'est possible, dit Ambrosio qui avait quelques notions de technique. Et j'ai entendu dire que ce type se sert parfois de moyens assez sophistiqués.

— Alors, ne cherchons plus. De toute façon, il l'a fait, peu importe le moyen. Il est cinq heures dix... Ça nous laisse un peu de répit avant qu'il se pointe là-bas.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ? s'enquit Lamama.

— Il attend toujours la nuit pour attaquer. C'est pour ça qu'il se fringue avec une combinaison noire. Pour passer inaperçu.

— J'espère que tu ne te trompes pas, Nick.

— Remuez-vous un peu les fesses au lieu de discuter. Toi, Hippo, et toi Ach, taillez la route tout de suite. Planquez-vous à la villa de Paraiba et restez-y jusqu'à ce qu'on ait réglé son compte à Bolan. Théo et moi, on va à Ignaçu, après avoir récupéré l'équipe de l'aéroport.

— Pourquoi on téléphone pas ? suggéra Roscoe. Ça irait plus vite.

— Je n'ai plus confiance dans le téléphone. Si ça se trouve, le fumier a placé des écoutes un peu partout. Toi aussi et Eddy, vous venez avec nous.

— Pourquoi ça ? fit Roselli.

— Si on se divise, chacun de nous représentera une cible facile pour Bolan. Donc, on se regroupe à la maison d'Ignaçu. C'est une place forte où tout le monde sera en sécurité.

Roscoe objecta :

— Et Hippo et Ach ? Pourquoi ne viennent-ils pas aussi ?

— Tu ferais mieux de la fermer, Ross. Je pense que tu as fait assez de conneries comme ça. Ils ont à terminer la grosse affaire et là où ils seront, personne ne viendra les emmerder. OK ?

Pour le moment, essayez de ne plus penser à la Grande Pute. Je vous dis que dans quelques heures il aura cessé de nous frimer comme il l'a fait tout à l'heure. Rappelez-vous seulement que c'est un gus comme n'importe qui et qu'il n'a rien d'invulnérable.

— Pour sûr, renchérit Santi. Il a toujours réussi à passer au travers parce que personne ne s'en est occupé sérieusement, avec une tactique efficace et sur un terrain dégagé. Pour lui, ça va être la fête, les gars. Alors, broyez pas du noir. Nick et moi, on va faire exactement ce qu'il faut.

Lamama et Ambrosio se regardèrent. Ils commençaient à y croire, à la mort prochaine de Bolan. Et Roscoe fit cette déclaration pleine de promesse :

— Si on arrive à le prendre vivant, l'ordure, c'est moi qui lui ferai bouffer ses couilles.

— Te fais pas d'illusion, rétorqua Santi. Quand tous mes gars lui auront lâché chacun un chargeur dans le caisson, tu pourras plus lui faire bouffer grand-chose. Tu pourras tout juste regarder à travers.

CHAPITRE QUATORZE

La Remington 280 reposait dans l'herbe, à côté du canon acoustique que Bolan était en train de démonter sommairement pour le ranger dans un grand sac en toile. Quand ce fut fait, il plaça le tout sur ses épaules et dévala la colline choisie comme position de tir et rejoignit la Cadillac que Politicien Blancanales avait louée en début d'après-midi. Ce dernier avait aussi branché un émetteur-récepteur ainsi qu'un radiotéléphone sous le tableau de bord.

Bolan se lança sur une chaussée pleine de virages en épingle qui rejoignait la route menant à Petropolis et à Ruiz de Fora.

Les préliminaires du blitz de Rio s'étaient déroulés rondement. Gadgets n'avait rencontré aucune difficulté pour trouver l'adresse correspondant au numéro de téléphone communiqué par Bolan. Ensuite, il s'était simplement déguisé en employé des télécommunications venu faire une vérification sur les relais de l'immeuble où il avait fixé un « bug » électronique. C'était en restant à l'écoute des appels qu'il avait compris l'astuce de la Mafia : un retransmetteur dirigeait les coups de fil vers une autre destination dont le numéro s'était inscrit sur le cadran de son scanner. Une seconde recherche lui avait fait connaître en quelques minutes les coordonnées de l'immeuble où se tenait la conférence privée des amici.

La suite était simple : un appel radio à Bolan pour l'informer, et celui-ci s'était aussitôt rendu sur les lieux. Après avoir choisi une position qui lui semblait idéale, éloignée de toute habitation, il avait fait une recherche à l'aide du canon acoustique à laser, trouvé l'étage et l'appartement où se tenait le meeting.

Une patiente écoute de la conversation lui avait permis d'apprendre pratiquement tout ce qu'il voulait savoir.

Depuis longtemps, l'Exécuteur avait compris que pour lutter seul contre un adversaire nombreux et puissant, il fallait être équipé de moyens techniques modernes. En plus de son appareil de détection acoustique, il disposait d'un poste de téléphone portatif fonctionnant par radio en liaison avec celui qui équipait la Cadillac. Un duplex très pratique pour communiquer en campagne.

En fin de matinée, ils n'avaient pas eu de problème au sortir de l'aéroport. Le char de guerre déguisé en véhicule de tournage télévisé n'avait subi qu'une vérification de routine de la part de la douane, de même que la Porsche. Gadgets, lui, avait loué une voiture dans laquelle il avait placé son équipement technique emballé dans une mallette ornée du logo de la K.B. Systems, déclarant succinctement

aux douaniers qu'il s'agissait de matériel de sonorisation. D'ailleurs, un contrat qu'il avait lui-même méticuleusement rédigé sur le papier à en-tête de la K.B.S. le donnait comme ingénieur du son.

Jusque-là, donc, tout s'engrenait sans à-coups.

À dix-sept heures vingt, Herman Schwarz provoqua un court-circuit dans la boîte de relais téléphonique desservant une propriété isolée proche du village d'Ignaçu. Peu de temps après, il reçut sur son talky-walky un appel laconique :

— Gadgets !

— Oui Striker.

— Le boulot est fait ?

— Affirmatif. La planque est à huit cents mètres de ma position en suivant la piste.

— Roger ! Repli et observation. Silence radio.

Ce fut tout. Schwarz réintégra son véhicule de location et s'éloigna.

Quelques secondes plus tard, Rosario Blancanales reçut à son tour un appel. Il se tenait au volant du char de guerre embusqué à l'orée d'un petit bois, sur une colline parsemée de maquis, et surveillait au loin une grande bâtisse agrémentée d'un parc avec une piscine et un parcours de golf.

— Je suis en verrouillage, Striker, répondit-il dans son micro de bord.

— Quelle distance de la cible ?

— Douze cent cinquante mètres, d'après la télémétrie. Sauf s'ils ont un système de détection superchiadé, je ne suis pas repérable.

— OK. Programme quatre oiseaux de feu. Un à chaque aile de la baraque, les deux autres en encadrement. Cadence toutes les cinq secondes.

— Roger ! Je vois une caisse bleue en approche sur la piste, c'est toi ?

— Affirmatif. À combien je suis de la cible ?

— Environ un kilomètre et demi.

— Banco. Envoie la première salve dans deux minutes.

Blancanales lâcha une exclamation.

— Hey ! C'est trop court...

— J'ai dit dans deux minutes. Ensuite, repli immédiat et attente. Over !

Il soupira en actionnant la manette commandant la mise en place sur le toit du mobil home de la tourelle lance-missiles. Un ronronnement se fit entendre au-dessus de lui, puis le double claquement du dispositif de verrouillage. Il fit une visée à l'aide d'un mini écran vidéo et, lorsqu'un rectangle lumineux encadra la propriété en contrebas, il commença à pianoter sur l'ordinateur de tir.

Bolan régla la vitesse de son véhicule en fonction du compte à

rebours qui s'égrenait sur son chrono. Le plan qu'il avait mûri requérait à la fois un maximum d'audace et une grande précision.

— Ce n'est plus de la témérité, c'est de la folie, lui avait dit Blancanales lorsqu'il avait expliqué ce qu'il envisageait.

Pourtant, l'Exécuteur était résolu à faire son entrée sur ce nouveau théâtre opérationnel de la façon la plus directe qui soit. Il misait surtout sur l'effet psychologique, sachant très bien qu'il est plus aisé d'user de conviction lorsqu'on a affaire à un adversaire en état de choc.

En cours de trajet, il s'était arrêté un instant pour modifier quelque peu son visage. Il avait collé une moustache sur sa lèvre supérieure, chaussé des lunettes de soleil à la monture en or et noué négligemment un foulard blanc autour de son cou. Comme vêtements, il portait un léger costume bleu en alpaga, une chemise en soie et des chaussures vernies.

Un browning 9 mm extra-plat était fixé sous son bras dans une gaine faite en cuir fin.

Il leva un peu la tête et se sourit dans le rétroviseur. Le déguisement était bon. Il ressemblait bien à un tueur de la Mafia. Maintenant, avec un peu de chance et beaucoup de culot...

CHAPITRE QUINZE

Il n'était plus qu'à une centaine de mètres de la grille du parc quand un grondement se fit entendre, suivi d'une stridulation aiguë. Un regard par la vitre latérale lui permit d'observer la première roquette qui décrivait une trajectoire légèrement courbe, s'infléchissait encore puis s'enfonçait au cœur de la propriété. Elle percuta l'angle gauche de la grande maison de plain-pied, explosa en une énorme gerbe de feu, arrachant un pan de mur et une partie du toit qui s'envola vers le ciel.

Bolan enfonça l'accélérateur, amenant très vite la Cadillac près de l'entrée en fer forgé et se mit à klaxonner en continu tandis qu'un deuxième oiseau de feu traçait un sillage rapide et venait désintégrer la partie droite de la bâtisse.

Il y avait une douzaine d'hommes qui se prélassaient un peu partout dans le parc, certains prenant un bain de soleil autour de la piscine, d'autres s'ébattant dans l'eau. Deux d'entre eux furent balayés par le souffle de l'explosion, leurs corps désarticulés retombant au milieu d'un massif de plantes grasses. Un autre prit un énorme caillou en pleine tête et s'affala en pirouettant.

Les deux autres engins de mort tombèrent l'un dans la piscine, provoquant de nouveaux morts, l'autre à l'extrémité d'un petit parking où il provoqua la destruction de trois véhicules dont un prit feu.

Puis il y eut une accalmie. De la poussière avait envahi le beau parc, noyant les contours de la maison. Partout, des hommes couraient en tous sens, s'interpellant, s'égosillant. Enfin, l'un d'eux, un type armé d'une mitraillette Thompson, vint ouvrir la grille et courut jusqu'à la Cadillac.

Bolan ne lui laissa pas le temps de placer un mot.

— Qu'est-ce que c'est que ce merdier ? Lança-t-il d'un ton cassant. Vous jouez à quoi, bordel ?

L'autre leva les yeux au ciel.

— C'est une putain d'attaque !

— Ça, je m'en doute ! Qui commande ici ?

Le mafioso répondit sans même réfléchir :

— Théo Santi. Mais il est pas encore là. Faut voir Dave.

— Dave quoi ?

— Dave Parini.

— Va me le chercher, bon Dieu ! Annonce que Denver de Manhattan veut le voir tout de suite. Et dis aux autres de foutre le camp de la baraque, il peut y avoir une nouvelle attaque !

Le soldat repartit en courant tandis que Bolan-Denver embrayait sèchement pour lancer la Cadillac dans le parc. Il la gara devant

l'entrée de la bâtisse et mit pied à terre sans précipitation, promenant autour de lui un regard observateur. L'agitation se calmait, mais beaucoup d'hommes continuaient d'aller et venir en tous sens, scrutant le parc comme s'ils pouvaient y découvrir l'origine de leur malheur. Au bout d'une minute, un grand type dégingandé arriva à grands pas, la mine déconfite et tenant à la main un revolver qu'il laissait pendre vers le sol.

— C'est vous Denver ? questionna-t-il.

Bolan le toisa.

— Oui, c'est moi. Parini ?

— Ouais.

— Qu'est-ce que tu fais avec ce calibre ? Tu chasses les courants d'air ?

— Bon Dieu, vous n'avez pas vu ce qui vient de se passer ? rétorqua le caporegime.

— Un peu, oui ! Mais tu t'imagines que ça vient d'où ?

— Personne n'a rien compris. C'est arrivé si vite...

— Si tu avais disposé quelques hommes en surveillance à l'extérieur, vous ne seriez pas fait canarder à distance par cette enflure de mec.

— Comment ? Je... Vous voulez parler de... il s'embrouillait dans ses phrases, bégayant presque, la mine renfrognée.

— De Bolan la Pute, espèce de con ! coupa Bolan. Ce n'est peut-être pas lui que vous attendiez, hein ? Et pendant ce temps, tes gars se trempent le cul dans l'eau et rêvassent. Pourquoi t'as pas invité une troupe de pouffes, pendant que tu y étais ? Je crois que tu es complètement délabré du cerveau, Parini.

— Mais... Bon Dieu, écoutez, j'ai fait que suivre les ordres.

— De qui ?

— Théo. Il a dit qu'il fallait que tout paraisse naturel pour que le piège fonctionne.

Bolan regarda sur le parking l'incendie que plusieurs hommes essayaient de maîtriser à aide d'extincteurs, les cadavres qui jonchaient le sol et les pans de mur arrachés à la maison. Un soldat marchait en boitant à quelque distance, un autre se pansait une blessure au bras. Trois cadavres encore gisaient sur les bords démolis de la piscine qui avait été vidée des trois quarts de son eau, celle-ci transformant la zone alentour en un bournier strié de traces de sang.

— Et ça, fit-il en désignant d'un geste large l'espace sinistré, c'est naturel, aussi ? Théo est un connard. Il fallait mettre en place un double cordon de sécurité pour enfermer le fumier à l'intérieur et lui taper sur la gueule avec toutes les armes disponibles. Voilà ce qu'il fallait faire ! Où est Théo Santi, en ce moment ?

— Là-bas avec les chefs. Il ne devrait plus tarder.

— Appelle-le !

Dave Parini hésita une fraction de seconde, puis il tourna les talons et rentra dans la maison. Bolan le suivit jusqu'à un poste téléphonique, dans l'entrée. Le chef d'équipe décrocha, tenta de composer un numéro, tapota plusieurs fois la fourche du téléphone, puis se retourna :

— Y a plus de tonalité. Les explosions ont dû couper un fil.

— Ben voilà ! laissa tomber Bolan durement. Je ne devrais pas avoir à te donner de conseils, mais tu devrais mettre quelqu'un qui s'y connaît un peu sur cette merde de ligne. En attendant, il faut que tu comprennes bien la situation, Dave. Pour l'instant, vous êtes tous isolés dans cette foutue baraque, avec un mec dingue qui se balade dans la nature. Et crois moi, il est plutôt bien armé. Il a une espèce de tank bourré de gadgets vachement destructeurs, tu en as eu un aperçu...

— Vous pensez qu'il va remettre ça ?

Bolan fit semblant de réfléchir.

— J'ai étudié les méthodes de ce mec, c'est pour ça que je suis ici. À mon avis, ce qu'il vient de faire correspond à une diversion. Je crois qu'il est déjà en train de foncer pour s'en prendre à un autre objectif. Ça s'appelle un blitz, une guerre éclair, si tu préfères. Mais tu peux être sûr qu'il va revenir ici pour essayer de tout ratisser.

Il fixa Parini, lui adressa un bref sourire.

— Dave... J'étais en rogne tout à l'heure. Excuse-moi de t'avoir engueulé, c'est pas toi qui es responsable.

— C'est pas grave, monsieur Denver, répliqua le caporegime en souriant à son tour.

— Tu dois maintenant t'occuper de rétablir la situation. Fais placer des hommes en cordon à l'extérieur et dis-leur de se tenir sur le pied de guerre, bien planqués. Personne ne sait quand la grande pute va recommencer ses conneries.

— Ouais. Vous avez raison. On aurait dû y penser dès le départ, mais tout a été monté si vite...

Bolan lui tapota amicalement l'épaule.

— Fais aussi réparer le téléphone, trouve un gus pas trop con.

— Je m'en occupe.

— Moi, je fais un tour par ici et on se retrouve dans dix minutes, OK ?

— Comptez sur moi, monsieur Denver.

Bolan le laissa sur place et s'en fut à grands pas dans le parc qu'il visita rapidement, notant les divers accès, les abris possibles et la configuration du terrain. Ensuite, il pénétra dans la maison, inspecta les pièces, les chambres, croisant parfois des hommes qui se hâtaient sans but apparent, en pleine désorganisation. Il en apostropha deux

qui étaient en train de nettoyer de menues blessures avec du mercurochrome :

— Vous voulez peut-être qu'on appelle une ambulance ? Merde, vous êtes pires que des nanas ! Foutez le camp d'ici et allez vous occuper de ce qui doit être fait à l'extérieur.

Le plus vieux faillit répliquer quelque chose, se gonflant la poitrine comme un coq.

Bolan ôta ses lunettes de soleil et lui lança un regard glacial. L'autre baissa rapidement les yeux, se dégonfla et quitta la pièce, son acolyte sur les talons.

L'Exécuteur repéra un poste téléphonique sur une table. Il en défit la pastille acoustique qu'il remplaça par une autre apparemment identique, mais qui renfermait un émetteur.

Dans le salon, il trouva une télévision qu'il déconnecta, et brancha sur la prise d'antenne le fil de sortie d'un réémetteur relais. L'appareil se présentait sous la forme d'une boîte plate de la taille d'une calculatrice de poche. Ainsi positionné, le système pouvait rayonner les communications téléphoniques et les conversations dans le salon sur une cinquantaine de kilomètres, à travers l'antenne TV située sur le toit.

Puis il sortit et promena un regard panoramique dans le parc et au-delà. Des hommes s'éloignaient en arc de cercle, portant des fusils ou des P. – M., certains commençant à prendre position à deux ou trois cents mètres des limites de la propriété.

Parini n'était pas resté les mains dans les poches. Bolan le vit en train de lancer des consignes à un groupe, de trois hommes. Il vit aussi une voiture surmontée d'un gyrophare qui approchait à vive allure de l'entrée. Il s'avança vers le caporegime.

— Les flics ? lâcha-t-il d'un ton ennuyé.

— Ça m'en a tout l'air.

— Est-ce qu'on a une couverture de ce côté ?

— D'après Théo, oui. Il a dit qu'il ne devrait pas y avoir de problème.

— À qui appartient cette planque ?

— À monsieur Lamama, répondit Parini qui se mordillait nerveusement un ongle.

La voiture avait franchi la grille d'entrée. Elle roula jusque devant la maison, s'arrêta, puis trois flics portant des uniformes en sortirent. L'un d'eux s'avança, observant avec acuité les dégâts visibles. Il demanda en anglais approximatif :

— Qu'est-ce qui s'est passé ici ? On dirait qu'il y a eu un ouragan.

— Eh bien... commença Parini, maladroitement.

Bolan le coupa :

— Une citerne de gaz a explosé.

— Une citerne de gaz ? répéta le policier en relevant haut les sourcils. Et ça a fait autant de casse...

— La preuve ! Il y a des canalisations un peu partout, aussi pour le chauffage de la piscine.

Le flic brésilien leva la tête vers le soleil, fit une grimace :

— Le chauffage, hein ?

— Oui, répondit Bolan-Denver. En hiver.

Il vint tout près du policier, lui fit un clin d'œil et l'entraîna à l'écart, poursuivant :

— Le gaz. Tout est de la faute du gaz. Monsieur Lamama vous dirait la même chose.

— Où est-il ? questionna le flic à voix basse.

— Il ne devrait plus tarder. Je suis sûr qu'à son retour, il prendra contact avec vos services. Vous comprenez ?

Quelque chose scintilla dans les yeux du Brésilien, qui aurait pu être interprété comme de l'assentiment mélangé à de la cupidité. Il regarda ses chaussures, hocha la tête, puis répliqua à voix contenue :

— Je comprends. Il arrive parfois des accidents stupides.

— Tout à fait.

— Vous avez besoin d'aide ?

— Ça ira. Tous ces braves gens en villégiature ici s'en occupent.

Il hocha encore la tête d'un air entendu, se retourna vers ses adjoints et leur distribua un ordre. Ceux-ci réintégrèrent leur véhicule. Le sergent de police fit ensuite un signe de la main vers l'envoyé de la Commissione, ajoutant :

— Dites à monsieur Hippo qu'il n'oublie pas de passer nous voir pour déclarer l'accident.

Puis il prit place à côté du chauffeur et la voiture démarra. Quand elle ne fut plus qu'un point sur la piste, Parini déclara :

— Ces cons m'ont foutu le trac, je me demandais comment m'en sortir.

— Ils bouffent à la mangeoire, ricana Bolan.

— Sûr !... Dites, vous venez directement de là-bas ? Je veux dire de Manhattan ?

— Tout juste.

— Vous êtes une sorte d'envoyé spécial, hein.

— Tu poses un peu trop de questions, Dave.

— Excusez-moi.

— Disons simplement que si quelqu'un doit prendre une initiative importante en cas de gros problème, ou si la situation devient anormale, je suis habilité à le faire.

Bolan sortit un crayon et un calepin sur lequel il inscrivit plusieurs chiffres. Il arracha la page qu'il tendit à Parini, expliquant :

— Si tu sens que quoi que ce soit ne va pas, appelle-moi à ce

numéro. Tu comprends ce que je veux dire ?

— Heu, oui. S'il se passait quelque chose d'anormal...

— Voilà. Ça pourrait peut-être même venir de l'intérieur. Est-ce que tu comprends ?

— Je crois bien.

— Ne crois pas seulement. Fais-le.

— Ouais.

— Il y a des choses bizarres qui se déroulent depuis quelque temps.

— Ici ?

— Au sein du projet. Je ne peux pas t'en dire plus.

— Je crois... enfin, j'ai pigé, monsieur Denver.

— Et si tu m'appelles, ça sera exactement comme si tu t'adressais au Grand Conseil. Vu ?

— OK, ne vous en faites pas. Vous savez, quand je vous ai vu arriver, j'ai tout de suite pigé que vous êtes quelqu'un de spécial. Vous avez une putain de classe. Croyez pas que je veuille vous jeter des fleurs, mais vous valez mieux que la plupart des types qui me refilent des ordres.

Bolan n'en douta pas un instant. Il enchaîna en soupirant :

— J'ai l'impression qu'on aurait dû se connaître plus tôt. Combien il te reste de mecs valides, Dave ?

— Trente-deux, sans me compter.

— Bon, faut que je file, maintenant. N'oublie pas de faire réparer le téléphone. Fais aussi vérifier la boîte à relais, on ne sait jamais...

Parini hocha gravement la tête tandis que Bolan tournait les talons et s'acheminait vers sa Cadillac.

L'Exécuteur lança le moteur, contourna deux types qui partaient au pas de course vers une colline proche, et accéléra sans trop forcer.

La phase finale allait bientôt s'amorcer. Il lui restait à attendre le regroupement des composantes ennemies dans le bastion « impenable » et d'y canaliser ceux qui étaient encore éparpillés dans la nature. En fait, il venait de diviser les forces de la Mafia, de les amoindrir en les dépêchant à l'extérieur. Par ailleurs, il se doutait que le téléphone ne serait pas remis en circuit avant plusieurs heures ! Ace moment-là seulement, il aurait besoin qu'il fonctionne.

Les dés étaient jetés, les pions mis en place. À condition qu'ils y restent. Dans ce jeu vicieux, rien n'était certain tant que la partie n'était pas terminée. Qu'une initiative malheureuse ou un contretemps survienne et tout le plan serait à l'eau.

En chemin vers Rio, il appela Rosario Blancanales :

— Base mobile !

— OK, Striker ! s'annonça Politicien au volant du mobil home. Tout s'est bien passé ?

— Comme sur des roulettes. Où es-tu ?

- En repli près de la grande ville, en secteur B-6.
- Fais une recherche dans les hôtels importants de la cité. L'objet est une équipe étrangère en visite.
- Le lion ?
- Affirmatif. Trouve-le. C'est tout pour l'instant.
- Roger !

Bolan raccrocha le micro. Il disposait de quelques heures pour mettre au point les détails de son plan général.

CHAPITRE SEIZE

Il était neuf heures trente et la nuit venait de tomber lorsque Hippo Lamama reçut un appel de sa villa de Paraiba. Il avait empilé de grosses liasses de billets dans un attaché-case en même temps que du linge de corps et une brosse à dents.

— C'est Eddy, entendit-il dans l'écouteur.

Le directeur local rétorqua nerveusement :

— Oui. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je voulais savoir si tout va bien pour toi.

— Tu voulais surtout savoir si j'étais là.

— Qu'est-ce que tu t'imagines ?

— Simplement que tu n'as pas tellement confiance.

— Raconte pas de conneries !

— Ce que j'ai entendu tout à l'heure, ça ne ressemble pas à des conneries. J'ai reçu un coup de fil...

— Comment ça ?

— Un type, un certain Denver qui dit venir de Manhattan. Il a raconté que la combinaison noire est en train de renifler partout pour nous trouver. D'après lui, il serait même pas très loin. Alors, je te dis tout net que je n'ai pas l'intention de rester tranquillement ici pour me faire assassiner.

— Ach est avec toi ?

— Bien sûr.

— Attends un instant...

Il y eut un silence parcouru de chuchotements à l'autre bout de la ligne. Puis Roselli reprit :

— Écoute, ne panique pas, on t'envoie quelqu'un pour assurer ta sécurité. Bouge pas avant qu'il soit là, hein !

— Dans combien de temps ?

— On fait au plus vite.

— D'accord, je vais attendre. Mais pas longtemps.

— Bouge pas, répéta Roselli. On arrive.

Lorsque l'on eut raccroché, Lamama se tourna vers Ach Ambrosio et fit observer :

— Je crois bien que j'ai eu raison. Ces cons nous ont amené la merde ici.

Il sortit un automatique nickelé d'un tiroir, en vérifia le chargeur, puis il s'assit dans un canapé en regardant sa montre.

— Je leur donne une demi-heure, déclara-t-il. Pas une minute de plus.

À une quinzaine de kilomètres de là, dans le local privé d'un bar

appartenant à la Mafia, Eddy Roselli considéra pensivement Roscoe, la main encore posée sur le téléphone.

— Ça ne me plaît pas du tout, Ross. Il est en train de paniquer.

L'ancien maquereau avait entendu la conversation dans l'écouteur. Il grogna et répondit :

— Ce mec, ce Denver, ce serait donc un gars de chez nous...

— Plus que probable. Et ça non plus ça ne me plaît pas. Si c'est Angelo Stanza qui l'envoie, c'est qu'il veut court-circuiter Frank.

— Ou le contrôler.

— Ça revient au même. Bref, quoi qu'il en soit, faut tirer ces deux guignols de la maison de Paraiba et les mettre au chaud en attendant qu'ils palpent le gros pognon brésilien.

— Où on les envoie ?

— Là où nous allons.

Ambrosio marqua un instant de silence, puis :

— Tu sais ce qui m'inquiète ?

— Cette histoire de Denver ?

— Pas vraiment. La planque d'Ignaçu ne répond toujours pas.

Roselli haussa les épaules.

— Tu sais, dans ce pays de merde, le téléphone tombe en panne presque tous les jours. On pourrait être chez les Papous, ce serait pareil.

— Nick et Théo sont en route pour là-bas ?

— Ils devraient déjà y être. Bon, lève ton cul, Ross. On va chercher les deux guignols.

À dix heures un quart, Bolan passa un coup de fil par radiotéléphone depuis son mobil home de combat.

— Cari ? demanda-t-il dès qu'on eut décroché.

— Qui le demande ? fit une voix prudente.

— Striker.

— Je...

Il entendit un soupir. La voix changea ensuite :

— Bon, c'est moi. Comment tu m'as trouvé ?

— C'est le petit oiseau qui m'a refilé ton numéro. Comment s'est passé le voyage ?

— Tu veux qu'on discute de quoi, Striker ?

— Par exemple du fait que nos amis savent que tu es ici et pas tout seul.

— Tu es sûr ?

— Certain. Je les ai entendus parler.

— Je me demanderai toujours comment tu fais.

— Le plus simplement du monde. Je les suis à la trace. Ils ont une odeur particulière. Autre chose : tu as une taupe dans ton équipe.

— C'est une blague ? Tous mes hommes ont été triés sur le volet et

je les connais depuis longtemps.

— Peut-être pas tous. Cherche bien.

— Attends... Heu, on m'a imposé quelqu'un en dernière minute.

— Officiellement ?

— Bon Dieu ! Je ne devrais pas te répondre, cette mission est superconfidentielle. En plus, nous n'avons aucun pouvoir véritable dans ce pays.

— Je suppose que Hal a reçu quand même un accord officieux du gouvernement brésilien ?

— Et même si c'était vrai ?

— Cherche dans tes nouvelles recrues, Cari. Tu peux parier que tu y découvriras ta taupe. Son nom de code est Joker. Amuse-toi bien. Ciao.

— Hey ! fit Lyons. Ne déconne pas, nom de Dieu. Si tu sais quelque chose, dis-le-moi.

— Je n'en connais pas plus. Par contre, ça m'arrangerai que tu trouves ce gus très vite et que tu le neutralises.

— Et pourquoi ?

— J'ai besoin qu'il soit hors circuit.

— Je peux savoir pourquoi ? insista l'agent fédéral avec une pointe de colère dans la voix.

Bolan se mit à rire.

— Ça t'intéresse d'avoir quelqu'un près de toi qui informe les amici de tes moindres gestes ?

Nouveau soupir de Lyons qui lâcha d'un ton écœuré :

— D'accord. Qu'est-ce que tu me donnes en échange ?

— Une information. Je vais blitz la Mafia cette nuit.

— Rien que ça !

— Ouais.

— Et où ?

— Je croyais que tu savais où les trouver. Mais je pense plutôt que tes hommes et toi vous êtes embarqués dans une partie de campagne à la noix, Cari.

— Nous savons où est en ce moment le gros type de la sixième avenue. On le bloquera au bon moment.

— Jimmy Goldstein ?

— Merde ! La ligne est peut-être sur écoute.

— Peut-être. Mais tout le monde peut entendre. Tout le monde sait que vous êtes ici. C'est un secret de Polichinelle.

— Tu es dégueulasse. Si tu me disais plutôt où tu comptes t'envoyer en l'air ?

— À l'ouest de la ville, à peu près sur la route de Juiz de Rora.

— C'est pas très précis.

— Je ne peux pas faire mieux. Tes boy-scouts pourraient se trouver

sur place en même temps que moi et ça m'ennuierait. Au fait, quand tu entendas que ça pète, fais-toi couvrir officiellement.

Cari Lyons éluda :

— Tu m'as parlé de Hal, tout à l'heure. Que voulais-tu dire ?

— Exactement ce que j'ai dit ! Vous collaborez. Et tu n'as pas démenti.

— Ce n'est pas ce que tu crois, Striker. Je...

— Je ne crois rien, je m'aperçois.

— Bon, on ne va pas parler de ça toute la nuit.

— Bien sûr. Fais gaffe qu'il n'y ait pas de mauvaises retombées sur notre ami. À bientôt peut-être.

Bolan quitta la cabine de conduite et déboucha dans le module opérationnel où Blancanales se tenait devant un enregistreur. Schwarz fumait une cigarette, adossé à la cloison.

— Du nouveau ? s'inquiéta-t-il.

— Le téléphone a été réparé à Ignaçu, annonça Politicien. On vient de capter une conversation sur le canal deux, écoute ça...

Il fit défiler à rebours la bande de l'enregistreur et brancha l'appareil sur « écoute ». Bolan reconnut la voix de Théo Santi :

— Je suis content que tu m'appelles, Eddy. Je cherche à te joindre depuis un quart d'heure que je suis arrivé.

Roselli répliquait :

— J'arrive, on n'est pas loin.

— Attends. Ça a été la panique ici. Cette ordure s'est pointée et il a lâché des saloperies sur la maison.

— Qui ? La combinaison ?

— Ouais. Les dégâts sont pas énormes, mais ça a drôlement secoué les gars. Et il y a quand même cinq pions indisponibles. On a eu le téléphone coupé.

— Merde !

— C'est pas tout. Le mec d'Angelo a débarqué tout à l'heure. Il a poussé des gueulantes comme quoi la sécurité n'était pas suffisamment assurée et il a fait prendre des mesures par Dave. Et il dit aussi que ce qui s'était passé était sûrement une manœuvre de diversion de la part du salaud... Tu m'écoutes, Eddy ?

— J't'entends. Je réfléchissais. Et Santana, tu as des nouvelles ?

— Il vient d'arriver. Tu veux que je te le passe ?

— Non. Dis-lui seulement qu'il prenne tout en main.

— Mais je...

— Ta gueule. C'est lui le spécialiste. Obéis à tout ce qu'il te dira, t'as compris ?

— OK, OK !

— Ce mec, Denver, où est-il ?

— J'en sais rien, il est reparti en disant qu'il reprendrait contact.

— Bon. Dis bien à Nick qu'il contrôle tout le dispositif de sécurité. On arrive.

Bolan resta un moment songeur après la fin de la communication.

— Qu'est-ce que tu en penses ? lui demanda Blancanales.

— Ça a l'air de marcher.

Schwarz écrasa sa cigarette en disant :

— Quelle heure as-tu prévue pour le blitz ?

— On les laisse mariner juste avant d'y aller. Pol, contacte le C-130 et demande à Jack de tenir l'hirondelle prête à décoller. Qu'il fasse jouer l'autorisation prioritaire si la tour de contrôle fait des difficultés.

Blancanales s'activa sur la radio. Quand il eut passé le message, le silence retomba dans la cabine, chacun réfléchissant aux implications des événements qui allaient bientôt suivre. Gadgets décapsula trois bouteilles de bière, en tendit deux à ses amis, et prépara des sandwiches.

Et l'attente commença.

À onze heures dix, il y eut un appel sur la ligne numéro deux du radiotéléphone. Bolan prit la communication, reconnut la voix de Dave Parini qui parlait à voix basse :

— Monsieur Denver... Je ne peux pas rester longtemps. Il y a du nouveau. Heu, quelqu'un est en train de faire venir ici les grosses légumes du coin. Il est aussi question d'en ramener d'autres qui ont débarqué de New York.

— Tu peux me donner des noms ?

— C'est pas prudent, je vous appelle en douce et si jamais...

— Compris, coupa Bolan-Denver. Tu as bien fait de me prévenir.

— J'ai pensé que la situation n'est pas normale, ça sent pas bon. On dirait qu'ils préparent quelque chose, rien n'était prévu comme ça.

— C'est bien ce que je pense aussi. Écoute, tu vas raccrocher et tu vas faire comme si tu ne m'avais pas appelé. Sois très prudent. Ce que je craignais est en train de se produire. Je vais rappliquer et prendre la situation en main. Je viendrai certainement par le ciel. Tu piges ?

— Oui. Par le ciel.

— Surveille les gars de ton équipe, qu'ils ne déconnent pas à ce moment-là. Mais ne dis rien à personne avant. Fais gaffe aussi aux autres, ceux qui ne sont pas sous tes ordres. Il se pourrait bien qu'ils essaient de faire un blocus... Tu n'as rien entendu au sujet de plusieurs gros bateaux ?

— Si, justement. Ils ont parlé de cinq rafiots, des tankers je crois, qui ne seraient plus qu'à quelques heures d'ici. Ça aurait rapport avec notre présence ici.

— Pas de nouveau au sujet de la combinaison noire ?

— Non, rien.

— OK, Dave. Fais gaffe, il y a du pourri dans l'air. Ferme-la et ouvre

les yeux.

L'Exécuteur interrompit la communication et consulta sa montre.

Il lui restait encore un peu de temps à passer.

CHAPITRE DIX-SEPT

— C'est de la démente ! hurlait Lamama en balayant l'atmosphère avec son bras pour désigner les décombres qui jonchaient encore le sol un peu partout. Vous vous prenez pour qui, les mecs ? Non, mais, est-ce que vous croyez que jè vais rester dans cette bicoque de merde au risque que ce salaud recommence ?

Roselli lui jeta un regard méprisant :

— C'est bien toi qui as voulu foutre le camp de ta planque !

— D'accord ! Mais je ne savais pas ce qui s'était passé ici, personne ne m'a rien dit.

— Ça aurait changé quoi ? On ne t'a rien dit parce qu'on est sûr d'être à l'abri dans cette bicoque de merde, comme tu dis. Toutes les mesures sont prises, une quinzaine de soldats sont en position autour de la propriété, dans la nature, et si la grande pute se pointe, on pourra creuser sa tombe ici même.

— Tu en es bien sûr ? fit Lamama.

Ambrosio se tenait silencieusement à côté de lui.

— Ouais, j'en suis sûr. Tu veux peut-être retourner là d'où tu viens ? Le ton du directeur local changea subitement :

— Peut-être que tu as raison après tout. On dit que la foudre ne tombe jamais deux fois au même endroit.

Roselli adoucit également sa voix :

— Ici, tu seras en sécurité, Hippo. On n'aurait jamais pris de risque en ce qui te concerne, comprends-le, c'est toi qui es la clé du projet... Demain matin, on te conduira sous escorte sur place pour que tu puisses conclure l'affaire. En attendant, je te conseille de te reposer.

Il fit entendre un ricanement et ajouta :

— Faut que tu aies les idées claires, des fois que Vargas ait l'idée de t'entuber...

Ils rentrèrent dans la maison en compagnie de Théo Santi et de Nick Santana qui les avaient rejoints en entendant les éclats de voix. Roscoe était déjà dans le salon en train de remplir des coupes de champagne.

— Comment ça va, Hippo ? lança-t-il d'un ton faussement jovial. On dirait que tu as des soucis.

— On peut le comprendre, dit Roselli, compatissant. Il a reçu des informations comme quoi Bolan la pute chercherait à lui créer des ennuis. Mais Hippo a compris que la meilleure planque, c'est ici.

— Pour sûr ! acquiesça Roscoe. Avec les hommes qui sont revenus de la ville, ça fait maintenant un effectif de quarante-sept soldats. Santi en a réparti un peu plus d'une trentaine en couverture autour de la propriété. Pour passer au travers du filet, faudrait être un fantôme.

Il amena les coupes sur une table basse tandis que les autres prenaient place dans les fauteuils. Puis il porta un toast :

— Au business, les amis ! Dans quelques heures, Hippo palpera les gros biffetons. Au fait, il paie en dollars, Vargas ?

— C'était la condition, affirma Lamama. Il a bien essayé de finasser, mais je lui ai dit que si le paiement n'était pas conforme ils pourraient aller se faire voir ailleurs, lui et les pontes du gouvernement.

Nick Santana venait de déboucher dans le salon et avait entendu la dernière phrase du directeur local.

— Il y a quand même le risque qu'ils prennent la camelote et qu'ils paient en monnaie de singe, fit-il valoir. Je me mêle peut-être de ce qui ne me regarde pas, mais faut pas perdre ça de vue.

— Sûrement pas, à moins ? qu'ils soient givrés, rétorqua Ambrosio. Derrière cette affaire, il y en a d'autres qui suivent, largement aussi importantes. Ils ne tueront pas la poule aux œufs d'or.

Il partit d'un rire ironique :

— Ce qui est marrant, dans tout ça, c'est que les Brésiliens vont nous régler avec de l'argent prêté par le gouvernement américain. Au lieu de raquer leurs dettes à l'oncle Sam, ils préfèrent acheter du pétrole au noir.

— Normal, dit Roselli. Ça fait un sacré bout de temps qu'ils sont en cessation de paiement. En tout cas, ça nous arrange. Et on peut dire que nos amis du golf persique ont fait du beau boulot pour convaincre les Arabes.

Roscœ fit un geste de la main pour montrer qu'il n'était pas tellement d'accord.

— Tu parles d'un travail de forcené ! Ils n'ont eu qu'à se pointer pour proposer la combine. Ça fait longtemps que les Ratons essaient de négocier en douce avec le Brésil, mais ils ont trop la trouille de se faire rouler. En plus, ils risquaient de voir la Maison Blanche foutre un embargo sur la cargaison. Il leur fallait un intermédiaire sûr.

— On peut savoir qui conduit ces tankers ? demanda Santana.

— Les équipages sont composés d'hommes à nous, Nick. Et les rafiots battent pavillon panaméen. Ils ont été affrétés par une société multinationale dont Jimmy Goldstein est le principal actionnaire. Aucun problème ce côté, personne ne trouvera quoi que ce soit à redire.

— Moi, ce que je voudrais bien savoir, c'est combien de pognon ça nous laissera, fit Ambrosio. Le Conseil ne nous a encore rien dit à ce sujet.

— Le Conseil prend quatre-vingt quinze pour cent sur le chiffre d'affaires, précisa Roselli.

— Putain ! Tant que ça ?

— Tu dois tenir compte de l'investissement de base, de l'achat du

black, de la paye des hommes et des faux frais. Cinq pour cent pour nous, calcule plutôt combien ça fait de centaines de milliers de dollars, Ach...

— Est-ce que le gus de Manhattan a rappelé ? intervint Santana.

— Aucune nouvelle ; on passera demain matin un coup de fil au Conseil pour régler la question. J'aimerais bien savoir...

La sonnerie du téléphone lui coupa la parole à l'instant où Santi passait la porte du salon. Roselli s'appuya sur les bras de son fauteuil pour se lever, se ravisa et fit signe au caporegime de prendre la communication. Celui-ci décrocha et lança un « allô » prudent.

— Je suis bien au rendez-vous d'Ignaçu ? demanda un correspondant à la voix étouffée.

— Heu, ouais.

— Je peux parler à monsieur Ross ?

— C'est de quelle part ?

— Joker.

— Quittez pas.

Sur un signe de Santi, Roselli vint prendre l'appareil.

— Oui, annonça-t-il. J'ai pas bien compris qui me demande.

— C'est Joker. Nous avons des amis communs.

— Ah ! D'accord. Vous avez mis du temps à nous appeler. Quelles sont les nouvelles de vos autres amis ?

— Je prends un gros risque en vous passant ce coup de fil. Tout est en pleine effervescence, ici, il y a de la méfiance dans l'air et je me demande s'ils n'ont pas des soupçons en ce qui me concerne.

— Allez-y, grogna Roselli. Accouchez, mon vieux.

— Le nom de Goldstein, ça vous dit quelque chose ? continua la voix chuchotante.

— Faites gaffe à ce que vous dites. Évitez de citer des noms.

— Je suis bien obligé, vous ne pourriez pas comprendre, sans ça.

— Bon, qu'est-ce qu'il y a à ce sujet ?

— Ils ont obtenu une autorisation locale pour le coincer. Selon ce que j'ai entendu, l'administration a finalement accepté le principe, après avoir rechigné. Ils ont allégué qu'il s'agit d'un citoyen américain.

— Oui, oui... Savez-vous comment ça devrait se faire ?

— Il est question qu'ils aillent à son hôtel dans une heure au maximum, le temps de réveiller un responsable de la police et de l'emmener avec eux.

— Vous êtes sûr ?

— C'est ce que j'ai entendu.

— Vous n'avez pas entendu citer d'autres noms ?

— Seulement celui-là.

— Est-ce que... il y a autre chose ? Quels sont les projets dans

l'immédiat ?

— Je vous ai dit qu'ils sont en pleine effervescence. Pour moi, ils tournent en rond et se raccrochent à cette personne.

— OK. Merci de nous avoir contactés, Joker.

Roselli sifflota doucement en reposant le combiné. De grosses rides barraient son front. Il fit face aux autres et lança sur un rythme rapide :

— Les fédés ont prévu d'embarquer Goldstein. On ne peut pas prendre ce risque, il pourrait paniquer et lâcher le morceau. Théo, embarque deux hommes dans une bagnole et fonce à son hôtel. Ramène-le.

Santi réfléchit un instant, puis objecta :

— Et si les fédés sont déjà là-bas ?

— Tu veux que je te fasse un dessin ?

— C'est pas que ça m'ennuie de flinguer des flics américains, mais...

— S'ils sont trop nombreux, occupe-toi seulement de Goldstein. Liquide-le et taille la route avec tes gars. Ne prends pas de risques. Le gros Jimmy n'est pas irremplaçable, on trouvera quelqu'un d'autre pour couvrir les prochaines affaires.

— D'accord, acquiesça le caporegine.

— Il te faut environ vingt-cinq minutes pour arriver à son hôtel, perds pas de temps, Théo.

— ... pour moi, ils tournent en rond et se raccrochent à cette personne, chuinta Bolan.

— OK. Merci de nous avoir contactés, Joker.

Il se tourna vers Schwarz et Blancanales en raccrochant, un froid sourire sur les lèvres, et annonça :

— Préparez-vous à rallier l'aéroport avec ce char. Joker a joué son rôle, il faut conclure maintenant.

— Je suggère que nous restions en couverture, formula Blancanales. Tu pourrais avoir besoin d'une assistance technique.

— Négatif. Vous rentrez. Appelle Jack et qu'il rapplique au point convenu.

— Et si quelque chose foire dans ta récupération ?

Schwarz eut un sourire navré à l'intention de Politicien :

— Tu perds ton temps à essayer de convaincre ce type, autant parler à un morceau de granit.

Tandis que Blancanales soupirait en s'approchant de la console radio, Bolan reprit l'écoute de l'enregistrement en provenance de la maison d'Ignaçu. Le capteur placé dans le salon avait fonctionné à merveille, retransmettant fidèlement sur une distance d'une vingtaine de kilomètres la conversation des amici.

Lorsque la bande s'arrêta, il continua l'écoute en direct pendant une dizaine de minutes, débrancha ensuite l'appareil, puis s'en alla ouvrir

le réduit où il rangeait son arsenal de guerre. Il y préleva les armes qu'il avait préalablement vérifiées, ainsi que les munitions et les chargeurs de rechange, porta le tout dans le coffre de la Cadillac.

Le mobil home était à l'arrêt à environ quinze kilomètres de Rio de Janeiro et à une vingtaine d'Ignaçu. Tout pouvait aller très vite, maintenant, mais il fallait laisser un peu de temps à la Mafia pour que les pions truqués soient définitivement en place.

CHAPITRE DIX-HUIT

Cinq hommes armés circulaient autour de la maison, échangeant parfois des propos à voix basse lorsqu'ils se croisaient. Douze autres se reposaient à l'intérieur, dans l'attente de remplacer par roulement ceux qui étaient en poste dans les collines avoisinantes.

Tandis que Roselli, Roscoe et Nick Santana continuaient de discuter dans le salon, Lamama et Ambrosio essayaient de dormir dans des chambres. Mais leurs pensées étaient toutes entières localisées par la conclusion proche du projet Black pack, et aussi par l'insécurité qu'ils ressentaient depuis l'arrivée des tueurs de Manhattan.

Dave Parini, lui, était assis sur une marche de l'entrée, et fumait, un pistolet-mitrailleur Ingram. 45 posé en travers des cuisses.

Il était une heure quarante-cinq du matin. La nuit était chaude, sans la moindre brise, et Santi avait la chemise collée au dos par la transpiration. Mais était-ce seulement la chaleur qui l'indisposait ? Depuis une heure, il ressassait la conversation qu'il avait eue avec Denver, les doutes qui l'avaient assailli à l'arrivée de Roselli et de Santana. Ce dernier lui avait donné la chair de poule avec sa tête de S.S. et son regard de serpent. Pour sûr, il se tramait quelque chose et il se pouvait bien que Dave ait brusquement à choisir son clan.

Il perçut bientôt un ronronnement dans le ciel étoilé, leva la tête en se souvenant de ce que Denver lui avait annoncé, mais ne fit rien. Une minute plus tard, Théo Santi vint s'asseoir à côté de lui et demanda :

- Qu'est-ce que tu en penses ?
- De quoi ?
- Tu crois que l'autre enflure va se pointer ?
- Possible. Mais j'y crois pas vraiment.
- Qu'est-ce que tu veux dire ?
- Par exemple qu'il se pourrait que ce soit pas lui.
- La merde de ce soir ?
- Moi, ce que j'en dis...

Santi alluma une cigarette en réfléchissant.

— Qu'est-ce que tu maquilles, Dave ? Ça fait longtemps que tu travailles pour moi, tu peux me dire ce que tu as dans la tête.

— Je suis pas sûr, mais je crois que certains chefs jouent un drôle de jeu en ce moment...

— Allez, crache, Dave...

Le bruit de moteur s'amplifia soudain, comme si un appareil venait de déboucher au-dessus d'une colline, volant à basse altitude.

— D'après le bruit, on dirait un hélico. Est-ce qu'on attend quelqu'un ? fit Santi.

— S'il n'y a pas d'erreur, ça pourrait être quelqu'un qui vient nous donner la réponse, Théo.

— Mais qu'est-ce que tu débloques ?

Subitement, une masse noire se découpa sur le fond bleu sombre du ciel, grossit très vite et le ronflement du moteur devint assourdissant, accompagné d'un staccato de pales.

— Bordel de merde ! s'exclama Santi en se levant et décrochant de son épaule une carabine U.S. M-1. Ça veut dire quoi ?

Il n'eut pas le temps d'ajouter un autre mot. Plusieurs objets sombres tombèrent en cascade lorsque l'hélicoptère passa au-dessus de leurs têtes, touchèrent le sol en répandant aussitôt des nuages opaques de fumée colorée qui envahirent le parc en quelques secondes.

Le bruit du moteur diminuait pour augmenter quelques secondes plus tard en un vacarme assourdissant et de nouveau il y eut des impacts au sol, immédiatement suivis de fumée dense qui s'ajouta au brouillard précédent. Santi ne voyait plus rien. Une main placée devant lui, comme un aveugle, il s'avança à travers le parc en criant pour regrouper ses hommes, buta sur l'un d'eux, jura et gronda tout en continuant de crier comme un damné. Il lui sembla que quelques secondes seulement s'étaient écoulées lorsqu'il entendit de grosses déflagrations puis des hurlements suivis de gémissements.

L'hélicoptère piloté par Jack Grimaldi s'était stabilisé à ras du sol sur le petit terrain de golf, à soixante mètres de la maison, le temps pour Bolan de sauter de l'appareil.

L'Exécuteur partit au pas de course en direction du parc noyé dans la couverture de fumigène.

Il avait revêtu sa célèbre combinaison noire. Son arme maîtresse était un combiné M. 16-M. 79 capable de tirer des balles de calibre. 223 et des grenades de 40 mm explosives, incendiaires et lacrymogènes. Il portait en bretelle à son épaule un P. – M. mini-Uzi. L'immense AutoMag figurait contre sa hanche droite et le fidèle Beretta était niché dans un holster sous son aisselle gauche. Des chargeurs et des munitions supplémentaires étaient fixés à son ceinturon, et un grand sac en toile accroché dans son dos contenait des charges explosives avec des détonateurs à retard.

Ainsi accoutré, il portait sur lui l'équivalent de son poids.

Son premier objectif était le parking. Il n'était pas question de permettre une retraite à qui que ce soit. Il l'atteignit en un crochet à travers le brouillard artificiel, se fiant au souvenir qu'il avait gardé de sa précédente visite, disposa en moins de vingt secondes une dizaine de charges TNT dont il avait réglé les détonateurs sur une minute, puis il se dirigea vers la bâtisse.

Au son des voix, il comprit que plusieurs soldats s'étaient groupés devant l'entrée. Il arma la culasse du M. 79 et fit feu dans cette

direction. Une gerbe de flammes visible à travers le rideau de fumée s'accompagna d'une détonation fracassante. Par sûreté, il expédia une deuxième grenade de 40 mm, puis deux autres dans la direction présumée des fenêtres en façade, et commença à faire le tour de la maison.

À une distance inappréciable, un P. – M. se mit à crachoter. Bolan repéra la lueur ténue au départ des coups, largua une giclée de balles de .223 qui provoqua un cri et l'arrêt de la rafale. À deux autres occasions, il dut faire feu sur des hommes isolés dont il apercevait vaguement les silhouettes et qui tiraillaient nerveusement dans la grisaille sur une cible fantomatique.

À l'instant où il brisait une fenêtre pour s'introduire dans la maison, une série d'explosions se manifesta à l'opposé du parc. Le parking venait de partir en lumière et en son.

Il sauta dans une chambre où deux hommes finissaient d'enfiler, l'un son pantalon l'autre ses chaussures. Il les cisailla de deux courtes rafales, changea de chargeur et continua son trajet en entrant à la volée dans les autres pièces. Un grand type torse nu, bâti comme un gorille, l'accueillit soudain en le mitraillant avec une grosse pièce d'artillerie. Bolan fit un saut de côté pour se placer à couvert, puis largua une grenade explosive qui démolit la chambre et arracha la moitié de la poitrine du mafioso.

Il découvrit Lamama et Ambrosio à l'instant où ceux-ci tentaient de s'enfuir dans le couloir central, à moitié vêtus. Chacun d'eux prit une demi-douzaine de petites ogives dans le corps. Ils dansèrent un court instant sur place, puis s'allongèrent sur le carrelage.

Dans le fond de la maison, quelqu'un criait :

— Théo ! Qu'est-ce que tu fous, connard ? Amène tes hommes, le fumier est dans la maison !

Plusieurs glapissements retentirent, des portes claquèrent violemment. L'Exécuteur préleva cinq charges explosives du second compartiment de son sac et les disposa à divers points critiques de la construction. Celles-là étaient réglées sur deux minutes. Ensuite, il battit en retraite vers le hall d'entrée, tomba presque nez à nez avec Eddy Roselli qui brandissait un automatique chromé devant lui. Sa face plate et rougeaude se transforma en un magma sanguinolent sous l'effet de plusieurs frelons hargneux qui s'y enfoncèrent en provoquant un maximum de dégâts.

Bolan allait quitter la demeure quand il perçut un bruit de porte grinçant sur ses gonds. Trois pas rapides l'amènèrent devant la porte d'un W.C. qu'il ouvrit sèchement, découvrant le gros Jimmy Goldstein dont le visage était cramoisi et crispé en un rictus de terreur. L'homme d'affaires était assis sur le siège du W.C., les mains recouvrant son ventre comme s'il voulait le protéger.

— Tu as des ennuis, Jimmy ? demanda Bolan en abaissant le gros combiné qu'il passa dans sa main gauche.

— Vous n'allez pas me tuer, hein ? souffla Goldstein.

— Tu n'as rien fait pour que je te liquide, n'est-ce pas ?

— Je ne suis pas un voyou ! Je suis ici simplement pour affaires et je n'ai rien à voir avec ces types...

Bolan n'avait pas envie de discuter. Il n'en avait pas non plus le temps. Il lui fallait nettoyer la place et partir. D'un geste rapide, à peine perceptible, il saisit l'AutoMag-44 et tira aussitôt. Le coup de feu résonna effroyablement dans l'endroit exigü. Goldstein prit la balle en plein front. Sa boîte crânienne éclata, ce qui en restait partit en arrière et cogna contre le mur. Dans le mouvement il y eut un miniévénement insolite : le dentier du gros homme gicla de sa bouche, lui tomba sur les genoux et cascada au sol où il claqua plusieurs fois avant de s'immobiliser. La mâchoire du cannibale avait fini de mordre.

Quatre secondes plus tard, Bolan se retrouva dehors. Il lui restait moins d'une minute. Il actionna le petit transceiver fixé sur le haut de sa poitrine et appela :

— Hirondelle !

— OKI lui répondit laconiquement Grimaldi.

— Récupération.

— Roger !

Ce fut à la moitié du parcours vers le terrain de golf qu'il tomba sur Santi et Parini. Ces deux-là s'étaient écartés de la zone enfumée. Sans doute avaient-ils compris que c'était là que réapparaîtrait l'hélicoptère et se tenaient ils aux aguets.

Santi réussit à tirer deux balles avec sa carabine US-M1 avant de mourir, déchiqueté par une giclée du M-16 qui le projeta à deux mètres en arrière. Quant à Parini, il était demeuré sur place, immobile et muet, son Ingram tenu à bout de bras. Il regardait la combinaison noire avancer vers lui exactement comme s'il s'agissait d'une apparition de l'au-delà. Enfin, il ânonna :

— Bo... Bo... Bolan...

— Tu veux prendre ta chance, Dave ? renvoya l'Exécuteur...

— Pour... pourquoi ? continua de bégayer le petit caporegime.

— Tire ou taille-toi.

Parini ne répondit pas. Curieusement, son bras se leva comme s'il voulait montrer quelque chose dans la nuit. Sans chercher à réfléchir, Bolan pivota en se jetant sur le côté, évitant un projectile de gros calibre qui siffla près de sa tête. Dans le mouvement, il fit feu avec le M-16, mais sa cible avait elle aussi changé de place.

— Je savais qu'on finirait par se rencontrer, Bolan, fit la silhouette à peine visible dans l'ombre.

— Santana ? dit Bolan.

— Oui, mec. Je voulais voir ce que tu vaux. Je crois que tu fais pas le poids.

— Essaie. Comme ça tu verras.

— C'est bien ce que je vais faire, annonça la forme indistincte.

L'Exécuteur devina le mouvement dans la pénombre. Son index s'appuya sur la détente du M-79 qui vomit une charge dévastatrice. Celle-ci fila en tir tendu, atteignit son but de plein fouet et Nick Santana vola en mille morceaux dans l'atmosphère. Quelque chose atterrit pas loin des pieds de Bolan qui fit une grimace en fixant l'objet ignoble. La tête du tueur d'élite de la Commission le regardait avec haine, une grimace figée sur ses lèvres ensanglantées.

Il se retourna pour observer l'emplacement où s'était tenu un instant plus tôt le caporegime. La balle de Santana ne s'était pas perdue pour tout le monde. Dave Parini l'avait encaissée sous la ceinture. Il était allongé par terre les mains crispées sur son ventre et le visage rongé par la souffrance.

Bolan se pencha sur lui :

— Désolé, Dave, je ne sais pas pourquoi, mais je t'aurais laissé partir.

— Denver... fit le petit mafioso dans un souffle. Quand je vous ai dit que... vous avez une putain de classe..., je le pense toujours.

— Ferme-la, tu t'en sortiras.

— Tu parles ! Mettez-moi tout de suite une balle dans la tête, Bolan. Maintenant, vous savez pourquoi. Je vais crever d'une manière moche.

Bolan dégaina le Beretta 93-R et l'appuya sur la tempe de Parini.

— Ciao, Dave.

— Ciao, Bolan.

Il appuya sur la détente, se releva aussitôt et courut vers le lieu du rendez-vous avec l'Hirondelle.

La maison explosa alors qu'il n'en n'était plus qu'à une dizaine de mètres. Il sprinta, faillit se faire coucher au sol par le souffle de l'onde de choc, et plongea dans l'habitable que Grimaldi avait ouvert.

— Go ! cracha-t-il en jetant le combiné d'assaut sur la banquette arrière du Bell.

L'hélico s'arracha du sol, décrivit une arabesque gracieuse dans le ciel éclairé par la lueur de l'incendie, puis fila vers l'est.

Lorsqu'ils furent à deux mille pieds d'altitude, le pilote pointa la main vers le sol en criant :

— Ça a tout l'air d'être la cavalerie ! Ils arrivent ponctuellement.

Bolan observa l'enfilade sinueuse de lucioles qui serpentait sur la route menant à la « Maison d'Ignaçu ». Un convoi de véhicules qui accouraient vers la zone brûlante.

Oui, c'était bien la cavalerie. Cari Lyons et ses hommes qui, en toute logique, s'étaient fait accompagner par la police brésilienne.

— Sacré spectacle, hein ? fit observer Grimaldi. Mais tu m'as foutu une damnée trouille pendant que je t'attendais, pas moyen de voir ce qui se passait dans cette fumée.

— Tout s'est bien passé, dit simplement Bolan.

— Et maintenant ? On rentre ?

— La mission n'est pas terminée. Tu as le plein des réservoirs ?

— Bourrés à bloc.

En effet, la mission n'était pas achevée. Il y avait encore cinq monstres de métal en approche des côtes brésiliennes. Cinq gros tankers qui représentaient chacun plusieurs centaines de millions de dollars volés à la nation américaine.

L'Hirondelle volait depuis une heure et demie au large des côtes lorsque Grimaldi poussa une exclamation :

— Là ! On les tient.

L'aube répandait une lueur grisâtre sur l'océan.

Bolan ouvrit les yeux. Durant le trajet il avait somnolé, faisant confiance au pilote pour ses talents d'observateur. Il se pencha pour regarder au-delà de la bulle du cockpit et vit six navires qui naviguaient en file indienne en maintenant entre eux une distance d'environ un kilomètre.

— Ils ont une escorte de protection, fit remarquer Grimaldi en désignant de la main le premier navire, une sorte de grosse vedette de haute mer à la couleur grisâtre. Heureusement qu'ils sont largement en dehors des eaux territoriales.

Bolan brancha le radioscanner de bord, fit défiler plusieurs fréquences avant d'accrocher la bonne. Il lança un avertissement dans le micro :

— Je m'adresse au navire de tête du convoi. Vous avez trente secondes pour quitter le bord. Décidez-vous.

Quelques crachotements passèrent dans l'appareil, puis une voix arrogante se fit entendre :

— Qui êtes-vous ? De quel droit prétendez-vous nous arraisonner ?

— Du droit de quelqu'un qui peut vous couler. Vous n'avez plus que vingt secondes.

Un silence précéda la réponse catégorique :

— Allez vous faire foutre ! Nous continuons.

Bolan récupéra le M. 16-M. 79 à l'arrière de l'hélico.

— Descends et fais un passage serré par la droite, ordonna-t-il.

Il ouvrit le portillon du cockpit pour laisser dépasser le canon de l'arme d'assaut. L'Hirondelle descendit comme une pierre à une trentaine de mètres de l'eau, se stabilisa et fila comme une flèche en direction du bateau de tête. Deux cents mètres... Plusieurs silhouettes étaient apparues sur le pont avant. Cent mètres. *. Bolan vit distinctement les courtes flammèches qui jaillissaient des armes, en

arrière du bastingage. Il fit une rapide visée, calcula une correction-but en fonction de la vitesse, et appuya sur la détente du M. 79, réarmant aussitôt pour tirer une seconde grenade. Les deux engins explosèrent au-dessus de la ligne de flottaison, sur la proue et le flanc de la vedette.

Grimaldi fit un virage serré pour revenir par l'arrière et dès qu'il fut en ligne, il cria :

— Gaffe ! Ils ont un bazooka !

L'Exécuteur avait vu.

— Tiens-toi, Striker, ça va secouer !

La roquette antichar était déjà partie de son tube, traçant un sillage fugace dans leur direction. Une pression sur le manche à balai, une autre sur le plafonnier, et l'Hirondelle dansa un instant un court ballet démentiel dans le ciel parcouru des lueurs rosâtres du soleil naissant.

— Fonce sur la timonerie ! lança Bolan.

Il ajusta sa visée, la joue plaquée contre la grosse crosse et, quand il jugea la distance efficace, il délégua deux nouvelles charges sur les superstructures du vaisseau de la Mafia.

— Bingo ! s'écria Grimaldi en voyant le roof et la timonerie voler en éclats et plusieurs corps s'envoler dans l'orbe de la double déflagration.

Il fit glisser son appareil sur le côté, prit de la distance et le stabilisa à huit cents pieds d'altitude en jetant un regard au-dessous de lui.

— Cette fois, ça y est. Les rats quittent le navire.

Les rescapés étaient en train de descendre une chaloupe le long des flancs de la vedette qui commençait à être la proie des flammes.

Bolan reprit le micro :

— Des tankers, vous me recevez ?

Quelqu'un parla aussitôt sur les ondes :

— Oui, on vous reçoit. Quel est le marché que vous proposez ?

— Il n'y a pas de marché. Vous mettez en panne et vous quittez ces rafiots. Même délai que pour vos petits copains. Exécution !

Cette fois, il n'y eut pas d'hésitation ni de tentative de défense. Dans les secondes qui suivirent, les cinq pétroliers cessèrent de tracer leur sillage tumultueux dans l'océan, glissant encore un peu sur leur lancée, tandis que les embarcations de sauvetage commençaient à passer hors des bastingages.

— Ils ne sont pas nombreux, fit observer le pilote au bout d'un moment. Quatre mecs par bateau...

— Ces tankers possèdent des systèmes de navigation automatique, ils n'ont besoin que d'un équipage réduit.

Pour les dissuader de toute velléité de retour, l'Exécuteur lâcha plusieurs rafales de .223 par l'arrière des chaloupes dont les moteurs partirent immédiatement à fond en direction de la côte.

L'hélicoptère resta cinq minutes au point fixe, en observation, puis Grimaldi demanda :

— Et maintenant, que fait-on ?

Bolan se tourna vers lui, le visage tendu par la fatigue, et lui adressa une grimace.

— Maintenant, on rentre. Lyons n'a plus qu'à récupérer le pétrole de l'oncle Sam.

ÉPILOGUE

Cari Lyons regardait Mack Bolan d'un air gêné.

— Ne crois pas que Hal ou moi on ait voulu te faire des cachoteries, Mack. Cette opération était capitale pour le pays. On ne peut pas se laisser voler un milliard de dollars sans réagir. Le pétrole avait déjà été payé par notre gouvernement.

— Ça n'a pas d'importance, dit l'Exécuteur en fixant l'agent fédéral avec amitié. L'essentiel, c'est d'avoir réussi.

Ils se trouvaient sur un parking en bordure d'autoroute, à quelques kilomètres de New York. Bolan portait des vêtements sportifs, son allure était très décontractée malgré la petite balafre qui lui barrait le cou et la douleur qu'il ressentait dans une cuisse, souvenir du combat qu'il avait achevé deux jours auparavant.

— Merci quand même d'avoir fait le boulot pour moi, dit Lyons, les yeux baissés.

— Pas de problème pour récupérer les tankers ?

— Ça a failli. Une équipe spéciale est arrivée sur place une dizaine de minutes seulement avant les autorités brésiliennes. Tu sais ce qui se serait passé si on avait été retardé ?

— La loi internationale sur les épaves aurait joué.

— Exact. Il n'y avait plus personne à bord. Seulement, maintenant, l'administration de Brasilia est bien emmouscaillée. Un ministre affirme qu'ils ne sont pour rien dans cette histoire, un autre se répand dans la presse en disant qu'ils sont victimes d'une machination... Ils ont débarqué Vargas de son poste et l'ont foutu en taule.

— C'était le moins qui puisse lui arriver.

— Bref, le parapluie est grand ouvert.

Bolan tendit à Lyons un paquet qu'il tenait sous le bras et qui contenait divers documents, dont le livre de comptes de Roscoe, un carnet d'adresses récupéré dans la « Maison d'Ignaçu », et des renseignements que l'Exécuteur avait glanés pendant les préliminaires de sa mission.

— Il y a là-dedans de quoi s'amuser pendant pas mal de temps, expliqua-t-il.

— Pas la peine de te dire encore merci, n'est-ce pas ?

— Non. Tu me l'as déjà dit. Est-ce que tu as trouvé ta taupe ?

— Ne m'en parle pas ! Devine qui c'était... Tout bonnement un agent du Trésor qu'on nous avait obligés, Hal et moi, à intégrer dans l'équipe. Le personnage influent qui a eu cette exigence n'était autre qu'un gros bonnet du gouvernement que personne ne suspectait. Un mec bien et parfaitement respectable. Trois autres pontes sont

également impliqués. Ils doivent passer bientôt devant une commission d'enquête. Tu sais, Mack, il y a des moments où le boulot que je fais me donne envie de vomir. Partout où je fouille, je découvre de la merde vachement puante, même dans les hautes sphères.

— Tu t'en remettras, plaisanta Bolan en lui assenant une petite tape sur l'épaule. Mes amitiés à Hal.

— Embrasse Shirley pour moi... Je crois qu'elle n'est pas bien loin, sourit le G'man en coulant un regard vers la Porsche garée à l'extrémité du parking. C'est une fille bien, tu sais. Et si elle a marché dans cette...

— Épargne-moi les remords, tu veux ? Il y a toujours un moment dans la vie où on peut repartir de zéro.

— Tu dois avoir raison. Si c'était vrai pour toi et moi... Bon, tire-toi, Mack. Laisse-moi seul avec mes remords.

— OK, laissa doucement tomber l'Exécuteur.

Il fit un petit signe de tête à Lyons et se dirigea vers la voiture où Shirley Ashton l'attendait.

Oui, il y a toujours dans la vie un instant critique, presque magique, où l'on peut repartir de zéro.

Mais pas pour le criminel le plus recherché des États-Unis. Mack Bolan avait son destin tout tracé devant lui, écrit en lettres de feu et de sang.